Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées d'après le Manuscrit de la Bibliothèque Nationale, avec une introduction et des notes

Henry Cochin

1892

INTRODUCTION

I

En publiant pour la première fois les lettres de Francesco di Nello Rinucci à Pétrarque, j'ai la conscience de rendre un véritable service aux Pétrarquisants.

Or, ils sont nombreux dans tous les pays de l'Europe. Tous ceux que l'étude du curieux et mouvant quatorzième siècle attire, les historiens et les lettrés, savent quel intérêt s'attache aux moindres actes et aux moindres écrits de Pétrarque.

Ce grand agité leur apparaît comme la figure la plus vivante peut-être du moyen âge, la plus complexe aussi et la plus difficile à connaître. Il est le miroir le plus parfait du temps où il a vécu, des hommes qu'il a connus, c'est-à-dire de tous les hommes distingués de l'Europe au quatorzième siècle. Il est l'exemplaire le plus complet de l'âme du chrétien humaniste. Enfin il est un sujet d'études inépuisable, car, s'il a tout vu, il nous a rendu le service de parler de toutes choses, de toutes personnes, et surtout de lui-même, avec une abondance et une minutie qu'aucun autre auteur n'a peut-être jamais égalées. Ses écrits, et surtout sa prodigieuse

correspondance sont un monde où l'on se perd, un océan où l'on risque de dériver. Il convient d'y limiter ses voyages, et de s'y arrêter parfois dans un port propice.

La correspondance de Pétrarque avec Nelli me parait devoir être un des points d'arrêts les plus opportuns des études pétrarquesques. Le petit manuscrit 8631 de la Bibliothèque Nationale de Paris a été signalé dès longtemps comme un document très précieux pour l'histoire de la vie de Pétrarque, et pour la connaissance de son esprit. Presque tous ceux qui, depuis l'abbé de Sade, se sont occupés de Pétrarque, ont connu l'exis- 3
tence de ce manuscrit ; plusieurs en ont fait usage [1].

Le document en vérité est d'un intérêt exceptionnel. Les renseignements que nous possédons sur Pétrarque et son groupe, ont un défaut général, c'est qu'ils viennent presque toujours de Pétrarque lui-même, et qu'ils nous font tout voir par ses yeux. En dehors des lettres si peu nombreuses de Boccace, des lettres de Coluccio Salutati [2], qui ne nous renseignent 4
que sur les dernières années de la vie de Pétrarque, de quelques autres encore publiées dans les anciennes éditions de Bâle, nous ne possédons que fort peu de lettres provenant des amis les plus intimes et des correspondants habituels de Pétrarque. En lisant sa vaste correspondance, toujours unilatérale, combien de fois n'est-il pas arrivé au lecteur de désirer connaitre la contre-partie ? Sachant si bien ce que Pétrarque avait coutume d'écrire à ses amis, la direction morale et littéraire qu'il leur donnait, on ne voudrait pas ignorer ce que ses amis lui répondaient, comment était reçue l'action de son esprit dominateur ; enfin, on aspire à pénétrer davantage la délicieuse intimité de ces grandes amitiés intellectuelles dont Pétrarque nous donne une idée si séduisante.

1. M. Hortis notamment, dans son beau travail sur les œuvres latines de Boccace, a publié une lettre entière de Nelli, la L. XXVIII du Ms. (Voy. : *Studi sulle opere latine del Boccaccio*. Trieste 1879, p. 439. M. Hortis y désigne par erreur cette L. sous le n° XXX). M. Hortis, qui est Bibliothécaire de la Petrarchesca-Rossettiana de Trieste, et l'un des doyens du Pétrarquisme en Italie, avait promis, en 1871, de donner une édition des lettres de Nelli. Il est trop ami des sciences pour trouver mauvais que je tienne, à sa place, une promesse que tant de remarquables travaux l'ont détourné d'exécuter. Le modeste mérite que je m'attribue de la sorte n'aurait rien ajouté à sa juste renommée.

2. Dont Novati donne en ce moment à Rome une si excellente édition. — Sur un autre correspondant de Pétrarque on peut voir aussi la bonne étude de Voigt : *Die Briefsammlungen Petrarca's, und der venetianische Staatskanzler Benintendi*. Munich, 1882.

Les Lettres de Nelli sont le seul groupe compact, qui nous soit parvenu, de lettres adressées à Pétrarque.

Parmi les amis de Pétrarque, il en est que leur haute condition, leur renommée, les fonctions qu'ils ont occupées rendent un sujet d'étude accessible, sinon facile. Tels Boccace, Salutati, Dandolo, les Colonna, Philippe de Cabassole. Il en est d'autres qui n'existent pour nous que comme amis de Pétrarque, âmes exquises mais cachées dans des vies modestes, et qui seraient restées ignorées à jamais, si elles n'avaient été tirées de leur obscurité par l'éclat d'une souveraine amitié. Tels Socrate, Lelius, Nelli. Et ce sont là justement les amis les plus tendres du philosophe. Ce sont les âmes qu'il a le plus aimées, les esprits qu'il a le plus parfaitement formés à son image, les cœurs auxquels il s'est le plus complètement confié.

Socrate, Lelius, dont il ne nous reste rien, furent des amis de sa jeunesse. Il ne connut Nelli que dans l'âge mûr, mais l'attrait du modeste et pieux personnage fut si grand sur son âme, qu'il le mit au rang de ses amis les plus chers, et presque au-dessus d'eux. Les lettres de Nelli illustrent donc l'histoire d'une au moins des grandes amitiés de Pétrarque.

Que n'a-t-on pas dit sur les amitiés passionnées qui unissaient les cœurs des penseurs du quatorzième siècle ? Ces amitiés sont les fleurs de leurs vies ; elles sont la récompense de leur chaleur d'âme et de leur constante sincérité. Pétrarque, cœur tourmenté, sans cesse en défaillance, et sans cesse relevé ne connut sans doute de douceur en ce monde qu'à répandre sa pensée tout entière, chaque jour, à chaque heure, dans le cœur de ses amis, qu'à se faire plaindre, admirer, comprendre, qu'à plaindre, admirer, comprendre à son tour des êtres en qui sa confiance était absolue et tendre. Nelli, comme on le verra, était bien fait pour répondre à ce besoin de l'âme du grand homme. Que de nouvelles expressions d'amitié n'a-t-il pas créées dans ses lettres de forme rustique ; et quelle n'est pas sa délicatesse de sentiment, sa richesse de cœur, sa connaissance de l'âme de l'ami ? C'est l'image d'une affection vraiment humaine et vraiment chrétienne, qui permettait toutes les sincérités, qui écartait toutes les flatteries, même dans les élans de l'admiration la plus exaltée.

Dans une amitié comme celle de Pétrarque et de Nelli, les rôles pourtant sont-ils bien égaux ? On peut se le demander. À vrai dire, Pétrarque nous

apparaît parfois, si je puis dire, comme un enfant gâté de l'amitié : il se laisse adorer, consoler, choyer, et s'habitue assez aisément à être considéré par ses amis comme le centre de toute leur vie de cœur et d'esprit. Bien souvent il rapporte tous les sentiments de ses amis, toutes leurs douleurs, toute leur vie à lui-même. Ils l'ont gâté à ce point, — je répète le mot, — que toutes choses ne lui paraissent exister que par l'impression personnelle qu'il en ressent. S'il en est ainsi, la faute en est bien à ses tendres admirateurs. Les lettres de Nelli nous feront voir à quel degré Pétrarque était devenu leur maître, leur génie, leur tout, j'allais dire leur 8
Dieu ; — oui, en vérité, leur Dieu : Nelli, l'a presque dit.

De quels soins Nelli n'entoure-t-il pas cet unique ami, ce roi de sa pensée ? Quand un malheur frappe Pétrarque, toute l'inquiétude de Nelli est de savoir si son grand ami ne souffre pas trop, si l'âme précieuse du maître ne s'abandonne pas à la douleur jusqu'à perdre la sérénité philosophique. C'est que Pétrarque doit rester aux yeux de ses disciples le type idéal du sage impassible. Aussi avec quelle émotion et quelle alarme, le doux Nelli adjure son cher philosophe de lui laisser les larmes, la douleur, la faiblesse humaine, et de demeurer inébranlé sur « le siège de la vertu ! »

Mais que l'on ne s'y trompe pas : Pétrarque ne reste pas en retard envers ses amis pour le dévouement et la délicate prévenance. Nous le verrons, plein de désintéressement, leur interdire les présents et les gracieusetés onéreuses, qu'il était coutume de faire aux grands de ce monde. Il voulait 9
l'attachement de leur cœur, l'assentiment de leur intelligence, et rien autre chose.

Lui-même, d'autre part, est toujours empressé à leur rendre service. Il se tient au courant de leur situation morale et même matérielle. Il s'efforce à les aider dans leurs démarches, avec le zèle et la passion qu'il apporte à toutes choses. Pour ses amis comme pour lui-même, il n'admet aucun obstacle et veut les écarter tous. Il prétend que ses amis réussissent à toute force dans toutes leurs affaires. Témoin ce Don Ubertino, dont il sera ici plusieurs fois question et dont les démêlés, en cour d'Avignon, n'ont pas peu contribué à aigrir l'âme de Pétrarque, et à lui inspirer ses violentes diatribes contre les Papes français.

En vérité Pétrarque fut irréprochable dans ses amitiés. Ses relations avec ses amis furent continuellement fondées, comme j'ai été amené à l'écrire ailleurs « sur l'amour de la vertu et de la science, sur le désir commun du salut de leurs âmes. »

Les Lettres de Nelli qui nous apportent le tableau détaillé d'une pareille amitié, sont déjà par cela seul, un précieux document d'histoire spirituelle. Mais elles nous apportent en outre, comme on le verra, pour l'histoire politique et littéraire, pour le tableau des mœurs, pour la chronologie, une foule de renseignements nouveaux. J'ai relevé la plupart de ces renseignements, dans un *Examen chronologique*, qui précède les Lettres, et dans des notes assez étendues ; je dois dire ici seulement ce que nous savons de Francesco Nelli, de son caractère, de sa vie et de ses relations avec Pétrarque.

II

En 1350, Pétrarque, âgé de quarante-six ans, visitait Florence pour la première fois de sa vie.

Né et nourri dans l'exil, il n'avait jamais vu sa patrie. Il n'aimait point les Florentins, et, d'une manière générale, n'en était point aimé. On ne le désirait à Florence que pour tirer profit du rayonnement de sa gloire. Il y comptait des amis passionnés, mais peu nombreux.

Il ne passa dans sa patrie que quelques jours, vers la fin de l'été, puis poursuivit sa route vers Rome, où l'appelait le désir de la pénitence[3]. Il était alors au plus haut point de sa renommée. La gloire, qu'il avait si passionnément désirée, lui avait été donnée jusqu'à la satiété et au dégoût. Une crise profonde agitait son âme inquiète. Frappé par les coups redoublés de cette Fortune antique, qu'il aimait à évoquer et à défier, il avait senti s'écrouler l'audace de sa jeunesse, s'abattre ses rêves, se briser ses illusions. Après la Peste, et cette affreuse année 1348, qui avait fait de l'Europe un charnier, il se trouvait debout et seul avec lui-même, devant les cadavres de ses amis, et de Laure si follement chérie.

3. Il s'arrêta encore quelques jours à Florence, au retour de Rome, à la fin de la même année, puis n'y revint jamais. Ce furent les deux seules occasions où Nelli put voir Pétrarque et s'entretenir avec lui.

C'est alors qu'il alla porter son cœur au pied des ruines sublimes, où sa pensée antique et sa pensée chrétienne se ravissaient en extases. Le Jubilé appelait alors à Rome la chrétienté entière. Il partit pour Rome, lui aussi, pèlerin repentant et nouvel Augustin.

C'est dans ce voyage qu'il s'arrêta à Florence. Boccace courut au-devant de lui. Dès le jour de son arrivée, il se trouva environné d'un petit cercle d'amis, dont il voyait plusieurs pour la première fois, entouré de disciples ardents et émus. Parmi eux se trouvait Francesco di Nello Rinucci[4], que la postérité connait sous le nom de Nelli.

III

13

Tout ce que nous savons sur Francesco Nelli se trouve dans les trente lettres que je publie, ou dans la correspondance de Pétrarque. Ces renseignements, assez peu abondants, nous permettent cependant de nous faire une image suffisante de l'ami de Pétrarque. C'était un homme de taille moyenne et de tournure distinguée[5], un peu plus jeune que Pétrarque[6]. C'était un Florentin pur sang, issu, nous dit-on, de la vieille souche des Rinucci[7], attaché à sa ville natale par les liens, si étroits au moyen âge, du patriotisme municipal. Pétrarque, l'éternel voyageur, raillait son ami de ses habitudes sédentaires[8].

14

Outre ses goûts cependant, ses devoirs le retenaient à Florence. Pétrarque nous apprend qu'il était dans une situation de fortune très modeste. Lui-même se plaint plusieurs fois de manquer de loisir et d'être surchargé de multiples et laborieuses occupations. Nous le voyons Prieur de l'église des Saints-Apôtres[9], une des plus anciennes paroisses de Florence, si-

4. Nelli est désigné dans l'Épistolaire de Pétrarque sous le nom de : *Franciscus prior sanctorum apostolorum*, dans le manuscrit que je publie, sous celui de : *Franciscus Nicolai* ; la plupart des auteurs sont d'accord pour lui attribuer le nom de : Francesco di Nello Rinucci, ou plus brièvement Francesco Nelli.

5. *Mediocris et elegans statura. Fam.* XX, 7.

6. *Sen.* XVII, 2.

7. Koerting. *Petrarca's Leben und Werke*. Leipzig, 1878.

8. *Semper sedes, nunquam patrie limen transis. Var.* 58.

9. Koerting, dit qu'il reçut cette charge en 1350. Mais il n'indique pas la source de ce renseignement. Il est seulement certain que Nelli était déjà Prieur des SS. Apôtres lorsque Pétrarque lui écrivit la première lettre que nous possédions, le 6 avril 1351. (*Var.*

tuée dans les vieux quartiers de la ville, près de l'Arno, illustrée par les souvenirs glorieux et à moitié légendaires du passage de Charlemagne.

Il fut de plus attaché à la personne de deux évêques de Florence, comme confident, secrétaire intime, ami et factotum, n'occupant aucune fonction déterminée, mais n'en étant que plus chargé de besogne et de res- 15
ponsabilité [10].

Nelli ne jouissait donc pas de cette noble et laborieuse « oisiveté », que Pétrarque jugeait nécessaire au poète et au penseur [11]. Il était parmi ces « *occupati* », auxquels le grand rêveur a tant de fois témoigné son mépris. Mais est-il besoin de dire que, dans la vie pratique, les hautaines théories de Pétrarque devaient presque chaque jour se relâcher ? Nous le verrons plein de bonté pour cet ami « *occupé* », comme il l'était pour tous les autres ; il s'intéressera à sa situation temporelle, et cherchera à *l'occu-* 16
per davantage encore, en lui faisant obtenir quelque fonction publique lucrative [12].

Nous ne savons rien de l'enfance de Nelli, ni de l'éducation qu'il reçut. Par le milieu où il a vécu, les sociétés que nous lui verrons pratiquer, nous pouvons nous représenter assez exactement ce que put être cette éducation. Il dut suivre les cours de quelque maître de grammaire, tel qu'était Giovanni da Strada, le père de son ami Zanobi. Les études que l'on faisait chez ces maîtres étaient assez uniformes, les livres que l'on y lisait partout les mêmes, les notions que l'on y recevait un peu supérieures, au moins par le degré, à celles de nos écoles primaires, car elles s'étendaient,

29. Voy. ce que je dis de la date de cette lettre, à propos de la lettre II de Nelli, dans mon *Examen chronologique*.)

10. Telle du moins était sa situation auprès de l'Évêque Filippo dell' Antella. Il nous le dit lui-même. Je suppose que son office pouvait être le même auprès d'Angelo Acciaiuoli. Nous savons seulement, qu'il était le confident de ses plus secrètes pensées et que Acciaiuoli ne pouvait se passer de lui. Nous ne voyons nulle part qu'il fût vicaire de l'Évêque, comme on l'a dit.

11. Tous les lecteurs du *De Vita Solitaria* savent bien ce que Pétrarque appelait *otium* : c'est *l'oisiveté* par rapport aux occupations actives, le *loisir* qui seul permet de se livrer aux travaux de l'esprit. Il dit encore : « *otium cum litteris* ».

12. Voyez dans la lettre *Fam.* XXI, 13, comme Pétrarque excuse aisément Nelli de suivre les voies du vulgaire. Pourtant il lui avait écrit un jour : « *Vale et temne vulgaria !* » (*Fam.* XII, 4) et Nelli surenchérissait sur son maître : « *Tanto mea michi fit opinio charior, quanto longius a uulgo dissentit.* » (L. XIX).

je pense, à une connaissance, au moins rudimentaire de quelques auteurs 17
anciens [13]. Quant aux mœurs qu'on pratiquait dans les écoles, je ne voudrais pas croire à la lettre ce qu'en dit Pétrarque ; le jour où il en parlait, il avait des raisons particulières pour pousser au noir plus encore que de coutume. Il ne voit dans les écoles que « poussière et remue-ménage, que cris, prières et larmes arrachées par la férule » [14]. Cependant il avait conservé lui-même de son vieux maître d'école un tendre souvenir. Ces écoles devaient bien avoir quelque mérite puisqu'elles ont produit tant d'âmes dévorées de l'amour des lettres et de l'antiquité.

De cet amour, Nelli fut toute sa vie embrasé. Les lettres antiques, dans le merveilleux renouveau que Pétrarque semblait leur promettre furent sa 18
seule passion. Même avant de connaître Pétrarque, il avait lu quelques livres antiques : « J'ai servi, dit-il, sous les drapeaux de beaucoup d'auteurs. » Mais son esprit avait gardé des traces du goût et de la tradition médiévale. Il ne s'était pas, comme son maître, affranchi tout d'un coup de tout ce qui avait fait la vie de l'esprit humain pendant dix siècles. On remarquera par exemple que, lorsqu'il écrit des lettres, il se préoccupe encore de suivre les lois étroites de rhétorique épistolaire imposées à la correspondance par les maîtres des siècles précédents.

Mais avant d'avoir vu Pétrarque, il était déjà un de ses fervents disciples et, de loin, comme tant d'autres, il vivait dans son culte, et sous son influence. Il appartenait à un petit groupe de lettrés et d'amis de Pétrarque. Il était lié avec Boccace, Zanobi da Strada, Lapo di Castiglionchio, Forese de' Donati.

Avait-il écrit déjà alors quelque œuvre en prose ou en vers ? On ne sau-
rait trop le dire. Je pense plutôt qu'il ne songea à écrire qu'après le pas- 19
sage de Pétrarque dans sa vie. Il est bien certain du moins, qu'à une époque quelconque, il composa quelques opuscules, et que Pétrarque en fut au courant [15]. Deux ou trois phrases de ses lettres, ou des lettres de Pétrarque, pourraient porter à croire qu'il faisait des vers. Pétrarque l'ap-

13. Pétrarque cite un certain nombre de vers latins connus, dit-il, dans toutes les écoles enfantines. Parmi les auteurs, il ne nomme que Prosper et Ésope. — Nelli ne nous dit pas s'il avait fréquenté les cours des Universités.

14. *Fam.* XII, 3.

15. *Sen.* III. 1.

pelle « poète sacré »[16]. Nelli lui-même parle de sa « *Muse* »[17]. Mais il semble que ces deux expressions peuvent fort bien être prises au figuré. Car une « Muse » peut dicter en prose. Et d'autre part d'après des idées répandues au quatorzième siècle, l'on n'est point nécessairement poète pour avoir écrit des vers, mais l'on en peut mériter le titre, sans avoir rien écrit[18]. D'ailleurs, je remarque dans les Lettres de Nelli des doutes 20
et des ignorances sur la plus élémentaire question de prosodie latine, et Pétrarque nous informe que Nelli préférait la prose aux vers[19]. Quoi qu'il en soit, il aimait les lettres, et il écrivit lui-même. C'est ce qu'il nous importe de savoir.

Quels que fussent cependant son goût littéraire et sa réelle culture, il était parfaitement obscur à Florence, et n'y avait aucune renommée, lorsque Pétrarque l'y découvrit. Il le répète souvent dans ses lettres, et Pétrarque, alors rassasié de gloire comme il en avait été avide, le félicitait de son obscurité. Qu'importait-il de plaire au vulgaire détesté, et surtout à la foule gouailleuse des foulons et des marchands florentins[20] ? Ne suffisait-il pas de plaire à ces rares esprits que seuls la postérité devait connaître, d'être compté parmi l'heureuse élite des philosophes et des poètes, d'être « *unus ex paucis* »[21] ? Ne suffisait-il pas enfin de plaire à Pétrarque ? 21

IV

Car assurément Nelli avait plu à Pétrarque du premier jour et complètement[22]. Il lui avait plu, à la fois par sa piété et par son amour des lettres. C'est pour caractériser ce double mérite, que Pétrarque lui avait donné

16. « *Sacer Vates* » *Fam.* XXIII. 18.

17. « *Meam quamuis est rustica musam* ». L. XXIX.

18. Voy. par exemple ce que Boccace pensait des poètes et la définition si curieuse qu'il donne de la poésie : « *Poësis est fervor quidam exquisite inveniendi, atque dicendi seu scribendi quid inveneris.* » (*De Generatione Deorum.* XIV, 7. Vicentiæ per Symonem de Gabis. 1487.)

19. *Sen.* I, 1.

20. « *Mercatrix et lanifica.* » *Fam.* XVIII, 7.

21. *Fam.* XX. 13. Comparez l'expression anglaise : « *The happy few.* »

22. Voy. notamment la L. *Var.* 29, qui date des premiers temps de leurs relations. « *Occupasti animum ….. te oblivisci nequeo.* »

le surnom antique de Simonide[23]. « Je t'ai nommé Simonide, dit-il, car tu es prêtre et poète[24]. » Il était en effet un fort bon prêtre. Sa piété, souvent louée par Pétrarque[25], paraît dans toute sa pureté en plusieurs passages de ses lettres. Il parle de la messe de manière à nous indiquer qu'il la célébrait fréquemment, et sans doute tous les jours. Et Pétrarque, l'âme sans cesse tourmentée, aimait à se savoir présent, près des saints autels, à la pensée du pieux ecclésiastique florentin. Il était assuré que Nelli priait souvent pour lui, et cela lui réjouissait le cœur[26]. 22

D'ailleurs Nelli entendait l'amitié d'une façon tendre et inquiète qui plaisait encore à Pétrarque. On verra dans les Lettres en quelle angoisse et quels désespoirs peut le plonger une interruption de correspondance de quelques mois. À cette seule pensée que son ami l'oublie ou le néglige, il s'affaisse, il succombe, il ne vit plus. Tout ce qui lui paraissait valoir la peine de vivre, lui manque à la fois. Mais que le doute s'écarte un peu, que des nouvelles, même vagues, mêmes indirectes lui parviennent : son ami pense à lui, a parlé de lui, a fait son éloge, l'aime toujours ; — il renaît, il se reprend à l'espérance et à la vie. 23

Pétrarque l'avait bien jugé : « Je connais ton caractère, dit-il, et je sais que tu es tout entier suspendu à ce qui arrive à tes amis… » et plus loin : « Dans l'incertitude, tu brûles, tu t'angoisses, tu t'agites, tu t'affliges[27]. »

V

On devine aisément quels dons du cœur, rares et charmants, avaient pu attacher Pétrarque à Nelli. On s'étonnera peut-être davantage, en lisant Nelli, que Pétrarque ait pu apprécier si haut les mérites littéraires de son ami. En effet il n'est pas d'éloges qu'il ne donne à son style.[28]. On admettra qu'il ait pu découvrir en Nelli une riche imagination, un don d'expression poétique, et même une certaine éloquence ; qu'il ait même pu, dans un mouvement d'affectueuse hyperbole, parler de sa « divine éloquence »[29]. Mais on ne pourra que s'étonner de voir qu'il a loué particulièrement la *correction* de son style[30]. Éloquent, si l'on veut, mais correct ! Que faut-il penser du jugement de Pétrarque en cette matière ? Faut-il croire qu'il s'est laissé emporter aveuglément par le flot de la douce et chaleureuse adulation amicale ? Ou bien, supposera-t-on, — et j'y incline, quant à moi, — que, tout appliqué, à grand effort, à mener son propre style vers ce qu'il pensait la perfection, il ne lui restait pas assez d'attention pour être bon juge du style d'autrui ?

Nelli était bien plus sévère pour lui-même, et savait ses ignorances, ses défaillances et ses incorrections. Avec grande confusion, il relève dans ses Lettres, tantôt un solécisme et tantôt un barbarisme. Et quel effort lui coûtent ces pages, où il cherche à se maintenir à la hauteur de son sublime correspondant ! La verve de Pétrarque et son besoin d'expansion ne tarissent pas. Comme il le dit, « il charge Nelli de lettres, il l'en

23. On sait que les lettrés du XIVe siècle prenaient plaisir à s'affubler et à affubler leurs amis de surnoms antiques. On connait, parmi les amis de Pétrarque, *Socrate*, *Simonide*, deux *Olympius*, *Lelius*. — Boccace appelait la fille de Pétrarque *Tullia*, et Pétrarque lui-même se donna le nom de *Silvanus* qui lui fut souvent appliqué.

24. Il est assez malaisé de dire à quel moment Pétrarque commença à appeler Nelli Simonide, et il y aurait intérêt à le savoir au point de vue de la chronologie. (Voy. mon *Examen Chronologique*.) Il est certain qu'il ne lui donna pas ce nom dès le commencement de leurs relations. (Voy. *Sen.* I. 1.) D'un autre côté, il est infiniment probable que Nelli est désigné sous le nom de Simonide, dans une lettre de Boccace de juillet 1353. (Corazzini, Lettere edite e inedite di Boccacio. p. 47. *Ut huic epistole*.)

25. Notamment *Var.* 56. — *Fam.* XII, 9. — *Sine Tit.* 17.

26. *Fam.* XXI, 13.

27. *Fam.* XVI, 11. Voy. aussi *Fam.* XIX, 11.

28. *Fam.* XX, 6.

29. « *Divina facundia tua* » *Sine Tit.*, 17.

30. *Fam.* XVI, 14.

accable[31]. » Et le bon Prieur, parmi ses multiples occupations, trouve à peine le temps de cicéroniser quelques phrases. Et il s'excuse. Son style est « populaire[32] » ; sa lettre est « négligée »[33]. Il a « honte » 26
d'écrire à Pétrarque[34]. Il se déclare « pauvre et mendiant, même des connaissances les plus élémentaires[35]. » Entre l'éloge si outré du maître, et l'entière humilité du disciple, où est la vérité ? Je pense que les lecteurs de Nelli n'hésiteront pas longtemps. Ils auront vite discerné les défauts de son style, mais goûté la saveur qui plaisait à Pétrarque. Certes la forme est incorrecte, la phrase maladroite, coupée d'ellipses et d'anacoluthes. Le vocabulaire tient encore, par beaucoup de mots, à la basse latinité[36]. Le style a les défauts de l'époque, c'est-à-dire une certaine enflure déclamatoire, une recherche d'expressions rares et poétiques et d'images ou- 27
trées[37], dont l'on ne retrouve peut-être l'équivalent qu'au présent siècle dans les *truculences* du romantisme naissant. Mais quel souffle à travers ces vigoureuses broussailles, quelle passion et quelle vie ! Souvent l'expression est heureuse, l'image belle et précieuse. En parlant de la mort d'un jeune homme, Nelli dira : « Il s'est envolé vers les divins lis[38]. » Et s'il veut parler d'un livre dont toute la beauté ne lui a paru qu'après une lecture attentive et répétée : « C'est, dira-t-il, comme la graine du poivrier, qui ne donne tout son parfum que lorsqu'on l'a écrasée longuement entre les doigts[39]. » Et ailleurs, voulant exprimer comment la beauté des œuvres de Pétrarque a doucement pris possession de son âme, il parle d'une neige étincelante qui tombe dans le calme des nuits, et en- 28
veloppe silencieusement la nature d'un manteau immaculé.

En digne disciple de Pétrarque, Nelli sait goûter la beauté des paysages.

31. Observez notamment la multiplicité des lettres de Pétrarque en 1352.
32. « *Plebeius sermo* », L. VI.
33. « *Incompta* ». L. XXIII.
34. L. V.
35. L. VIII.
36. Notamment les mots : *botrus*, *gregius*, *labina*, *litura* (dans un sens spécial), *occare*. — Tous ces mots ont été relevés en note.
37. Le couronnement du mauvais poète Zanobi da Strada devient pour Nelli « le viol des divines Sœurs » :— « *Arreptio sororum* ». Cet exemple d'hyperbole ne suffit-il pas ? — Il faut noter aussi des recherches d'allitération et de véritables jeux de mots.
38. L. XXIX.
39. L. XIV

Ce citadin aime la nature solitaire et calme, et en parle bien. On trouvera dans une de ses Lettres une description heureuse de la côte enchantée qui s'étend au sud de Naples, entre Amalfi et Salerne. Il sait nous faire voir ces beaux jardins, « chers au poète », et ces maisons pittoresques suspendues, entre ciel et terre, dans les anfractuosités des rochers, nous faire respirer cet air si pur, moitié alpin et moitié marin, cet air d'une « subtilité aiguë », qu'aucun brouillard ne vient jamais épaissir, et qu'embaume le parfum des fruits et des fleurs. Par sa fenêtre, il aperçoit les pêcheurs qui retirent leurs filets de l'onde bleue, et pourrait presque compter les poissons jetés sur la chaude arène.

Il y a donc dans Nelli un poète, dont les accents devaient toucher aisément l'âme de Pétrarque. Il plaisait même à son maître par certains 29
mérites que, dans sa modestie, il se reprochait comme des défauts, par sa vivacité naturelle, par l'allure prompte et alerte que prenaient parfois ses Lettres. Pétrarque les aimait surtout lorsqu'elles n'avaient pas eu le temps de se vêtir de littérature et de pompe antique. La chose peut paraître singulière pour qui connaît les défauts familiers de Pétrarque, l'enflure de sa rhétorique, la monotonie classique de ses images, la surabondance de ses citations et de ses exemples, l'ennui de ses prétéritions. Mais il faut l'avoir bien peu pratiqué pour ne s'être pas avisé que son goût est meilleur que ses œuvres, ou, si l'on veut, qu'il s'efforça sans cesse de ramener ses œuvres aux instincts de son goût. On n'a pour s'en assurer qu'à comparer les lettres de sa vieillesse à celles de la première partie de sa vie. Je note donc qu'il appréciait dans les œuvres de ses amis certaines qualités de brièveté et de naturel, et les recherchait pour lui-même ; il en avait trouvé le modèle dans la correspondance intime de Cicéron[40]. 30

Ce que Pétrarque loue par-dessus tout chez Nelli, c'est justement une certaine aisance de style, une absence d'effort, où il arrive bien rarement au digne Prieur de s'abandonner tout à fait. Une lettre négligée de Nelli inspire à Pétrarque cette charmante allégorie antique : « Telle, dit-il, paraît aux yeux d'un amant bien épris une amie surprise en toilette du

40. Ou du moins dans ce qu'il connut de cette correspondance. Voy. notamment P. de Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 211, et suiv. Je cite ici pour la première fois ce précieux livre, qui apporte à la science un merveilleux contingent de faits nouveaux. Je m'y référerai fréquemment.

matin. Tout en elle est charmant ; la rougeur ingénue de son front ; ses cheveux dénoués ; sa poitrine libre et palpitante ; son pied nu ; sa robe flottante. On sent trembler sa voix ; et ses paroles sont plus douces dans leur trouble et leur naturel exquis[41]. »

VI

31

Les leçons de Pétrarque n'étaient pas perdues pour Nelli. On remarquera, je pense, comme moi, le progrès constant de son style comme de sa pensée, pendant les treize ans de ses relations avec Pétrarque. Sa première lettre n'est qu'un assez froid développement de rhétorique ; les dernières sont de beaux morceaux de tendresse passionnée. En même temps que la qualité de son style s'affine, son érudition s'augmente. Sans cesse occupé de rechercher des livres pour son maître, possédé comme lui de l'amour exclusif de l'antiquité, il lit beaucoup, il s'applique à corriger des manuscrits ; il se remplit peu à peu de pensers antiques, se plie à des habitudes romaines[42].

32

Son érudition ne fut peut-être jamais d'une très grande étendue. Les citations qu'il fait sont nombreuses comme on le verra, mais sont bien loin d'avoir l'abondance et la variété des citations de Pétrarque[43]. Un assez grand nombre sont banales et courantes, et Nelli ne craint pas de les répéter à satiété[44]. En somme il connaissait surtout les poètes, Virgile, qu'il commente sans cesse, Horace, Perse, Juvénal[45]. Il cite plusieurs fois Térence ; on apprendra dans les Lettres que Pétrarque lui fit

41. Voy. la L. que je résume : *Fam.* XVIII, 7.

42. Je note par exemple qu'il prend, comme Pétrarque, l'habitude de diviser les mois à la manière antique. Alors que ses premières lettres sont toutes datées par le jour du mois, presque toutes les dernières portent l'indication des Ides, Nones, Kalendes (à partir de la l. XVI).

43. J'ai relevé une centaine de citations. Ces citations que j'ai identifiées pour la plupart ne représentent certainement pas toute la substance antique qui se trouve dans les lettres de Nelli. Presque chacune de ses phrases a des expressions ou au moins des assonances qui indiquent une lecture plus ou moins heureuse d'auteurs latins.

44. Comme les fameux vers d'Horace :

> Segnius irritant etc…

45. Il ne connut les satyriques qu'assez tard, et sans doute par l'influence de Pétrarque. Il eut pour eux une véritable prédilection.

étudier Stace[46]. Les citations de prosateurs ne suffisent pas pour témoi- 33
gner d'une connaissance bien complète. Elles peuvent souvent être de seconde main. Quelques-unes viennent de Pétrarque lui-même. Cependant Nelli a connu et goûté les œuvres morales de Sénèque, et il a certainement lu plusieurs traités de Cicéron.

Il est à peine besoin de se demander s'il savait le grec. Un passage de ses lettres prouve qu'il ignorait, aussi bien d'ailleurs que les lettrés de son entourage, les racines helléniques les plus élémentaires[47]. Il faisait volontiers usage des répertoires et des grandes compilations du moyen âge[48]. Il cite aussi des ouvrages de jurisprudence. Parmi les modernes il 34
ne nomme que Dante, auquel il ne pardonne pas plus que Pétrarque de s'être abaissé à écrire dans la langue du peuple. Cette infériorité enlève quelque crédit à la parole du grand Florentin, et si Nelli le cite, il s'en excuse presque et ajoute : Quoiqu'il ait versifié en langue vulgaire[49].

On ajoutera à cette nomenclature l'Écriture sainte, dont Nelli semble avoir eu une connaissance sérieuse, quelques Pères de l'Église, dont il parle avec un dédain un peu surprenant chez un personnage de son caractère : on aura à peu près le résumé des lectures et des connaissances littéraires du Prieur des Saints-Apôtres[50].

S'il ne possédait qu'un petit nombre d'auteurs, du moins, comme les lettrés de son temps, il les possédait à fond ; il se les était assimilés, en avait fait sa propre substance[51]. On trouvera dans la langue de Nelli un amal- 35
game étrange de latin médiéval courant, et de phrases d'auteurs classiques, qui y sont emmêlées au point de n'en pouvoir être distinguées.

46. Nous possédons à la Bibl. nat. le Stace de Nelli (Par. 8061), dont la découverte récente est due à P. de Nolhac. (*Pétrarque et l'humanisme*, p. 165.) J'en parlerai plus longuement à propos de la lettre de Nelli où il est question de Stace.

47. Voy. dans la L. XIII, la discussion sur le sens du mot *pateticus*.

48. Par exemple Uguccione de Pise. Les récentes découvertes de P. de Nolhac nous apprennent que Pétrarque lui-même ne dédaignait pas cet auteur. Voy. *Pétrarque et l'humanisme*.

49. L. XXVIII.

50. Telles du moins que ses Lettres nous les révèlent.

51. Pétrarque savait pouvoir compter sur son érudition, au point de commencer une citation en la lui laissant à finir : « *Nosti cetera, locum tenes.* » (*Fam.* XVIII, 7.) Il s'agit d'un passage d'Horace.

À chaque période presque on sent un *substratum* de langage antique, on est accroché par une expression de moraliste romain, par une fin de vers hexamètre, par une image de poète. Il est malaisé de s'y reconnaître, malaisé parfois de trouver même un sens ; le lecteur a des doutes sur tout, perd ses notions de latinité, et en vient à se demander, où le classique finit, où le barbare commence.

Sera-t-il permis de confesser cependant le plaisir très délicat que l'on éprouve à la lecture de cette langue étrange et disparate ? Ne nous y trompons pas : ce latin est une langue vivante ; c'est la langue officielle du moyen âge, la langue ecclésiastique, scolaire et notariale, renouvelée 36
par un retour aux sources antiques. Un peu plus tard l'érudition triomphante en aura fait une langue morte en la ramenant artificiellement à la pureté classique. Rien ne me semble mort comme le cicéronianisme de la Renaissance du seizième siècle. Rien n'est vivant en revanche comme le balbutiement de l'humanisme naissant.

L'effort malhabile de l'homme du quatorzième siècle pour plier à la période antique le barbare mais vivant latin parlé du moyen âge, cet effort nous a valu un des moments les plus attachants de toute l'histoire des Lettres. Nos bons lettrés florentins, si naïfs, si spontanés, vivent à ce moment-là ; c'est leur gaucherie même qui est leur grâce et leur charme. Tel Nelli, avec sa langue faite d'idiotismes florentins et de rudesses médiévales, et qu'il s'efforce, à grand ahan, de couler au moule antique, dont Pétrarque plus avancé que lui, lui présente l'exemple. Je l'avouerai donc : j'aime à suivre cette pensée qui a peine à s'exprimer, j'aime cette langue 37
qui se façonne à des besoins nouveaux, j'aime ces fautes de grammaire, ces barbarismes, ces anacoluthes, ces outrances d'expression, ces incohérences, — comme j'aime les maladresses et les fautes de dessin d'un primitif.

VII

Nos pères longtemps se sont complu dans la perfection des arts et des lettres. Est-ce par lassitude, est-ce par délicatesse d'âme que les meilleurs esprits de notre temps trouvent leur plaisir le plus pur à connaître les âges d'enfantement, d'effort et de désir. Tel est le plaisir que poursuivent dans leurs laborieuses études, les modernes pétrarqui-

sants. Si, après avoir cherché à montrer ce que pouvait être l'âme et le style d'un disciple de Pétrarque, nous voulons nous représenter ce que fut ce grand homme lui-même, nous verrons que toute sa vie n'a été que la douloureuse poursuite d'un but jamais atteint, le perpétuel 38
recommencement d'œuvres jamais achevées, un rêve grandiose jamais accompli, enfin, — pour retomber sur des mots qui seuls peuvent rendre ma pensée, — un effort jamais terminé, un désir toujours inassouvi.

La lecture des lettres de Nelli confirmera cette image que nous devons nous faire de la vie intellectuelle de Pétrarque et y ajoutera des traits nouveaux.

Nous savons quelle impression Pétrarque a produite sur ses contemporains. Nul homme peut-être au monde n'obtint jamais de son vivant autant de gloire, ne fut l'objet d'une aussi enthousiaste, j'allais dire d'une aussi folle admiration. On sait comme les princes du monde civilisé se disputèrent sa présence, comme on s'arrachait ses lettres, comme on écoutait sa parole, comme, sur le Capitole, un peuple en extase lui vit ceindre les tempes, du laurier symbolique des antiques triomphes.

L'on ne peut pourtant mesurer le degré de cette admiration délirante, si l'on n'a lu Nelli. Écoutez le bon Prieur : Il se dit « bienheureux d'être né 39
dans le siècle où vit un Pétrarque. » Il supplie Pétrarque de le favoriser de sa « chère et illustre amitié », il « lit ses lettres, et il les relit ; il les couvre de baisers » ; en les lisant, il a l'âme « blessée d'amour ». La parole « toute-puissante » du maître « ravit suavement son esprit ». Pétrarque « enchaîne et enivre » toutes les âmes. Il est « parfait, quoiqu'il ne veuille pas en avoir l'air ». Il est « le philosophe impassible, qui ne craint ni la mort, ni la douleur », — « le gouvernail de ses amis dans les tempêtes du monde ». — « Sur la terre, Nelli n'a rien de plus cher que Pétrarque ; sa conscience lui en est témoin ». — « Il court comme à son refuge, au souvenir de son amitié pleine de toute charité et suavité. Là est son port, là son repos, là sa seule consolation. »

Cette amitié emprunte les termes mêmes de l'amour. Nelli n'appellera-t-il pas Pétrarque « son baiser et son doux soupir ? » Il ira jusqu'à dire que 40
son maître est « plus beau à ses yeux qu'une très belle et très honnête femme splendidement parée. »

Très souvent son culte prendra une forme religieuse et mystique. Ce sera comme une oraison, une litanie, coupée d'appels jaculatoires : « O adorable, ô vénérable ! — *adorande, colende* » ! — « Laisse couler un peu, je t'en supplie, le flot d'or et d'argent de ton éloquence !… Qu'elle coule comme une rosée, pour rassasier ma gorge et mes lèvres que la brûlure de la soif dessèche !… Réjouis mon âme ! — Réchauffe mon esprit ! — Remplis mon cœur ! » — « O, révèle toi à nous, je t'en supplie, dans tes œuvres éternelles ! »

Il voit Pétrarque, près des Saints et des Apôtres, dans une gloire d'or, au sein du Paradis : « Considère-moi, sous tes pieds vénérables, comme si j'habitais déjà le ciel, éternellement heureux et bienheureux. » Sa pensée s'égare jusqu'à diviniser le maître adoré : « Compte-moi, dit-il, parmi les petits serviteurs qui adorent ton nom et ta divinité, *nomen et numen* » ! 41
Pourtant le pieux Prieur croit devoir s'expliquer : « Tu es pour moi dans le ciel, dit-il, et c'est toi que je désire sur la terre »… Mais il ajoute : « Au ciel, non comme Dieu, mais comme le chemin qui me conduit à Dieu ! »

Il n'y a, dans toutes ces expressions si outrées, si hyperboliques, rien qui ressemble à l'adulation. Le cœur de Nelli est tout fait de sincérité. Nous verrons même qu'il sait garder sa liberté tout entière. S'il s'abandonne donc à l'expression de son admiration, c'est dans toute la naïveté de son âme. Nous n'en pouvons douter. Mais notre surprise commencera vraiment, lorsqu'il nous arrivera de nous demander par lesquelles de ses œuvres Pétrarque avait pu éveiller de pareilles admirations : nous découvrirons en effet que presque aucune des œuvres de Pétrarque n'était connue de Nelli, ni de ses amis florentins.

C'est là une des révélations vraiment importantes de l'Épistolaire que nous publions. Il nous convainc qu'aucune œuvre notable de Pétrarque 42
n'était parvenue au public vers le milieu de sa vie. Sans cesse Nelli réclame les écrits de son maître : il n'en connaît même pas toujours exactement les titres. Il réclame cette *Africa* dont la promesse seule avait excité l'impatient désir d'un siècle entier. Il réclame le *De viris illustribus*, ce livre triomphal, où il espérait voir ressusciter les héros antiques, comme des modèles aux yeux des modernes dégénérés. Il ne devait posséder ni l'un, ni l'autre. Personne, du vivant de Pétrarque, ne devait les posséder ; et, Pétrarque mort, bien peu de gens devaient s'en soucier. En

vérité, quand on étudie la vie de Pétrarque, on est tenté de considérer qu'elle ne fut qu'un long et sublime mirage, une brillante illusion, qui passa, d'autant plus charmante qu'elle était irréelle, devant les yeux ravis d'un siècle épris d'idéal.

Pétrarque n'acheva aucune des grandes œuvres qui lui avaient valu, par avance, l'admiration de son siècle ; symbolique jusque dans la mort, il 43
mourut à sa table de travail, et le livre sur quoi tomba, pour ne plus se relever, sa tête chargée de gloire, put être ce même *De viris*, œuvre inachevée de toute sa vie, rêve de ses trente ans comme de son ardente vieillesse [52]. Pourtant, n'exagérons rien : il avait produit d'autres œuvres connues et publiées de son vivant. Nelli nous prouve que ces œuvres-là n'étaient pas encore parvenues aux pétrarquisants florentins aussi tard que 1360.

Je laisse de côté l'œuvre poétique en langue vulgaire, pour laquelle nos bons humanistes étaient sans doute trop exclusifs pour avouer leur admiration. Nelli particulièrement avait des raisons morales pour ne point prendre plaisir à ce monument de frivolité et de passion humaine. S'il y a dans les lettres du Prieur une allusion aux poésies amoureuses de Pétrarque, et aux erreurs tant pleurées de sa jeunesse, je ne la puis trouver 44
que dans ces paroles d'énergique condamnation : « Que dirai-je de cet amour détestable, qui, pour un peu de miel dont il nous touche les lèvres, nous abreuve, jusqu'au dégoût, de poisons ? Ah ! ce sont des choses pour lesquelles il vaut mieux marquer notre horreur par le silence que de les appeler par leur nom [53]. »

Mais Nelli ne va pas connaître les œuvres morales et pieuses du maître, où son âme délicate eût trouvé tant de charme. Ni le traité de la *Vie solitaire*, ni celui du *Repos des Religieux* ne devaient sortir pour lui de ce laboratoire, où il se représente si justement son maître « pâle et persévérant dans les veilles, — *uigilans pallensque*, » — retouchant et recommençant sans cesse ses œuvres, incapable de se satisfaire jamais lui-même. Connut-il le *Secretum*, cette confession émue où Pétrarque répandit toute son âme ? Je n'ai aucune raison de le croire. Aucune non plus pour le traité

52. Je ne l'affirme pas, mais il y a quelque raison de le croire. (Voyez Nolhac, Le *De viris illustribus* de Pétrarque. p. 16.)

53. L. XVII.

des *Remèdes de la bonne et mauvaise Fortune*; aucune pour le livre des *Choses mémorables*, qu'il ne cite pas. On verra qu'il ne connaissait même pas les *Bucoliques* : à la fin seulement de sa vie, il eut la joie de les recevoir. Il connaissait du moins quelques-unes des Épîtres en vers. Et encore je m'avance beaucoup. En dehors de celles qui lui sont personnellement adressées, il n'en cite qu'une seule, qui, à vrai dire, est longue et fort belle[54]. 45

VIII

Il connaît aussi, et cela est le principal, des lettres en prose de Pétrarque[55]. C'est dans la correspondance de Pétrarque, en effet, et c'est dans sa conversation qu'il faut chercher le secret de la merveilleuse influence qu'il exerça sur tout son temps. 46

Nelli ne se lasse pas de décrire l'émotion dont il était agité à l'arrivée d'une lettre de Pétrarque. Il nous fait voir toute la scène. On frappe à la porte. Les serviteurs s'empressent. Grand bruit dans la maison. C'est un messager tout couvert de poussière : il arrive de Milan ; il porte une boîte. Avec quel battement de cœur, le Prieur ouvre la boîte, et saisit dans ses mains tremblantes cette manne désirée, une lettre de Pétrarque. Il s'enferme, pour jouir d'abord seul et sans témoin de son bonheur. Puis c'est une réjouissance publique. On convoque tous les amis. On lit la lettre à haute voix ; on la commente. Il semble qu'une nouvelle porte est ouverte sur l'idéal.

J'imagine que tous les lecteurs des lettres de Pétrarque éprouveront une singulière joie à savoir, par Nelli, comment les lettres étaient reçues, quelle impression elles produisaient, et quelle publicité on leur donnait. Quand Pétrarque écrivait à Nelli, il savait bien qu'il écrivait pour tout Florence ou pour tout Naples, que ses lettres passeraient de main en main, que chaque pensée, chaque mot seraient commentés et discutés. 47

54. L'épître II, 13, au cardinal Colonna. Nelli la cite très fréquemment, et il est remarquable qu'il n'en cite pas d'autre.

55. En dehors des lettres adressées à lui-même, à Boccace et aux amis florentins, il en connaît d'autres encore. Il cite notamment une des lettres imaginaires que Pétrarque avait adressées à Cicéron. Je soupçonne même qu'il cite des lettres de Pétrarque qui ne nous sont point parvenues.

En somme, — si tant est qu'une pareille comparaison puisse être tout à fait exacte, — les lettres latines des lettrés du moyen âge représentaient aux yeux des lecteurs intelligents ce que représentent aux nôtres à la fois les journaux et les revues[56]. Tous les sujets moraux, littéraires, politiques, toutes les questions d'érudition, d'histoire, de géographie, de philosophie qui occupaient alors des esprits distingués, ont été traités dans les lettres de Pétrarque. On peut dire, — et cela sera vrai d'une certaine façon, — que sa renommée fut celle d'un grand publiciste, mais d'un publiciste unique dans son genre. 48

Il ne faut pas se faire tout à fait de la correspondance du moyen âge la même idée que de la nôtre. Nous écrivons quand nous voulons, et tous les jours. Au quatorzième siècle, il fallait chercher les occasions, parfois les attendre longtemps ; d'autres fois en profiter à l'improviste. Un ami part, un étranger passe : on lui remet une lettre, un billet à peine, un souvenir ; d'abord parce que l'on est pressé, ensuite parce que l'on ne sait pas toujours jusqu'à quel point on peut avoir confiance.

Une autre fois c'est un messager spécial qui a été envoyé par un ami. Son séjour dans la ville est de plus ou moins de durée. On écrit longuement ou brièvement ; et si le messager prolonge son séjour, on écrit une seconde lettre[57]. Mais le messager avait d'autres correspondants à voir, d'autres commissions à faire. Aussi on ne peut plus le retrouver ; on ne sait ce qu'il est devenu. C'est pour cela que Nelli suppliait Pétrarque d'ordonner 49
à ses messagers de loger sous son toit, où il les aurait du moins tenus à sa disposition jusqu'à leur départ.

De cette situation, on prévoit les conséquences : tantôt nous trouverons des billets très courts écrits absolument sous la pression des occasions ; d'autres fois ce seront des lettres longues, écrites avec soin, observant à peu près les règles de l'art épistolaire, telles que le moyen âge les avait établies. Ces lettres-là ont souvent été écrites d'avance et en attendant une occasion possible.

Il arrive encore à Pétrarque, ce semble, de procéder autrement. Son be-

56. Je parle des lettres latines, seules consacrées aux sujets nobles, non des lettres en langue vulgaire, toutes réservées aux affaires intimes.

57. Par exemple la lettre XII.

soin d'expansion le porte à écrire chaque jour à un ami. Ce sont quelques pensées fugitives, une anecdote, une comparaison, un incident de la vie. Ces billets sont sans lien nécessaire entre eux, comme le seraient les feuillets d'un journal intime. Qu'arrive une occasion, et ces fragments vont être tous ensemble envoyés à l'ami.

De tout ceci résulte que beaucoup de lettres se répondent mal, séparées 50
de leurs réponses par des intervalles plus ou moins longs, que bien des dates de mois sont peu explicables, que bien des lettres ont reçu après coup des additions et des corrections.

On trouve aussi, dans les Épistolaires, des lettres qui n'ont jamais été envoyées. En effet, les difficultés de la correspondance donnaient le temps de la réflexion, et la réflexion faisait souvent retenir une lettre que l'on trouvait fastidieuse, ou qui paraissait violente et compromettante [58]. Car, comme je l'ai dit, de la rareté relative des lettres, il résultait pour elles une certaine publicité.

Pétrarque considérait si bien ses lettres comme des écrits destinés au public, qu'il prit toujours soin de les copier et qu'il en publia lui-même le premier recueil. Avant même cette publication, nous avons la preuve 51
que plusieurs de ses lettres se trouvaient entre les mains de gens à qui elles n'avaient point été destinées. Nous ne pourrons jamais en effet nous imaginer avec quelle ardeur était alors recherché tout fragment de beau style latin, toute citation antique un peu rare, tout morceau, comme dit Nelli, « flairant l'antiquité ». Non seulement on recherchait les lettres des hommes distingués, mais encore tous les moyens étaient bons pour se les procurer : — Au besoin on les volait [59].

Pendant les guerres, sur les routes, les partisans qui arrêtaient au passage les messagers, en voulaient moins à leur argent ou leurs bagages qu'à cette pochette secrète que Nelli appelle plusieurs fois leur *trésor*, et où les lettres étaient renfermées. S'ils prenaient les lettres, c'était sans doute pour apprendre les nouvelles ; mais c'était aussi, semble-t-il, pour

58. Ainsi Nelli avait écrit une lettre sur Stace, qu'il n'avait jamais expédiée à Pétrarque (Voy. lettre XXVIII) ; — et Pétrarque avait gardé par devers lui des *Ep. sine tit.* qu'il destinait à Nelli.

59. Voy. notamment *Fam.* XVIII, 7, et *Sen.* XVII, 3.

posséder de belles pages de style cicéronien, pour les lire, pour chercher 52
à en goûter le charme mystérieux, pour les garder comme un précieux butin, et se glorifier de leur possession, mais encore peut-être pour les vendre à de riches amateurs et en faire de l'argent[60].

La correspondance de Nelli prouvera que Pétrarque n'était pas seul à souffrir de pareilles indélicatesses. Oui en vérité, on dérobait même aussi les lettres du pauvre Prieur. Aussi lorsqu'il veut être sûr qu'une lettre parviendra bien à son adresse, il a soin de noter en tête qu'elle est d'un style négligé, et n'a aucune valeur littéraire.

Ce trait me paraît unique[61].

IX

53

Si l'effet des lettres de Pétrarque sur tous les esprits de ses contemporains dépasse ce que nous pouvons imaginer, bien moins encore nous représenterons-nous le charme de sa personne et de sa parole. Ce charme dût être inouï.

Pour l'avoir vu deux fois, et chaque fois, quelques jours à peine, Nelli l'adora pendant treize ans. D'autres le perdirent de vue pendant bien plus longtemps encore, et ne cessèrent pas de l'adorer[62]. Ce charme agit aussi bien sur ceux qui l'avaient connu tout jeune que sur ceux à qui il apparut dans la seconde partie de sa vie.

Il était beau, et ne nous l'a pas laissé ignorer, soigné de sa personne, avec 54
une pointe sans doute de coquetterie même après sa conversion[63]. Après avoir longtemps affecté dans son costume les extravagances les plus ou-

60. Des lettres de Pétrarque à Nelli se retrouvaient, après un long temps passé, chez des inconnus.

61. Voy. l. XXIII et ce passage de la l. XVI « *epystola… medio prerepta itinere, et que incompla… securior ad te isset.* » Si singulière que paraisse mon interprétation de ces deux passages, il me semble impossible d'en trouver une autre. — Les difficultés de correspondance dont j'ai parlé ont été celles de tout le moyen âge. Jean de Salisbury se plaignait, à peu près dans les mêmes termes que Pétrarque et que Nelli, d'accidents tout semblables. Ep. 274, citée par Noël Valois : *De arte scribendi epistolas apud Gallicos medii Ævi scriptores rhetoresve.* Paris 1880, p. 7.

62. Comme Barbato di Sulmona.

63. On sait que fort longtemps il dissimula son âge.

trées des modes médiévales, il avait adopté vers le milieu de sa vie des vêtements simples, uniformes et d'une coupe sans doute ecclésiastique, mais toujours, autant que je puis deviner, avec une certaine recherche et une certaine élégance naturelle. Nous n'avons de lui aucun portrait bien authentique[64]. Nelli nous fournit quelques traits qui pourront servir à reconstituer, sinon sa figure, du moins sa manière d'être, ses façons, son geste.

On sait qu'il parlait avec abondance et éloquence, qu'il aimait à parler, qu'il parlait un peu trop peut-être, si l'on en croit un reproche qu'il se 55
fait quelque part à lui-même. On sait aussi qu'il prenait plaisir à réciter des vers. Un des intimes amis de sa vieillesse, Donato degli Albanzani, l'a entendu souvent dire des vers italiens devant des dames[65]. Mais Nelli, je pense, est le seul qui ait décrit avec quelques détails sa manière de déclamer. Il nous est précieux d'entendre parler de son débit « suave et solennel », de sa voix « vénérable et retentissante ». Le geste est abondant et tout méridional, d'abord « étroit et court », puis « s'élargissant peu à peu » dans la chaleur de la déclamation. Tout le corps « s'agite de droite à gauche », et semble scander l'harmonie des vers, par ce balancement rythmique si familier aux poètes[66]. Cette image de Pétrarque est restée « fixée dans l'âme » de Nelli. Il n'a pas besoin de la chercher dans son souvenir, car « l'oubli ne l'a jamais effacée de ses yeux. » Elle est 56
bien vivante en effet. Après lui, et par lui, il nous semble voir cette figure effacée et lointaine reprendre devant nous la couleur et le mouvement. Peut-être, à ce moment, le témoignage non suspect de l'ami attentif, est-il plus efficace pour nous faire connaître et nous faire aimer Pétrarque, que toute la masse des œuvres où le maître s'est laborieusement mis en scène.

Je me demande si, dans l'énorme action que Pétrarque exerça sur son temps, le charme irrésistible de sa personne, n'a pas eu la plus grande

64. Sauf celui peut-être que Nolhac a décrit et fait graver dans la *Gazette des Beaux-Arts* (3e période : T. III, 1890, 169), mais ce ne peut être en tout cas qu'une image de son extrême vieillesse. Voy. d'ailleurs le curieux *Excursus* sur l'Iconographie de Pétrarque, dans Nolhac, *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 375. Le portrait s'y trouve reproduit.

65. Dans Hortis, *Scritti inediti del Petrarca*, p. 232. Voy. Ce qu'en dit Nolhac, *loc. cit.* p. 413.

66. L. XIII.

part ? Il est certain en effet qu'après sa mort cette action semble terminée, et que la génération qui l'a immédiatement suivi n'a semblé ni le comprendre, ni l'apprécier[67]. 57

On est amené à croire qu'il fut encore plus aimé qu'admiré.

Mais quel homme était-il donc pour se faire aimer ainsi ?

X

Nelli eut de nombreuses occasions pour donner à Pétrarque des preuves de son amitié. Il devint le confident intime, non seulement de ses pensées, mais de ses petits tourments d'affaires et de ménage. Nous le verrons aider Pétrarque à chercher des livres, servir, pour le même objet, d'intermédiaire entre Pétrarque et Lapo di Castiglionchio. Mais il ne dédaigne pas de descendre, dans l'intérêt de son maître, jusqu'à des détails bien plus infimes. Il connaît les goûts de Pétrarque, les particularités de son caractère, et même ses défauts. Il sait par exemple que le cher philosophe ne put, à aucune époque de sa vie, vivre en paix avec ses domestiques. Aussi il cherche à lui procurer, dans ce peuple de Florence, dès lors sans 58
doute aussi actif et aussi courtois qu'aujourd'hui, une bonne femme de charge, d'âge canonique, et d'un caractère égal, capable de tenir sa maison et de lui faire une bonne cuisine. Il semble, en effet, que Pétrarque, quoi qu'il en ait souvent dit, ne fût pas tout à fait indifférent à la qualité de ce qu'il mangeait[68].

Autant à Florence qu'à Naples, Nelli servait à Pétrarque de correspondant. Pétrarque le chargeait de communiquer des nouvelles aux amis, de faire des compliments. La modestie de Simonide, sa douceur, son dévouement aveugle le rendaient plus propre à ce rôle que Boccace, dont l'indépendance fut toujours un peu farouche. Si nous pouvions mieux savoir le rôle que Nelli joua en 1353, nous apprendrions sans doute qu'il contribua à apaiser les fureurs assez légitimes des amis florentins, lorsque Pé- 59

67. Ceci me paraît vrai d'une façon générale, et malgré les exceptions importantes qu'il est inutile d'énumérer. Voy. notamment le Dialogue de Leonardo Bruni, *de Tribus Vatibus Florentinis*, dans la bonne édition qu'en a donnée Wotke. Vienne, 1889.

68. On verra pour quelles raisons les bonnes intentions de Nelli ne purent recevoir leur effet.

trarque s'installa à Milan, au foyer des Visconti, ennemis traditionnels de sa patrie. Son respect envers son maître était trop profond pour lui permettre un jugement sévère dans une circonstance politique.

XI

Pourtant son amitié était libre et sincère, et à l'occasion il sut blâmer sans crainte. On lira, avec une émotion particulière, les lettres où il est question de Giovanni, le fils de Pétrarque.

Nous touchons ici à la plaie la plus douloureuse de toute l'existence de Pétrarque. La vie et la mort de son fils pesèrent sur sa vieillesse avec le poids d'un remords. Nous ne savons rien de positif sur la naissance de Giovanni, ni sur sa mère[69]. Pétrarque nous a dit dans quel énervement, quelle atonie de volonté, quel désordre moral l'avait plongé le dangereux 60
et doux mensonge de l'amour de Laure[70]. Il a laissé deviner les écarts de conduite qui furent la conséquence de cet état d'âme maladif.

Sans doute il a pleuré assez sincèrement les fautes de sa jeunesse, pour que notre pitié et notre indulgence lui soient assurées. Mais comment ne pas plaindre le pauvre enfant, que le hasard des passions du poète jetait dans le monde, pour n'y connaître ni sourire ni joie. « Mon Giovanni, dit Pétrarque, né pour ma peine et mon chagrin, m'a fait souffrir pendant sa vie de continuels et graves soucis, m'a blessé par sa mort d'une cruelle douleur…[71] » Et il ajoute : « Il a connu dans sa vie bien peu de jours heureux. » 61

Les intentions de Pétrarque à l'égard de son enfant furent bonnes, sinon tendres. Nous ne savons dans quelles mains il le confia pendant les années de sa première enfance. Mais, d'assez bonne heure, nous le voyons s'occuper de lui et le placer chez de bons maîtres, chez des amis.

69. Nous apprenons seulement, par la note au Virgile de l'Ambrosienne, que Giovanni avait 25 ans lorsqu'il mourut en 1361. Il était donc né en 1336. Quelques critiques ont supposé, avec assez de vraisemblance, que la mère des enfants de Pétrarque était la maîtresse dont il est question dans la lettre *Fam.* IX, 3 (*Fores obsidet amica*). Mais ce n'est qu'une hypothèse.

70. Voy. surtout l'admirable analyse morale qui est dans le *Secretum*.

71. Note au Virgile de l'Ambrosienne. Voy. le texte exact, donné pour la première fois par Nolhac, dans *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 403.

Dès le début de cette éducation, il semble que l'enfant lui ait donné peu de satisfactions. Plus tard, lorsqu'il l'eut ramené sous son toit, il ne vit qu'augmenter son mécontentement. Le désaccord se mit entre le père et le fils. Le jeune homme commit-il des fautes graves, comme le père semble le dire ; ou l'offensa-t-il seulement par une attitude indépendante et railleuse, comme on peut le croire aussi ? Il est difficile de le démêler[72]. Je serais tenté de croire cependant que l'irrévérence dut être un 62
des grands torts de Giovanni, un des plus insupportables à son père. Combien ne voit-on pas tous les jours des pères excellents, incapables de respecter assez eux-mêmes la juvénile pensée de leurs enfants pour leur inspirer en retour le respect et la confiance ?

Nous connaissons assez Pétrarque pour pouvoir juger qu'il était mal fait pour élever un enfant, surtout si le caractère de l'enfant était, comme on peut croire, aussi passionné que celui du père. Quelle pouvait être la place d'un pauvre enfant sans mère dans un grave et monacal intérieur ? Quelle sa vie, dans la compagnie de cet esprit si entier et si peu tolérant, de ce grand pénitent éperdu de rêves surhumains et stoïques, qui cherchait alors, dans le plus sévère ascétisme et le labeur le plus désespéré, 63
des remèdes à son incurable ennui, des consolations aux deuils innombrables de son cœur ?

Plus tard, lorsque la vieillesse aura répandu ses grands apaisements sur ses passions et sur sa conscience, Pétrarque se retrouvera jeune et simple pour aimer les enfants et pour être aimé d'eux. Mais il est certain que son pauvre fils ne fut pas compris de lui et ne le comprit pas. S'aimant peut-être tous les deux tendrement, ils se firent cruellement souffrir. Car Pétrarque aimait cet enfant ; il ne s'en aperçut que quand l'enfant mourut. C'est ce qu'il a confessé dans une phrase navrante : « Tu as un fils, dit-il, et c'est à peine si tu le connais avant d'avoir cessé de l'avoir ; mais tu le

72. Je ne prétends pas entrer ici dans le détail de l'histoire de Giovanni ; je rappelle seulement ce qui est nécessaire pour comprendre l'intervention de Nelli. Les paroles par lesquelles Pétrarque exprime son mécontentement, sont assez violentes pour faire supposer que les torts de Giovanni dépassaient les ordinaires peccadilles de jeunesse. Mais nous connaissons les habitudes d'exagération de Pétrarque et son abus des métaphores. On verra, en tout cas, que Nelli ne prenait pas les paroles de Pétrarque au pied de la lettre.

pleureras, quand tu l'auras perdu[73] » 64

L'amère douleur de Pétrarque à la mort de Giovanni ne rachète pas sa froideur et sa dureté pour l'enfant de sa jeunesse. Car l'enfant mourut loin de son père, chassé de la maison paternelle. Le cœur tendre de Nelli avait désapprouvé cet exil. Il prit la courageuse liberté de le dire à Pétrarque, et de le lui répéter, à l'heure même où le père désespéré pleurait son fils : « Jadis, lui dit-il, tu n'as pas assez montré combien il t'était cher. Et si tu l'avais montré, cet exil n'aurait jamais eu lieu ! »

Telle était la franchise de ce doux et honnête ami.

On verra dans les lettres de Nelli quelle attitude le digne Prieur avait su prendre entre le père et le fils. Trouvant le jeune homme à Avignon en 1357, il l'avait attiré chez lui, et l'avait charmé par sa bonté ; l'enfant, affamé de tendresse, s'était vite attaché à l'ami de son père. Il le visitait tous les jours, ne voulait plus le quitter. Était-ce illusion de la candeur du bon prêtre, ou clairvoyante et chrétienne indulgence ? Nelli ne découvrait rien de gâté dans l'âme mélancolique qui s'ouvrait tout entière à lui. Il s'y attachait tant au contraire, que plus tard, la mort de cet enfant fut le plus grand chagrin peut-être de sa vie pacifique. Il lui trouvait de grandes et rares qualités, et jugeait si favorablement de son esprit, qu'il prévoyait déjà, dans le fils de Pétrarque, un digne héritier de la gloire paternelle. Aussi il commença, dès l'abord, à prendre auprès de Pétrarque la défense de l'exilé. Il lui représenta l'injustice de ses jugements absolus, lui disant doucement : « Tu ne peux cependant exiger qu'un enfant de vingt ans soit un vieillard et un sage ! » Il disposait tout doucement l'esprit du père à la bienveillance, son cœur au pardon. Il y aurait réussi, — bien plus, il allait y réussir, — quand la peste enleva Giovanni, frappant Pétrarque d'une blessure cruelle, augmentant le reproche qui doit peser sur sa mémoire aux yeux de la postérité. 65 66

Aucune partie des lettres de Nelli n'apporte de plus précieux renseignements sur la vie intime de Pétrarque, aucune ne fait plus d'honneur au Prieur des Saints-Apôtres.

73. *De Remediis utriusque fortunæ*. I, 82. « *Habes quem priusquam habere desieris, vix agnoscas, et quem perditum suspires.* » J'ai toujours aimé à croire que Pétrarque avait écrit cette phrase en pensant à Giovanni.

XII

Les lettres que Pétrarque écrivit à Nelli sont dans toutes les mains et ont été souvent citées[74]. Comme à Socrate, comme à Philippe de Cabassole, comme aux amis intimes de son âme, Pétrarque parle à Nelli de tout ce qui l'intéresse, des incidents de sa vie morale, comme des événements de sa vie publique. Il écrit pour ses amis comme une sorte de journal de sa vie ; j'aime à répéter cette image. Il leur développe ses thèses favorites, les met au courant de ses passions, de ses haines, de ses rêves, de ses préjugés. Il n'entre pas dans mon dessein d'analyser ces lettres si nombreuses et si variées. Il est un point seulement sur lequel j'appelle 67
l'attention, parce qu'il complétera ce que nous savons de l'esprit de Nelli et de ses idées.

Nelli est très spécialement un des confidents politiques de Pétrarque, un des amis à qui il aimait à faire part de ses rancunes contre la cour d'Avignon, enfin un des principaux destinataires des *Epistolæ sine titulo*.

On verra qu'en politique, Nelli faisait fidèlement écho à son maître. En 1357, il dut lui-même faire quelque séjour à Avignon. Il y arriva, imbu des idées de Pétrarque, possédé de ses préjugés, et il y vit tout par ses yeux. Sur le modèle des diatribes de son maître, il a écrit lui aussi quelques pages sur le « Labyrinthe » d'Avignon, et sur la « Babylone » moderne. Il ne semble pas d'ailleurs qu'il ait passé dans ce « Labyrinthe » et dans cette « Babylone » des jours bien amers, car la joie d'y retrouver les souvenirs de Pétrarque, et d'y connaître ses amis paraît l'emporter de beaucoup sur les sombres impressions qu'il prétend y éprouver. 68

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher ce que valent les chaleureuses et bruyantes déclamations de ces excellents rhéteurs contre la cour d'Avignon, ni quelle part de vérité y peut être contenue. Il y a sans doute beaucoup à en rabattre, comme des propos que peut tenir en tout temps un écrivain d'opposition. En effet le désir très légitime de la réforme de l'Église ne fut pas le seul sentiment qui dicta leurs paroles : ils appartenaient tous les deux à une opposition très violente et exclusive, contre les papes français et l'influence française.

74. En voir la liste dans mon *Examen chronologique*.

En lisant donc les diatribes de Pétrarque comme celle de Nelli, il sautera aux yeux de tout lecteur non prévenu, que l'un et l'autre se tiennent le plus souvent dans le domaine de la phrase. On rencontre dans leurs lettres bien peu de faits précis ; mais on aura vite découvert certaines énormes exagérations, et certaines manifestes contre-vérités, qui ébranlent gravement notre confiance. Ainsi lorsque Nelli nous 69
dit que tout homme de mérite, s'il est sans argent, est assuré d'être rejeté, méprisé, opprimé à la Curie, on ne peut s'empêcher de faire un retour sur Pétrarque lui-même, dont presque toute la vie est une preuve évidente du contraire. Et en effet il vécut, pendant des années, sans se plaindre, auprès de cette cour et dans cette ville tant décriées depuis ; il y rencontra quelques-unes des plus pures et délicates âmes de son temps, quelques-uns de ses meilleurs amis. En tous temps, et même après qu'il eut pris une attitude non équivoque de véhément opposition, il reçut de cette cour des bienfaits multipliés[75]. Lorsqu'il y revint, après le plus aventureux des départs à la suite de Cola di Rienzo, il n'y fut pas mal reçu, tant s'en faut ; s'il eut à se plaindre de quelque chose ce fut des insistances infatigables des papes pour l'attacher de plus près à 70
leur personne et à la source de leurs faveurs[76]. Un jour, par ignorance, un pape le jugea défavorablement ; mais il nous apprend lui-même que ce jugement fut tout passager, et Innocent VI désira, autant que ses prédécesseurs, rapprocher l'illustre penseur de son trône.

S'il eut quelques demandes à faire valoir auprès du Saint-Siège, elles lui furent toutes accordées, ou peu s'en faut. Il ne se fait pas faute lui-même de vanter son influence à la Curie où personne ne lui résiste : « Je suis sorcier — dit-il assez peu honnêtement ; — j'ai un charme magique pour faire taire les serpents[77]. »

Dans les nombreuses affaires qu'il soutint avec succès à Avignon, il eut à souffrir, il est vrai, des lenteurs de la Curie ; il semble même que l'agacement qu'il en ressentit ait été une des causes secondes de ses fureurs démesurées. Une grande administration est un engrenage qui vous sai- 71

75. Il reconnaît lui-même, à la fin de sa vie, que tous les papes qu'il connut le comblèrent de bienfaits. (*De sui ipsius et multorum ignorantia.*)

76. Dans le poste de Secrétaire Apostolique.

77. *Fam.* XXI, 9.

sit tout entier, dès qu'on y a mis le doigt. On devine, en consultant ses propres souvenirs sur d'autres temps et d'autres bureaux, tout ce qui pouvait justifier, aux yeux de Pétrarque, sa fameuse métaphore du « Labyrinthe », tout ce qui pouvait lui faire dire : « Le plus grand mal d'Avignon est qu'on y perd la liberté[78]. »

Tous ceux qui ont touché aux *bureaux*, en quelque temps, en quelque pays que ce soit, en ont connu la routine et les inexplicables lenteurs. En tout temps aussi, des esprits distingués, mais peu patients, ont conçu dans cet ennui, de violentes et débordantes colères[79]. J'admets, sans en être sûr, que les bureaux du moyen âge aient été quelque chose de plus lent encore et de plus compliqué que ceux où tant de gens perdent encore aujourd'hui leur temps et leur calme. J'admets aussi qu'on y trouvait 72
un caractère de fiscalité, et des habitudes de « faire payer pour tout », plus criantes et plus vexatoires. Il faut toujours pourtant que les taxes se perçoivent. Cela dit, sans vouloir excuser ni nier des abus qui avaient pu passer en coutume jusque dans les entours insuffisamment triés et châtiés de la cour romaine.

Il reste à savoir d'ailleurs si la chancellerie pontificale était plus lente et routinière que les autres chancelleries souveraines de l'Europe ; je ne pense pas qu'elle fût plus intéressée, quoi que Pétrarque en dise, car, comme je l'ai observé, il y réussit toujours par son seul mérite.

Quant aux mœurs, il y a apparence qu'elles n'étaient point bonnes à Avignon, dans une situation continuellement provisoire, parmi la suite de princes temporels, comme étaient trop souvent les cardinaux, au milieu d'une foule, que ses affaires et ses intérêts appelaient sans cesse des quatre coins de l'Europe, et dans un siècle de troubles et de révolutions. Mais, quelle qu'ait pu être l'immoralité, il faut croire que Pétrarque la 73
voyait à Avignon avec des verres singulièrement grossissants, puisque le lieu d'élection qu'il lui plut de choisir, pour se remettre l'âme, fut la cour des Visconti de Milan.

Ce que j'ai dit de Pétrarque pourra en partie s'appliquer à Nelli ; car il

78. *Sine titulo.* XVIII,

79. Nelli a une heureuse expression pour rendre ces sentiments : « *Tedium curiale* » (l. XVII), ce que l'on pourrait traduire en généralisant : L'ennui des bureaux.

suit pas à pas l'exemple de son maître. Pour lui aussi, Avignon et la Curie, c'est *Babylone* et le *Labyrinthe*, c'est le réceptacle de tous les vices, c'est une infecte *sentine*. L'instant d'après, une place vient-elle à vaquer dans la *sentine*, dans *Babylone* et dans le *Labyrinthe*, le bon Prieur l'accepte avec joie et, après tout, a mille bonnes raisons de l'accepter.

Il faut assurément que nous soyons bien pénétrés des vertus et des charmes de ces chers et innocents déclamateurs, bien convaincus de la pureté de leurs motifs, pour ne pas nous sentir quelque peu rebutés par de pareilles inconséquences. Si l'on peut diminuer par beaucoup 74
d'excuses le reproche d'ingratitude qui semble peser sur leur mémoire, l'affection qu'on leur porte ne peut cependant l'effacer tout à fait.

Ce n'est pas en quelques lignes que de pareilles questions peuvent être démêlées. J'ai voulu seulement indiquer que, dans ces matières, il faut considérer comme des témoins passionnés, prévenus, et Pétrarque, et par conséquent Nelli.

XIII

Les lettres de Nelli apportent de précieux renseignements sur plusieurs points encore d'histoire politique ou littéraire.

Après de longues années sédentaires passées à Florence[80], dans de laborieuses fonctions ecclésiastiques, Nelli entra en 1361 dans la vie active ; 75
il accepta de suivre le belliqueux et remuant Sénéchal du royaume de Naples, Niccola Acciaiuoli. L'image de ce parvenu grandiose, qui fut un puissant protecteur des lettres, reste encore un peu flottante à nos yeux. Malgré l'effort de son panégyriste Tanfani[81], l'impression de la postérité n'est point tout à fait favorable. En écartant même la fameuse lettre à Boccace, dont l'authenticité malheureusement reste douteuse[82], et en

80. Coupées seulement par le voyage à Avignon, et deux voyages en Romagne, dont nous ignorons les causes. (J'admets en effet que Boccace rencontra Nelli à Ravenne en 1353. Voy. mes notes à la lettre X ; et Nelli nous dit lui-même qu'il passa par la Romagne, en revenant d'Avignon, en 1353.) Une fois aussi nous voyons Nelli à la campagne dans les environs de Florence (l. XXVI).

81. *Studi Storici sopra Niccola Acciaiuoli*. Florence. Le Monnier, 1863.

82. Corazzini. *Loc. cit.* p. 131. — J'ai cru, je l'avoue, à l'authenticité. À l'heure qu'il est encore, la question, ne me paraît pas définitivement tranchée. D'où que vienne la lettre, il

s'en rapportant seulement au témoignage de Pétrarque, on ne trouve pas 76
que le Grand Sénéchal ait été un Mécène bien intelligent, ni surtout bien désintéressé. Il ne voyait guère dans les lettres, ce semble, qu'un instrument utile pour propager sa gloire et la faire parvenir à la postérité [83].

La lecture des lettres de Nelli corrigera un peu la sévérité de ce jugement. La bienveillance du Prieur rayonne sur tous ceux qu'il a approchés, et leur profite. Assurément il aima Acciaiuoli, et l'orgueilleux Sénéchal fut fort attaché à l'humble prêtre, comme il l'avait été d'ailleurs à l'honnête et médiocre Zanobi di Strada [84]. Peut-être après tout ne faut-il pas se montrer trop difficile sur les motifs et les procédés de ces puissants du 77
jour, dont les ardents et obscurs désirs ont tant servi à faire renaître les sciences, les lettres et les arts. C'est encore un heureux temps que celui où les riches et les grands mettent toute leur gloire dans les louanges des poètes.

Quoi qu'il en soit, le séjour de Nelli à la cour du Grand Sénéchal lui fut fatal. Il n'était plus jeune et s'était accoutumé à une vie calme et à des occupations réglées. Aussi il supporta mal l'existence agitée qu'il lui fallut mener auprès de son nouveau patron. Acciaiuoli était avant tout un chef militaire, sans cesse en campagne dans un royaume mal pacifié. Dès son arrivée auprès de lui, Nelli dut le suivre en Pouille, et il y fut gravement malade. À peine remis, et après quelque repos dans le délicieux site de Minori, au sud de Naples, il dut accompagner son patron en Sicile, jusqu'au moment où la mort du roi Louis de Tarente les rappela précipitamment à Naples. À ce moment, il se sent las, vieilli, et découragé. C'est la première fois que nous rencontrons chez lui cette 78
préoccupation de lui-même et de sa santé. Bien peu de temps après, nous

me paraît probable qu'elle a été écrite du vivant de l'Acciaiuoli. Elle nous apprend donc pour le moins comment ses ennemis le jugeaient et quelles accusations ils forgeaient contre lui.

83. Ce sentiment paraît avec toute sa naïveté dans la lettre de Niccola Acciaiuoli, qui se trouve après les lettres de Nelli dans notre manuscrit 8631. Je la donne en Appendice.

84. Les relations de Nelli avec la famille Acciaiuoli étaient anciennes. Nous l'avons vu attaché à un Évêque de Florence qui appartenait à cette famille. — Tanfani nous apprend que la mère du Grand Sénéchal était ensevelie dans l'église des SS. Apôtres de Florence, dont Nelli fut Prieur.

apprenons qu'il a été enlevé par la peste[85].

On connaît la lettre[86] par laquelle Pétrarque exprima à Boccace son immense douleur pour la perte d'un tel ami. Il pouvait bien le pleurer en effet, car parmi les grandes âmes qui lui furent données, on n'en rencontrera pas de plus pure, de plus simple, de plus tendre, de plus complètement et passionnément dévouée.

XIV

J'aurais encore bien à dire pour énumérer seulement tous les points sur lesquels l'Épistolaire de Nelli jette une lumière nouvelle. Plusieurs des amis florentins ou avignonais de Pétrarque passeront encore devant les yeux du lecteur. Les renseignements qui les concernent sont inédits et 79
parfois importants. On pourra relever des dates nouvelles de la vie de Boccace, certains faits concernant Lapo di Castiglionchio et Francesco Bruni. On verra paraître, en assez bonne lumière, celui peut-être des amis florentins de Pétrarque dont nous savons le moins de choses, Forese de' Donati ; c'était l'homme, après Pétrarque, dont la science et l'érudition inspiraient le plus de confiance à Nelli. Il le consulte en toute matière littéraire, et fait toujours le plus grand cas de son avis ; il l'appelle son maître et son guide[87]. On verra aussi Guido Sette, que Pétrarque connaissait et aimait dès le berceau, âme d'élite, nous dit Nelli, dans un petit corps souffreteux. On verra le mystérieux ami Socrate, le sombre et mélancolique Lelio de' Lelli ; Zanobi di Strada, que l'empereur Charles IV couronna de lauriers comme l'avait été Pétrarque, non sans exciter la véhémente indignation de Nelli ; le cardinal Albornoz et sa cour ; puis des 80
inconnus, un pieux pèlerin dont le passage inspira aux deux amis des pages d'un mysticisme exquis, un bavard ridicule qui leur amenait des réminiscences des satires d'Horace ; — d'autres encore.

Nelli nous apprend, — et ce renseignement est de haute valeur, — que les amis florentins de Pétrarque se réunissaient entre eux pour lire ses œuvres et commenter ses doctrines, pour s'entretenir de matières litté-

85. Dans l'été de 1363.

86. *Sen.* III. 1.

87. « *Premonstrator meus* ». L. XXVIII.

raires et morales. Je ne pense pas aller trop loin en disant que nous trouvons ici le spectacle d'une des premières Académies florentines. En effet c'est bien une réunion régulière, un véritable cercle de pétrarquisants. Nelli donne un nom à ce cercle, lorsqu'il en parle à Pétrarque. C'est « *cetus tuus*, — ta réunion » ; ou bien encore : « *legio deuota*, — ta légion dévouée » [88]. Et il définit ainsi les membres de la réunion : « Ceux qui se félicitent de vivre sous la gloire de ton nom, en professant ta très révérende amitié [89]. » 81

Les réunions de l'Académie pétrarquesque, car on me permettra de l'appeler ainsi, prenaient souvent la forme antique d'un banquet. On se réunissait à table, chez un des initiés. Les convives étaient peu nombreux, mais pleins de cordialité. On suivait le principe que Pétrarque avait reçu de Varron, et d'après lequel les convives ne devaient pas être moins nombreux que les Grâces, ni plus nombreux que les Muses.

Pendant le repas, un des amis faisait une lecture. La joie de ces bons bourgeois était surtout complète quand une nouvelle lettre du maître venait réchauffer les cœurs et ranimer les esprits. Alors « ils nageaient dans la joie [90]. » On lisait à haute voix le précieux message. L'enthousiasme éclatait, et l'on s'entretenait longuement, exaltant la beauté de la lettre reçue, discutant les pensées nouvelles qu'elle faisait germer dans les esprits. Quelque doute surgissait-il, on se promettait de le soumettre à Pétrarque. Mais dans ces réunions tout était paix et sérénité. Point d'amer esprit critique. Point de jalousie. La lettre que Pétrarque avait adressée à un des amis, leur paraissait adressée à tous. Ils se trouvaient tous égaux dans leur tendre admiration pour le grand esprit qui les dirigeait tous, égaux dans leur commun désir du beau et du bien. 82

Y a-t-il quelque exagération dans ce tableau enchanteur, et Nelli le peint-il de trop belles couleurs ? Il se peut, mais je ne le pense pas. Il me semble que nous touchons ici à l'un des plus honorables moments de l'histoire de l'esprit humain. On ne saurait assez dire combien pur, combien dés- 83

88. « *Quod non malignum capit uulgus, legio deuota suscipit* (L. XVI). »

89. Pour tous ces détails voir les lettres *passim*, mais surtout la lettre II, où l'on remarquera la phrase suivante : « *Intellige melius quam proferam* ». Y avait-il un certain mystère ?

90. « *Letitia fluitant* ». (L. II.)

intéressé fut alors, dans les grandes âmes de l'Italie, l'amour de l'idéal.

XV

Quelle place Nelli tenait-il dans cette assemblée de brillants esprits ? Une place fort humble tout d'abord ; mais que l'amitié particulière de Pétrarque ne tarda pas à rendre éminente. On remarqua bien vite la prédilection de Pétrarque pour le Prieur des Saints-Apôtres. La plus grande partie des lettres lui était adressée, plutôt qu'à Lapo ou même à Boccace. Pétrarque ne perdait pas une occasion d'exalter les mérites de son modeste ami et de faire son éloge. Aussi Nelli se vit de jour en jour sortir de son obscurité. Une si grande amitié attira sur lui l'attention ; on lui rendit des hommages, et on commença à se le montrer au doigt dans les rues. Cette renommée nouvelle le rendit confus mais le remplit de reconnaissance envers son maître, auquel il en reportait tout l'honneur. 84

Il l'en remercie en termes touchants, et lui dit : « J'étais nu ; tu m'as vêtu de ta gloire. » Pétrarque vraiment dispensait la gloire ; être nommé dans ses œuvres, c'était passer à la postérité : il était maître d'ouvrir ou de fermer la porte de la postérité, en ouvrant ou en fermant à un nom l'accès de ses œuvres. Il le croyait, il le disait : chacun en était convaincu. Et telle était en effet la vérité. Car plusieurs des lieux communs chers à ces sincères rhétoreurs étaient profondes vérités.

Si Corneille a pu dire à une dame :

Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit,

de même il semblait, en Italie, au quatorzième siècle, que Pétrarque pût dire : Vous n'occuperez la postérité qu'autant que je l'aurai voulu.

Il a ouvert la postérité à son cher Simonide : « Qu'il vive, a-t-il dit, dans la mémoire de la postérité, car elle ne pourra le connaître sans l'aimer[91]. » 85

Il nous faut savoir gré à Pétrarque : sans lui nous n'aurions pas ce doux plaisir historique et humain de connaître et d'aimer le pieux, le suave, le

91. *Sen.* III. 1. — Ce sont les paroles que j'ai données pour épigraphe à la présente publication.

modeste Prieur florentin, Francesco di Nello Rinucci.

EXAMEN CHRONOLOGIQUE

I. Les lettres de Francesco Nelli à Pétrarque

87

Les trente lettres que nous possédons adressées par Francesco Nelli à Pétrarque doivent trouver place dans une période de treize ans, entre la première rencontre de Pétrarque et de Nelli à Florence en 1350 et la mort de Nelli en 1363.

En 1350, Pétrarque avait quitté Florence vers le milieu d'octobre, et était arrivé à Rome le 20 du même mois (*Fam.* XI. 1).

Nelli mourut certainement en 1363. La lettre *Sen.* III. 1, où Pétrarque parle à Boccace de la mort de Nelli est datée de Venise le 7 septembre. Dans 88
cette lettre, Pétrarque dit que l'année où il écrit est la seizième depuis la première Peste (1348), la trente-quatrième depuis qu'il connaît Lelius (1330 à Lombez). La date ne peut donc être que 1363. De plus, dans la lettre suivante (*Sen.* III. 2. 20 septembre de la même année), Pétrarque dit que la dernière lettre qu'il a écrite à Nelli vient de lui revenir fermée, à cause de la mort de son ami. Il y a donc lieu de croire que Nelli mourut vers le milieu de l'année 1363, en août sans doute.

La limite extrême des dates des trente lettres doit donc être entre les derniers mois de 1350 et les premiers de 1363. Malgré cette étroite délimitation, on éprouve une certaine difficulté à dater quelques-unes des lettres. En effet on verra qu'il est impossible d'accepter comme tout à fait exact l'ordre qui nous est donné par le manuscrit. Cet ordre est approximatif, comme celui de l'Épistolaire de Pétrarque lui-même. C'est donc seulement par un examen attentif des lettres que l'on pourra arriver à quelque précision chronologique. J'ai donné à cet examen une étendue que l'on ne trouvera pas excessive, si l'on tient compte que l'Épistolaire de Nelli apporte de précieux renseignements chronologiques. 89

La lettre I (*Amor et dolor impellunt*) est datée de « Florence le 19 novembre ». Elle fait allusion à une lettre par laquelle Pétrarque avait fait connaître à Boccace l'accident dont il avait été victime à Bolsena avant d'arriver à Rome (*Fam.* XI. 1. 2 nov. 1350). Elle est donc de l'année 1350.

La lettre II (*Multa expectaram*) est datée de « Florence, l'avant-dernier jour de janvier ». Elle est la réponse à une lettre de Pétrarque où celui-ci annonçait à Nelli la mort de Jacopo di Carrara, seigneur de Padoue. Nous ne retrouvons pas cette lettre dans l'Épistolaire de Pétrarque. Mais Pétrarque avait écrit sur le même sujet à Boccace le 7 janvier 1351 (*Fam.* XI. 2). Il est bien probable que les deux lettres avaient dû parvenir à Florence par le même courrier. D'ailleurs Jacopo di Carrara avait été assassiné le 19 décembre 1350. Donc la date de la lettre de Nelli ne peut être que le 30 janvier 1351.

Une observation imprévue m'a amené à conclure avec une certitude, je pense, absolue, que la réponse à la lettre II de Nelli est la lettre *Var.* 29 de 90
Pétrarque. Par la même observation, la date, jusqu'ici douteuse de cette *Var.* 29, sera établie exactement [92].

Voici mon raisonnement : la lettre *Var.* 29 est une petite lettre très obscure et très mal rédigée [93]. Fracassetti l'a publiée d'après un manuscrit de Florence (Ex Bibl. Marciana n° 336, nunc in Magliabecchiana Pl. I. 1. 28, fol. 5 verso), et un manuscrit de Rome (Vat. lat. 5621. fol. 94, et non 24, comme le dit Fracassetti). La lettre contient une phrase que Fracassetti n'a pu comprendre ni dans l'un ni dans l'autre des manuscrits. L'un et l'autre en effet la donnent fautivement. À Rome, M. Dorez, un des membres les plus distingués de notre *École française*, à Florence, M. Guasti, l'obligeant érudit, ont bien voulu procéder pour moi à un nouvel examen. Je leur en adresse mes remerciements. 91

Le manuscrit de Florence donne la leçon suivante :

« Licteras tuas iocundissime perlegi : presentem enim michi te presentesque uias (*sic :* lisez : *uiuas*) uoces tuas et exoptatam faciem fecerunt. Nichil in eis uidi *quod grasonem redoleat uel gñetiõnem…* »

Et le manuscrit de Rome :

« Litteras tuas iucundissime perlegi. præsentem enim et (lisez sans doute

92. Fracassetti avait attribué cette lettre *Var.* 29 à l'année 1351, mais sans raisons bien fortes. Il était tombé juste.

93. Dans le manuscrit de Florence elle porte cette note, que j'attribuerais volontiers à Pétrarque lui-même : « *…..pta est valde inter alias.* » Je lis « incom*pta.* »

te) mihi, præsentesque uoces tuas et exoptatam faciem fecerunt. nihil in eis uidi quod uel….. (un blanc) redoleat uel *gñationem…* »

Il est manifeste que ces deux leçons sont fautives et que les deux scribes ont copié le dernier membre de phrase sans le comprendre. L'un des deux, plus consciencieux, a passé un mot, tandis que l'autre écrivait l'inintelligible *grasonem*. L'un et l'autre ont interprété un autre mot qu'ils n'entendaient pas, en faisant, l'un *gñationem* qui peut donner *generationem*, l'autre *gñetiõnem*, avec un luxe singulier de signes abréviatifs.

La lettre II de Nelli nous permettra seule de rétablir le texte véritable. Que l'on relise le passage de la fin, où Nelli se défend à l'avance du re- 92
proche d'adulation. Il affirme à Pétrarque qu'il ne parle pas à la façon des parasites de Térence *Traso* et *Gnato :* « Iam michi uideor *trasonem* cui meque si ultra processero constituisse *gnatonem…* » et plus loin : « nec *gnatonico* more loquor… » Il m'a paru évident que Pétrarque, dans la *Var.* 29, répondait à ce passage, et je propose de lire comme il suit le membre de phrase contesté : « Nichil in eis uidi quod *trasonem* redoleat uel *gnatonem…* »

Je ne pense pas qu'il y ait difficulté à admettre cette hypothèse, qui, comme on le verra, nous aidera encore à découvrir la date de la lettre XII de Nelli[94].

La lettre III (*Uides, domine mi*) est datée de « Florence le 27 août ». Il est assez probable qu'elle accompagne une lettre de l'évêque de Florence adressée à Pétrarque. « Tu vois, dit Nelli, comme il t'écrit familièrement. » L'évêque désire quitter son diocèse. Cet évêque doit être Angelo Acciaiuoli, nommé évêque de Florence le 6 juillet 1342 (Ughelli, *Italia sacra* 93
T. III. Col. 148). En 1355 il quittera en effet son diocèse pour se retirer au Mont-Cassin. La lettre de Nelli nous apprend donc que l'évêque nourrissait, plusieurs années d'avance, ces désirs de changement et de retraite. En effet il y a des raisons de croire que cette lettre est de 1352. Voici ces raisons : Pétrarque reçut à Vaucluse la visite d'Angelo Acciaiuoli. Il en a informé Nelli par une lettre écrite le jour même, 24 mai[95] (*Fam.* XII.

94. J'ai tenté d'après les deux collations du manuscrit de Rome et de celui de Florence de constituer un nouveau texte de la lettre *Var.* 29. On trouvera mon texte en appendice.

95. D'après Par. 8358.

12). C'est en 1352 que Pétrarque reçut cette visite. En effet l'évêque était présent à Avignon au commencement de 1352, ainsi que le démontre la lettre *Fam.* XII, 5 (dont l'attribution à 1352 ne saurait guère être contestée). J'observe que, quand Angelo Acciaiuoli vient visiter Pétrarque à Vaucluse, il est sur le point de retourner à Florence, après un séjour de huit mois en France (Nelli nous l'apprend dans sa lettre XVIII). Il était donc venu en France vers la fin de septembre 1351. On pourra dès lors supposer que la lettre de Nelli dont nous nous occupons (III) et la lettre de l'évêque qu'elle accompagnait, précédèrent de peu le départ de l'évêque 94
pour Avignon. Elle serait donc du 27 août 1351. Si en effet elle était postérieure à la visite de l'évêque à Vaucluse, il paraîtrait surprenant qu'elle n'y fit aucune allusion. Au contraire, tout semblera naturel, si elle est antérieure. Cependant la question reste ouverte.

La lettre IV (*Dum nuper iuxta fortunas*) est datée de « Florence le 4 janvier ». Une seule indication permet de préciser l'année : « *Uersus quosdam tuos per Forensem nostrum michi promissos …expecto.* » Forese de' Donati accompagnait l'évêque de Florence à Avignon en 1351-52. (Voir la note autographe de Lapo di Castiglionchio à un manuscrit de la Laurenziana, citée par Fracassetti, note à *Fam.* XII. 8.) La lettre IV est donc du 4 janvier 1352.

La lettre V (*Quam suauiter mentem meam*) est datée de « Florence le 15 février ». Elle est la réponse à deux lettres de Pétrarque reçues simultanément. Cette phrase : « *Uirgilio ipsi Maronem et buccolico pastorium carmen obiciens* », n'est que la reproduction, inexacte d'ailleurs, de celle qui se trouve dans la lettre *Fam.* XII. 5 : « *Virgilio Maronem et heroico pastorium carmen objiciens.* » Nelli désigne encore cette lettre par plusieurs 95
autres détails (maladie du Pape Clément VI. Difficulté où se trouve Pétrarque pour achever une épître, faute de pouvoir se procurer un exemplaire de Pline). Cette *Fam.* XII. 5 est datée du 18 janvier. Elle est la suite immédiate d'une autre lettre (XII. 4) écrite le 15 janvier. Ces deux lettres de Pétrarque répondaient à deux lettres (perdues) de Nelli, dont l'une renfermait des recommandations en faveur de Forese. Elles sont aisées à dater à cause de la mention qui y est faite de la maladie de Clément VI. On sait qu'il était malade au début de 1352 (Voy. *Fam.* V. 19) et qu'il mourut le 6 décembre de la même année. Les deux lettres *Fam.* XII. 4

et 5 sont donc du 13 et du 18 janvier 1352. Dans la XII. 4, il est question de l'affaire de l'abbé de Cavanna, dont il sera parlé dans les lettres postérieures de Nelli, — de la lettre que Nelli avait arrachée à l'abbé de Vallombrosa, ainsi que nous le verrons plus loin, — de la présence à Avignon d'Angelo Acciaiuoli. Tous ces détails confirment la date de 1352. Il y est question aussi du poème sur le Labyrinthe. Ce sont probablement les vers que Nelli attendait par l'entremise de Forese de' Donati et dont il est parlé dans la lettre IV. Il est certain que ces deux lettres *Fam.* XII. 4 96
et 5 sont les deux lettres auxquelles Nelli répondait par sa lettre V, dont la date doit donc être fixée au 15 février 1352[96].

La lettre VI est datée de « Florence le 21 août ». Il est question ici de l'affaire qui tint tant à cœur à Pétrarque, à savoir l'élection de son ami Don Ubertino à l'abbaye de Cavanna (et non Corvara, comme dit Fracassetti : note à *Fam.* XII. 4, trad. des *Ep. Fam.* T. III, p. 138. Cette note donne un bon résumé de l'affaire). Il est nécessaire d'établir la chronologie de l'affaire : le fait capital est que tout le litige fut terminé au Consistoire du 30 avril 1352. Je dis *1352*, et voici pour quelles raisons : La lettre où Pétrarque parle à Nelli de ce consistoire est datée du 24 mai, et écrite à Vaucluse (*Fam.* XII. 13) ; elle ne peut être de 1351, car en cette année, Pétrarque n'était pas en France le 24 mai. Elle ne peut pas être non plus de 1353 ; j'aurai l'occasion de dire quels arguments me portent à croire que Pétrarque avait quitté la France pour Milan avant les derniers jours 97
de mai 1353, et plus précisément pourquoi il est probable qu'il était déjà arrivé à Milan vers le 28 mai. J'aurais donc peine à admettre qu'il écrivît encore une lettre à Vaucluse le 24 mai 1353. Mais d'autres faits plus certains établissent que le Consistoire du 30 avril et la terminaison de l'affaire de Don Ubertino appartiennent à 1352 et non à 1353. D'abord Pétrarque nous apprend que dans les jours qui précédèrent le Consistoire, il assiégea les cardinaux et la curie de ses démarches. Or nous savons que dans les premiers mois de 1353 et du pontificat d'Innocent VI, Pétrarque se tint sur une réserve très complète, parut peu à Avignon, et ne quitta guère Vaucluse que pour aller visiter son frère à la Chartreuse de Montrieu (précisément dans la seconde moitié d'avril). Bien plus, il

96. Il est non moins certain que la réponse à cette lettre V est *Fam.* XII.-9, où Pétrarque cite une phrase entière de la lettre de Nelli.

nous dit formellement qu'il ne voulut point voir Innocent VI avant de quitter la France (*Fam.* XVI. 1. 3. 8. 10 — *Sen.* I. 4). J'ajoute enfin que l'évêque de Florence Angelo Acciaiuoli était à Avignon dans les temps qui précédèrent le Consistoire du 30 avril et assista Pétrarque dans ses démarches auprès de la curie (*Fam.* XII. 4). Or je crois avoir prouvé que l'évêque séjourna en France de la fin de septembre 1351, à la fin de mai 98
1352. Malgré quelques difficultés, nous sommes donc forcés d'attribuer à 1352 la terminaison de l'affaire de Don Ubertino. Or si l'affaire était terminée le 30 avril 1352, il est certain que les lettres de Nelli où il en est question sont antérieures à cette date. De plus Nelli parle ici (lettre VI) d'une lettre favorable à Don Ubertino que l'évêque Acciaiuoli et lui-même venaient d'arracher à l'abbé de Vallombrosa. Pétrarque parle de ce document dans *Fam.* XII. 4, qui est, ainsi que nous l'avons vu, du 13 janvier 1352. (Il n'en résulte pas, comme le veut Fracassetti, que la *Fam.* XII. 4 soit la réponse à la VI de Nelli.) La lettre VI de Nelli est une réponse à une lettre de Pétrarque que nous ne possédons pas, relative à l'affaire de Don Ubertino. Tout cet ensemble d'observations nous donne pour la présente lettre VI la date du 21 août 1351. Un dernier fait vient confirmer notre calcul : quand Nelli écrit la lettre VI, Zanobi da Strada est encore présent à Florence. Or Zanobi était déjà à Naples avant le 10 août 1352. (*Fam.* XII. 2. 3 et 15.)

La lettre VII (*Neophytum hunc*), est datée de « Florence le 28 août. » Il est de nouveau question de l'affaire de Don Ubertino comme non terminée ; 99
il faudra donc bien supposer que l'année est encore 1351. Mais ce que Nelli dit semble étrange : « Nous espérons obtenir pour Don Ubertino une faveur de l'abbé de Vallombrosa. » Or la lettre précédente nous informe qu'une lettre a été obtenue de l'abbé de Vallombrosa. Il faut donc supposer ou que le jour indiqué (28 août) est erroné [97], ou qu'il s'agissait d'obtenir une nouvelle faveur de l'abbé de Vallombrosa. On pourra être surpris de rencontrer trois lettres écrites à des intervalles de temps très rapprochés, et ne se référant aucunement l'une à l'autre : VI, 21 août ; III, 27 août ; VII, 28 août. (Je rappelle que j'ai été amené à proposer la date de 1351 pour la lettre III.) Mais j'observe que deux de ces trois lettres

97. On sera peut-être tenté de supposer que le copiste a interverti les dates des lettres VI et VII, que la VIe est du 21 août et la VIIe du 23. Cette hypothèse offre une certaine vraisemblance.

sont des lettres que j'appellerai occasionnelles : la lettre III est un billet joint à une lettre de l'évêque de Florence ; la lettre VII est confiée par occasion au personnage que Nelli désigne sous le nom de *Neophytus*[98]. 100
Ce ridicule personnage, dont il est question ici pour la première fois, est bien probablement celui dont Pétrarque parle dans la *Var.* 44. On admettra sans doute que la *Var.* 44 est la réponse à la lettre VII de Nelli. Elle est d'une date incertaine. Quelques-unes de ses premières lignes porteraient à croire qu'elle a été écrite à Vaucluse. Mais une phrase qui se trouve plus loin a permis à Fracassetti de conclure qu'elle fut écrite au contraire à Milan. Il s'agit dans cette phrase d'une horloge qui sonne, et Pétrarque ajoute : « … *publicum horologium, quo ultimo invento per omnes fere iam Cisalpinæ Galliæ civitates metimur tempora…* » Au premier abord la conclusion que Fracassetti tire de cette phrase semble s'imposer ; mais il faudra supposer, ou bien que Pétrarque, fidèle à son habitude de s'interpoler lui-même, a ajouté après coup à sa lettre la phrase sur la Gaule Cisalpine ; ou bien qu'il faut entendre ainsi le passage : « Une horloge, machine qui doit t'être connue, puisque nous, Italiens, nous en servons dans tout le nord de l'Italie pour mesurer le temps. » En effet, 101
si les raisons de Fracassetti étaient admises, il faudrait croire que notre lettre VII est de 1353 au plus tôt, et que l'affaire de Dom Ubertino ne fut pas terminée par le Consistoire du 30 avril 1352. Cela est bien difficile à supposer. Aussi malgré toutes les objections que j'ai indiquées, il conviendra, je pense, d'admettre pour la lettre VII la date du 28 août 1351. J'ajoute que d'après la *Var.* 44, Nelli avait dû écrire à Pétrarque deux lettres au sujet du *Neophytus*, une lettre qu'il avait confiée à ce personnage (notre lettre VII) et une autre que Pétrarque avait reçue deux jours auparavant.

La lettre VIII (*Uide cum nudius tertius*) est datée de « Florence le 4 août. » Elle parle d'un barbarisme (*perflui* pour *perfluxi*) que Nelli a commis dans une lettre écrite précédemment (nous n'avons pas cette lettre). Pétrarque répondit par la lettre *Fam.* XVI, 14, datée de Milan, 16 septembre. Rien ne nous indiquerait la date de cette dernière, si Nelli n'y avait répondu par sa lettre XI, écrite le jour même de l'entrée du cardinal Albornoz à Florence, 2 octobre 1353. La lettre VIII est donc du 4 août 1353.

98. Voyez dans l'Introduction, mes observations sur la correspondance au moyen âge.

La lettre IX (*Indignas auribus tuis*) est datée de « Florence le 13 janvier. » 102
Elle est fort courte, et rien n'indique exactement sa date. Il est de nouveau question d'un *Neophytus* qui doit porter la lettre de Nelli. Je n'affirmerais pas que ce soit le même personnage dont il est parlé dans la lettre VII. Si l'on admet l'identité, il faudra supposer que ce personnage aura fait plusieurs voyages entre Florence et le lieu où se trouve Pétrarque, ce qui d'ailleurs serait assez naturel, car Pétrarque, dans la *Var.* 44, semble dire que le *Neophytus* est Florentin. Un passage de la lettre (*unico meo uis dicam domino ? uis amico ? uis fratri ? patri*, etc…) me paraît devoir se rapprocher des lignes suivantes de la *Fam.* XVI. 12 : « *Quem vero te dicam nisi… suavitate fratrem… obsequio filium, consilio parentem.* » Il en résulterait que notre lettre IX est postérieure à *Fam.* XVI. 12, mais non que IX soit une réponse à XVI. 12, car un intervalle de cinq mois au moins les séparent (27 août-13 janvier) et dans cet intervalle nous trouvons une lettre de Nelli (XI). Mais sans être une réponse à la lettre de Pétrarque du mois d'août précédent, la lettre IX de Nelli y fait évidemment allusion. Aussi il ne me paraît pas bien téméraire de proposer pour la lettre IX de Nelli la date du 13 janvier 1354. 103

La lettre X (*Posthac sensi*) porte la date de « Florence, *le même jour.* » Elle a la forme d'une sorte de *post-scriptum*, comme Nelli avait coutume d'en faire (c'est ce qu'il appelle *particula. Vid.* XIII). Mais il paraît impossible qu'elle soit la suite de la lettre IX. En effet il est peu douteux qu'elle soit une des lettres écrites à Pétrarque par ses amis Florentins, au sujet de son établissement à Milan. Nous avons à ce sujet trois lettres de Pétrarque à Nelli : la *Fam.* XVI. 11 du 23 août 1353, XVI. 12 du 27 août, enfin la Fam. XVI. 13, sans indication de date, mais sans doute postérieure aux deux autres. Par la première (XVI. 11), Pétrarque informe Nelli de son établissement définitif à Milan, et en donne les raisons ; par la seconde (XVI. 12), il accuse réception d'une lettre de Nelli et se réjouit d'avoir son approbation ; la troisième (XVI. 13) indique la suite d'une correspondance entre les deux amis sur le même sujet ; nous n'avons aucune trace de cette correspondance du côté de Nelli. Il paraît fort probable que la lettre *Fam.* XVI. 12 répond à la lettre X de Nelli. Comparez notamment la phrase de Nelli : « *popularis lingue imperio seruus*, etc… » et le développement de Pétrarque qui commence par ces mots : « *Inter populi manus versor.* » Il 104
est évident d'autre part que Nelli avait écrit la lettre X avant de recevoir

la *Fam.* XVI. 11 de Pétrarque, puisque Pétrarque écrivait cette dernière le 23 août et répondait à la lettre X de Nelli par la *Fam.* XVI. 12, le 27 août. J'observe que Nelli avait déjà écrit à Pétrarque deux lettres au début de ce même mois d'août : la lettre VIII du 4 août (sur le barbarisme *perflui*) et une autre (perdue) écrite peu de jours auparavant[99], et où se trouvait le barbarisme en question. Mais Pétrarque ne devait pas avoir reçu ces deux lettres lorsqu'il écrivait à Nelli le 23 août, puisqu'il se plaignait du silence de Nelli et puisque, de plus, il ne répondit à la lettre VIII que le 16 septembre (*Fam.* XVI. 14). À présent il est un document que l'on ne saurait laisser échapper : c'est la lettre écrite par Boccace à Pétrarque au sujet de son établissement à Milan. (Voy. Corazzini, p. 49.) Boccace nous apprend que le 12 juillet, à Ravenne, il avait entendu dire que Pétrarque se fixait à Milan. Peu de jours après, il avait vu, entre les mains de « Simonide », 105
une lettre de Pétrarque lui-même, par laquelle ce bruit recevait confirmation. Ce renseignement semble étrange, lorsque l'on vient de lire la *Fam.* XVI. 11 du 23 août, par laquelle Pétrarque semble annoncer à Nelli *pour la première fois* son établissement à Milan. Aussi me suis-je un instant demandé si le « Simonide » de Boccace est bien Nelli. La lettre de Boccace est toute remplie en effet d'allégories et de surnoms antiques malaisés à interpréter. Sommes-nous en droit de croire qu'il connaissait en 1355 le surnom de Simonide appliqué par Pétrarque à Nelli ? On peut en douter : en effet dans la Dédicace des *Epistolæ Seniles* (*Sen.* I. 1), Pétrarque semble dire qu'il ne donna pas ce surnom à Nelli dès le commencement de leurs relations[100]. Cependant, je pense qu'il faut écarter ce doute et admettre que le Simonide dont parle Boccace est bien Nelli. En effet malgré la difficulté qu'apporte la lettre de Boccace, l'on peut ordonner d'une façon assez plausible les relations épistolaires de Pétrarque et de Nelli après l'établissement de Pétrarque à Milan. Voici mon hypothèse. 106

Pétrarque s'est établi à Milan vers la fin de mai. (Dans *Fam.* XIX. 16, du 28 mai 1357, il dit que la cinquième année de son séjour à Milan commence. De plus nous n'avons pas la preuve que Pétrarque fût présent en France plus tard que la fin d'avril 1353. Vid. *Fam.* XVI. 10.) Ses amis de Florence ignorent assez longtemps quel est son séjour, quelles sont ses intentions.

99. *Nudius tertius*, dit-il. J'aurai l'occasion de remarquer qu'il ne donne pas à cette expression un sens bien précis.

100. « *Cui necdum Simonidis nomen indideram.* »

Cependant Nelli, au commencement de juillet au plus tard, a reçu une lettre où Pétrarque lui annonçait son arrivée à Milan, mais sans lui dire qu'il avait l'intention de s'y fixer, (le savait-il lui-même ?) et sans lui donner aucun détail sur ses projets. C'est cette lettre que Boccace avait vue entre les mains de Nelli à Ravenne (entre le 12 et le 18 juillet), et qui avait confirmé les bruits déjà recueillis précédemment. Nelli écrit à Pétrarque deux fois, le 4 août et quelques jours auparavant. Nous ne possédons que la seconde lettre (VIII du 4 août). Elle ne fait aucune allusion au séjour de Pétrarque à Milan. Mais cela ne paraîtra pas bien surprenant, car il est bien possible que la précédente (perdue) en eût déjà parlé. D'ailleurs ces deux lettres mirent longtemps à parvenir à Pétrarque, puisqu'en écrivant le 23 août, il se plaint du silence de Nelli : « *Dum maxime* siles, 107
clamat humanitas tua… interrogat, qualiter atque ubi sim… » (Fam. XVI. 11). Cette phrase à laquelle j'ai fait plusieurs fois allusion, ne laissera pas que de plonger le lecteur dans une certaine perplexité ; comment Nelli peut-il se demander, à la fin d'août, où est Pétrarque, puisque, par une lettre reçue au début de juillet, il a été informé que Pétrarque était à Milan. Cependant la difficulté n'est pas inextricable. Comme je l'ai déjà dit, la première lettre, celle que Boccace avait vue entre les mains de Nelli à Ravenne, ne donnait sans doute aucun détail, et indiquait seulement un séjour momentané à Milan. Même après cette lettre, et deux mois plus tard, Pétrarque pouvait penser que Nelli ignorait ses intentions définitives. Mais Nelli voyant tous les amis de Pétrarque lui écrire librement suivant son désir (*satirice satis ut tu iubes.* Nelli, lettre X), avait déjà écrit pour sa part le billet X ; ce billet accompagnait une autre lettre, comme le prouve l'indication « *eodem die* » ; cette autre lettre peut être la lettre perdue qui contenait le barbarisme *perflui*, ou bien encore la lettre VIII du 4 août. Dans cette dernière hypothèse, la lettre IX aurait seulement été intercalée par une erreur du copiste entre les lettres VIII et X. Quoi 108
qu'il en soit, nous conclurons que la lettre X eut pour réponse la lettre *Fam.* XVI. 12 du 27 août, et qu'elle est du mois d'août 1353. On ne trouvera pas que je me sois trop longuement étendu sur une discussion qui touche à une des questions chronologiques les plus importantes de la biographie de Pétrarque.

La lettre XI (*Si epystolaribus monitis*) est datée de « Florence, le deuxième jour d'octobre où le Légat entra dans la ville, aux grands applaudisse-

ments du peuple entier. » Ce Légat ne peut être que le cardinal Albornoz, dont il est d'ailleurs question dans la lettre de Nelli et dans une des lettres de Pétrarque auxquelles Nelli répond. Les deux lettres de Pétrarque auxquelles Nelli répond sont : 1° « *Risi ut iubebas* » *Fam.* XVI. 14. Milan, 16 septembre ; dont la présente lettre de Nelli fixe l'année avec certitude ; 2° celle que Nelli désigne ainsi : « *De usurpato legati nomine, et periculo pariter quod uix euasisti,* » ne peut être que *Var.* 56, 18 septembre. Ces deux lettres, comme la XI de Nelli sont de 1353[101]. 109

La lettre XII (*Puerum tuum*) est datée « le même jour ». On serait tenté de la regarder comme une suite de la précédente, si l'on n'avait sous les yeux la lettre publiée par Fracassetti sous le n° 29 des *Variæ*, et datée de « Padoue, le 6 avril ». Il paraît clair que la lettre XII de Nelli et la *Var.* 29 parlent du même sujet, à savoir d'un bréviaire que Nelli voulait donner à Pétrarque et que celui-ci ne voulait pas accepter sans payer. Fracassetti a cru pouvoir fixer la date de la *Var.* 29. Il observe ces mots du *post-scriptum* : « *Cetera Johannes noster…* », et remarque que la lettre est datée de Padoue. Il se rappelle l'ambassade de Boccace auprès de Pétrarque à Padoue, et conclut assez ingénieusement que *Johannes noster* est Boccace et que le billet *Var.* 29 est de 1351. J'ai dit à propos de la lettre II par quelles nouvelles raisons j'ai été amené à adopter la date que propose Fracassetti. Cette date (1351) devra donc être adoptée aussi pour la lettre XII de Nelli qui manifestement est de la même époque que *Var.* 29. On aura remarqué aussi que la lettre XII est un *post-scriptum*, ajouté par Nelli à quelque autre lettre. Il y parle en effet d'un messager de Pétrarque auquel il a probablement remis déjà une première lettre et qu'il 110
ne peut plus retrouver ensuite. Je proposerais de croire que la première lettre est la lettre II, que celle-ci (XII) en est le *post-scriptum*, et a par conséquent été écrite le même jour (30 janvier 1351). L'ordre des faits serait alors celui-ci : en 1350, à Florence, Nelli aurait remarqué entre les mains de Pétrarque un bréviaire volumineux et incommode. Pétrarque étant à peine arrivé à Padoue, après son retour de Rome, Nelli aurait saisi la première occasion pour lui faire tenir un autre bréviaire plus maniable, qu'il voulait lui offrir en présent. Pour le lui faire accepter, Nelli aurait prétendu que ce bréviaire était à lui, et qu'il pouvait aisément s'en passer.

101. Nelli cite aussi une phrase de la lettre *Fam.* XVI-12, du 27 août 1353.

Pétrarque aurait pensé au contraire que Nelli avait acheté ce livre, et il aurait insisté pour lui en payer le prix. Cette affaire aurait déjà été traitée dans la lettre perdue de Pétrarque à laquelle Nelli répondait par sa lettre II. La lettre XII ne serait qu'une annexe à la lettre II. Pétrarque aurait ensuite répondu aux deux à la fois (II et XII) par la *Var.* 29. Rien ne s'oppose à cette hypothèse. Mais qu'on l'admette ou non, on reconnaîtra que la lettre XII est des premiers mois de 1351. 111

La lettre XIII (*Uide quanto me laberinto*) est datée « de Florence le 16 août ». Elle répond à plusieurs lettres de Pétrarque : 1° à l'*Ep. metr.* III. 22 sur les Labyrinthes. C'est cette même Épître que Nelli réclamait précédemment et que Pétrarque avait tardé à lui envoyer (pendant la maladie du Pape Clément VI), faute d'avoir un manuscrit de Pline à consulter. (*Vid.* Nelli, lettre V, 15 février 1352, et Pétrarque, *Fam.* XII. 5.) On voit que Pétrarque devait tarder bien plus encore à l'envoyer, puisque Nelli en accuse seulement réception par la lettre XIII ; 2° à une lettre en prose où Pétrarque, dit Nelli, disserte sur l'usage des repas, et enseigne que le nombre des convives ne doit jamais être inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses. Ce doit être la *Fam.* XVIII. 10, qui ne porte aucune date, et répond à une lettre de Nelli où celui-ci disait avoir reçu le dernier message de Pétrarque au moment où lui-même et deux amis très chers étaient réunis à table (*lætum convivium … unanimes tres amicos… contraxerat*). Je ne vois aucune lettre de Nelli où il soit question d'un pareil repas. Il rapporte deux circonstances où les messagers de Pétrarque surprennent les amis florentins à table. Mais, dans les deux cas, il y avait 112
plus de trois convives (Nelli II et XI) ; 3° à une lettre où Pétrarque parle de Sophonisbe et du passage de l'*Africa* où sont racontées les aventures de cette princesse ; Pétrarque a employé à ce sujet le mot *Patheticus*, sur le sens duquel Nelli disserte longuement. Nelli reproduit même exactement la phrase de Pétrarque : « *Pathetice materie fundamentum…* » Ces indications suffisent pour nous faire reconnaître la *Fam.* XVIII, 7, datée de Milan, le 1er avril.

Ce seul fait que la lettre XIII de Nelli répond à une lettre de Pétrarque datée de Milan 1er avril, nous assure que nous sommes au plus tôt en 1354, car nous savons que Pétrarque était encore en France en avril 1353. Mais il y a plus. Nelli parlant de sa correspondance avec Pétrarque dit :

« *quinquennio ferme reuoluto pluries ad me … tuas epystolas pertulisti …* » Or nous savons par Nelli que la première lettre de Pétrarque lui était parvenue en janvier 1351. (Nelli, lettre II.) La période de cinq ans dont il parle devait donc être terminée en janvier 1356, et puisqu'elle est à présent « presque révolue », notre lettre XIII ne peut être que du 16 août 1355. Je fais remarquer que nous obtenons ainsi la date, jusqu'alors incertaine, de deux lettres de Pétrarque : *Fam.* XVIII. 7 et 10 [102]. 113

La lettre XIV (*Si frequenter optatui*) est datée de « Florence le 18 Août ». Elle offre peu d'indications chronologiques. Cependant je note que Nelli dit ici ne pas posséder toutes les Églogues de Pétrarque. Or, il semble bien qu'il les a récemment reçues lorsqu'il écrit la lettre XXIV, laquelle, comme nous le verrons en son temps, doit être de 1359. Ce renseignement indique déjà que la lettre XIV est antérieure à 1359 [103]. Une autre observation littéraire nous rapprochera davantage peut-être de la vérité : il est ici question de Stace. Nelli en possède un exemplaire qu'il tient de Pétrarque. Il s'occupe « depuis un temps assez long » à le lire et à corriger le manuscrit [104]. Or il sera de nouveau question de Stace dans la lettre 114
XXVIII, qui est, comme nous le verrons, de la fin de 1361 ou du début de 1362. Dans cette lettre XXVIII Nelli posera à Pétrarque une question de critique au sujet de l'Achilléide (le poème est-il achevé ou non ?). Et il enverra à Pétrarque une lettre qu'il lui avait écrite sur le même sujet, sans l'expédier, près de cinq ans auparavant (« *ferme quinquiennium est* »). Est-il téméraire de penser que cette lettre sur la question de l'Achilléide (qui d'ailleurs ne nous est pas parvenue), avait dû être écrite à l'époque même où nous voyons Nelli étudier Stace, c'est-à-dire à l'époque environ où il écrivait la lettre XIV dont nous cherchons la date ? Je dirai même que la lettre sur l'Achilléide devait être postérieure à la lettre XIV, dans laquelle le doute sur l'Achilléide ne semble pas s'être encore posé à l'es-

102. Peut-être aussi de la lettre *Fam.* XVIII-8 qui semble n'être qu'une suite de XVIII-7.

103. J'ajoute que Nelli ne pouvait posséder le *Bucolicum Carmen* complet avant 1356. En effet il me paraît certain que l'Églogue XII a pour sujet la guerre de Cent ans et la captivité de Jean le Bon. Voyez surtout les derniers vers, que je cite d'après le manuscrit autographe (Vat. 3358) : *Heu uictum uinctumque graui sine more catena. — Prospicio trans stagna rapi..* etc.

104. P. de Nolhac a retrouvé à la Bibliothèque nationale un exemplaire de Stace qui a appartenu à Nelli (Par. 8061). Mais ce n'est point l'exemplaire de Pétrarque. (*Vid.* Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme* p. 165.)

prit de Nelli. On peut donc conclure avec quelque vraisemblance que la lettre XIV doit être antérieure de près de cinq ans *au moins* à la lettre XXVIII, ce qui nous reporte *au moins* à la fin de 1356. On pourrait pro- 115
poser d'en fixer la date à cette année même, 1356. Mais cette année-là Pétrarque était en Allemagne de mai à septembre, et Nelli ne l'ignorait pas (*Vid.* lettre XVI). Il n'aurait pas eu à s'excuser de son silence auprès de Pétrarque, puisque celui-ci était absent, et sans doute hors de la portée de ses lettres. Rien n'empêche d'ailleurs de proposer une date antérieure : mais il faut écarter 1355, puisque dans la lettre XIV du 18 août, Nelli s'excuse de n'avoir pas écrit depuis longtemps, et qu'en 1355, il avait écrit le 16 août (lettre XIII)[105]. On sera donc amené à conclure que la lettre XIV semble être du 18 août 1354 (quoique les raisons d'écarter 1356 ne soient pas absolument définitives). 116

La lettre XV (*Michi ipsi iratus*) est datée de Florence le 5 avril. Elle parle d'une précédente lettre de Nelli par laquelle il se plaignait que Pétrarque lui eût annoncé qu'un projet de voyage à Rome était remis à l'automne. Pétrarque lui donnait en effet cette nouvelle dans la lettre *Fam.* XIX. 7. Il est question ici d'une servante florentine que Nelli voulait procurer à Pétrarque. La suite de cette affaire nous est donnée par la lettre suivante de Nelli (XVI), qui est de 1356. La lettre XV est donc de la même année.

La lettre XVI (*Sospitem te aduenisse*) est datée de Florence le 10 octobre. Elle est adressée à Pétrarque au retour de son ambassade auprès de Charles IV, empereur d'Allemagne. Nelli dit avoir reçu deux lettres de Pétrarque, l'une à son départ, l'autre à son retour d'Allemagne. Ce sont les lettres *Fam.* XIX. 13 et 14 (19 mai et 20 septembre). La date de la lettre XVI est par là-même fixée à 1356.

La lettre XVII (*Karissimi hospitis aduentatione*) est datée de « Florence, le 3 février ». Il est question d'un pèlerin que Pétrarque a recommandé

105. Pour une raison analogue on écartera 1353 (lettre VIII, 4 août). Quant aux deux premières années de la Correspondance 1351 et 1352, la place que la lettre XIV occupe dans l'Épistolaire empêchera de les adopter. En effet bien que les lettres de Nelli ne soient pas exactement rangées dans leur ordre chronologique, nous ne pouvons supposer, sans raison formelle, une interversion aussi grave. De plus, à en juger par les lettres de Pétrarque la correspondance des deux amis semble avoir été particulièrement active en août 1352.

à Nelli. C'est sans doute celui dont il est question dans la *Fam.* XIX. 16, qui est du 25 décembre, et que Fracassetti attribue à 1355, sans en dire la 117
raison. Nous pouvons ici confirmer la supposition de Fracassetti. Voici en effet la suite des faits, telle que je pense pouvoir l'établir au moyen de la date de la lettre XVI, qui nous est connue :

1° Pétrarque recommande un pèlerin à Nelli. *Fam.* XIX. 6. (25 décembre 1355).

2° Nelli accueille le pèlerin. Nelli XVII (3 février 1356).

3° Pétrarque remercie Nelli de l'accueil fait au pèlerin, et annonce que son voyage à Rome est remis à l'automne. *Fam.* XIX. 7 (février ou mars 1356).

4° Nelli se plaint que le voyage à Rome soit remis à l'automne. Lettre perdue dont il est question dans la lettre XV (mars ou les premiers jours d'avril 1356).

5° Il écrit pour relever un solécisme qu'il a fait dans sa précédente lettre. Nelli XV. (5 avril 1356).

6° Pétrarque annonce à Nelli son départ pour l'Allemagne. *Fam.* XIX. 13 (19 mai 1356).

7° Il annonce son retour d'Allemagne. — *Fam.* XIX. 14 (20 septembre 1356).

8° Nelli accuse réception des deux lettres. *Fam.* XIX. 13 et 14. Nelli. XVI (10 oct. 1356). 118

La date de la lettre XVII est donc le 3 février 1356.

La lettre XVIII (*Putabam me iam nichil*), est datée d' « Avignon le 8 septembre ». Les lettres suivantes préciseront mieux la date du séjour de Nelli à Avignon. Cependant, dès à présent nous pouvons accepter l'année 1357, proposée par l'abbé de Sade. On pourrait, par élimination, écarter presque toutes les années qui précèdent 1357, mais non toutes. Il y a cependant une raison générale de les écarter ; je la trouve dans les deux lettres *Fam.* XIX. 16 et 17. On admettra, je pense, que ces deux lettres appartiennent à l'année 1357, l'une au mois de mai (le 28 mai), l'autre à une

époque très peu postérieure[106]. Or il est question dans la seconde (XIX. 17) de Giovanni, fils de Pétrarque comme présent encore à la maison paternelle. Or Nelli parle de Giovanni dans la lettre XVIII, et le rencontre à Avignon où son père l'avait exilé. L'exil de Giovanni et son départ pour Avignon doivent donc être placés en juin 1357, au plus tôt, et il en résulte 119
que la lettre XVIII où Nelli dit qu'il voit Giovanni à Avignon est du 8 septembre 1357. Si ce raisonnement pouvait laisser subsister quelque doute, l'étude des lettres suivantes acheverait de lui donner tous les caractères de la certitude.

Pour trouver la date des lettres suivantes, il importe de les examiner collectivement, pour en établir la suite. Il faut en effet observer que toute la correspondance au sujet du voyage de Nelli en France, et à l'interruption de correspondance entre lui et Pétrarque qui fut la conséquence de ce voyage, est antérieure à mars 1359, et voici pourquoi : la lettre XXIII (17 mai) est certainement de 1359, puisqu'elle parle du retour de Boccace à Florence, après sa visite à Milan. Elle est une réponse à une lettre de Pétrarque (*Fam.* XX. 7), par laquelle celui-ci priait Nelli de lui donner des nouvelles du voyage de Boccace. Mais cette lettre *Fam.* XX. 7 (du 11 avril)[107] répond elle-même à la lettre XXI de Nelli (17 mars) où celui-ci lui demandait s'il avait reçu ses précédentes lettres et spécialement la 120
lettre XX (*amicorum hystoria*) du 16 novembre. Nous remontons ainsi naturellement au 16 novembre 1358. Or, dans cette lettre XX du 16 novembre 1358, Nelli dit que deux années entières sont révolues depuis que Pétrarque ne lui a pas écrit. Cela ferait supposer que Nelli n'a rien reçu de Pétrarque depuis la fin de 1356. Mais la lettre XX n'est que la suite de ses lamentations sur le silence de son maître. Nous en trouvons le commencement dans la précédente lettre XIX, datée d'Avignon, la veille des Rameaux. Il est presque évident qu'elle doit appartenir à cette même année 1358 (où la vigile des Rameaux tombait le 19 mars). Dans cette lettre, Nelli dit qu'il est depuis un an à Avignon et n'y a point reçu de lettre de Pétrarque. Il devait donc être à Avignon depuis le printemps de 1357, ou environ. Et je remarque que la lettre XIX, d'après laquelle Nelli n'a

106. Il paraît certain que la seconde de ces lettres est la suite de la première ; or, dans la première, Pétrarque dit qu'il a déjà accompli quatre ans de séjour à Milan, et qu'il commence la cinquième (mai 1353 à mai 1357).

107. Pétrarque avait écrit précédemment la *Fam.* XX. 6.

pas reçu de lettre de Pétrarque depuis le printemps de 1357, ne contredit pas la lettre XX, d'après laquelle il n'en a pas reçu depuis la fin de 1356. En effet dans la lettre XIX, il dit seulement qu'il n'en a pas reçu depuis qu'il est à Avignon, c'est-à-dire un an ; d'après la lettre XX, il aurait été sans en recevoir même avant son départ pour Avignon. D'ailleurs on 121
pourrait supposer qu'en disant « deux ans » dans la lettre XX, il parle avec quelque exagération ; ce qui s'explique aisément par ses habitudes d'hyperbole et la violence de son chagrin. Je ne pense pas d'ailleurs que l'existence de la lettre XIX. 15, de Pétrarque, qui est du 31 janvier 1357, s'oppose à mes conclusions. En effet, si Nelli était déjà parti pour Avignon lorsqu'elle arriva à Florence, il put fort bien ne la jamais recevoir. D'ailleurs je répète que dans toute cette affaire, il est fort probable que Nelli exagère.

Nous sommes donc remontés de la lettre XXIII, dont la date est connue, à la lettre XIX qui est du 19 mars 1358. Cette dernière confirmera encore la date que j'ai proposée pour la lettre XVIII (datée du 8 septembre). Si, en effet, Nelli est à Avignon depuis un an environ, le 19 mars 1358, le seul 8 septembre qu'il y ait passé est le 8 septembre 1357. Voici donc la série des dates entre la lettre XVIII et la lettre XXIII (en laissant de côté la lettre XXII qui se trouve ici par erreur) :

XVIII (*Putabam me iam nichil*). Avignon, 8 septembre 1357. 122

XIX (*Quid taces*). Avignon, 19 mars 1358.

XX (*Amicorum hystoria*). Florence, 16 novembre 1358.

XXI (*Precor ex intimis*). Florence, 17 mars 1359.

XXIII (*Percurrit imo precurrit*). Florence, 17 mai 1359.

Le grand intérêt de cette discussion est d'établir avec précision la date où Pétrarque exila son fils Giovanni à Avignon. Si en effet l'on admet avec nous que Giovanni était encore auprès de Pétrarque lorsque Pétrarque écrivait les deux lettres XIX. 16 et 17, et que ces deux lettres sont de mai et juin 1357 ; si de plus on remarque que Giovanni était déjà à Avignon depuis quelque temps, lorsque Nelli parlait de lui, le 8 septembre 1357, on conclura ce qui suit : Pétrarque, qui semblait à moitié réconcilié avec son fils lorsqu'il écrivait les lettres *Fam.* XIX. 16 et 17, s'irrita de nouveau

contre lui très peu après, et l'envoya à Avignon sans doute vers juillet 1357. Nous pouvons également préciser le moment où Boccace quitta Pétrarque après sa visite à Milan. En effet Pétrarque nous apprend qu'il avait déjà quitté Milan le 11 avril (*Fam.* XX. 7) et nous sommes informés par Nelli (lettre XXIII) qu'il était arrivé à Florence le 17 mai. 123

J'ai laissé de côté la lettre XXII (*pulsatus amici dulcedine*), qui est datée de « Florence le 8 juin. » C'est une lettre de recommandation que Nelli a donnée à une personne inconnue, sur la prière d'un ami. Nous n'aurions aucun indice chronologique sur ce billet, si, dans la lettre XXIV, Nelli ne disait : « Tu t'es informé de l'état de ma fortune auprès de celui pour qui je t'avais écrit. » Si l'on admet, ce qui paraît probable, qu'il s'agit du personnage pour qui Nelli avait écrit la lettre d'introduction qui porte le n° XXII, on conclura que la lettre XXII doit être de la même année que la lettre XXIV. Ce n'est qu'une supposition très plausible, et que corroborent les dates de mois des deux lettres (8 juin et 11 septembre).

La lettre XXIV (*Quod temporis premaris*) est datée de « Florence, le 11 Septembre. » Elle est postérieure au retour de Nelli en Italie. Elle ne peut donc être de 1358, puisque nous avons vu que, le 16 novembre 1358, Nelli se plaignait d'être, depuis deux ans, sans nouvelle de Pétrarque. Elle ne peut guère être de 1361, car en cette année, Nelli, comme nous le verrons, écrivait le 6 novembre qu'il venait de faire plusieurs voyages dans le royaume de Naples, et d'y être longuement malade ; il est donc de toute 124
invraisemblance qu'il n'eût pas encore quitté Florence le 11 septembre. La lettre peut appartenir à 1359 ou à 1360. Deux observations me font pencher pour 1359. Nelli semble dire ici qu'il vient de recevoir le *Bucolicum Carmen* de Pétrarque (qu'il ne possédait pas encore, nous le savons, lorsqu'il écrivait la lettre XIV). Nous savons que Pétrarque fit lui-même une dernière recension et une copie du *Bucolicum Carmen* en 1357[108]. (Vat. 3358.) Il me parait bien probable qu'après seulement l'exécution de cette copie autographe et définitive, Pétrarque considéra son ouvrage comme tout à fait achevé, et digne d'être communiqué. Le fait qu'un ami aussi intime que Nelli ne pouvait obtenir en 1354 ou 1355 (lettre XIV) une copie du *Buc. Carm.* confirme cette supposition, d'autant que,

108. Voyez P. de Nolhac. *Fac-similé de l'écriture de Pétrarque.* Roma. Cuggiani. 1887. Planche II.

comme je l'ai dit à propos de la lettre XIV, une addition fut certainement faite à l'ouvrage en 1356. De tout cela semble résulter que la transcription de 1357 constitua ce que nous appellerions la publication du *Buc. Carm.* En tous cas ce n'est qu'après cette transcription que Nelli reçut 125
l'ouvrage tant désiré. Mais on aimera à croire que Pétrarque ne le lui fit pas attendre jusqu'en 1360. Voilà pourquoi je tends à croire que la lettre XXIV est plutôt de 1359. Une autre indication peut s'ajouter à celle-ci : le bruit vient de courir, dit Nelli dans la lettre XXIV, que Pétrarque a fait un rapide voyage à Avignon. Ce bruit était faux ; mais je remarque que Pétrarque avait en effet annoncé l'intention de se rendre à Avignon, précisément dans l'été de 1359. (*Fam.* XXI. 9.) De là peut-être le bruit dont parle Nelli. Ces observations peuvent peut-être suffire, faute de mieux, pour faire préférer la date de 1359.

La lettre XXV (*Profundius tibi scripturus*) est datée de « Florence, le troisième jour de Carême. » Le fait qui pourra servir à préciser la date est celui-ci : Lelius (Lello di Piero Stefano) vient d'arriver à Florence. Nelli a fait connaissance de Lelius à Avignon en 1357 (« *Lelius nunc noster* »…. lettre XVIII). Mais Lelius était encore à Avignon en 1358 et au moins jusqu'en février 1359 (*vid.* Pétrarque *Fam.* XX. 12, 13, 14, 1er mai 1358, 126
30 juillet 1358[109], 9 février 1359). Après cette date, nous ne savons pas grand chose de Lelius, si ce n'est qu'il mourut à Rome en 1363 (*Sen.* III. 1). En quelle année Lelius quitta-t-il la France et passa-t-il par Florence en regagnant Rome[110] ? J'écarte naturellement les deux dernières années de la vie de Nelli qu'il passa à Naples (1362 et 1363) ; 1359 ne peut convenir non plus. Nelli dit que Lelius a passé plusieurs jours à Florence ; or il écrit le troisième jour de Carême (en 1359 le vendredi 8 mars). Il est peu admissible que Pétrarque adressât encore une lettre à Lelius à Avignon le 9 février et que celui-ci fût à Florence plusieurs jours avant le 8 mars ; il faudrait supposer au moins que Pétrarque était bien mal au cou- 127
rant des démarches de son ami. De plus le 8 mars 1359 Nelli et Pétrarque

109. Le Par. 8568 donne la date du 3 août, mais fautivement peut-être.

110. Il y a encore deux lettres de Pétrarque adressées à Lelius avant sa mort. Elles se trouvent parmi les *Seniles* (*Sen.* II. 4 et 5), et sont donc sûrement de 1361 au plus tôt, et plus probablement de 1362 (par leur place dans l'Épistolaire). La seconde de ces lettres nous apprend que Lelius s'était mis au service d'un maître assez dur (sans doute à Rome). C'est vraisemblablement en allant rejoindre ce maître qu'il passa à Florence et vit Nelli.

n'étaient pas en correspondance régulière. (Voy. la lettre XXI du 17 mars 1359.) Nous devons fixer la lettre XXV à 1360 ou à 1361, c'est-à-dire au 20 février 1360 ou au 12 février 1361. Je ne vois pas de raison de préférer l'une ou l'autre de ces deux dates.

La lettre XXVI (*Densam michi*) est datée : « Près de Florence, le 13 août. » Elle ne donne aucune indication chronologique. D'après sa position dans l'Épistolaire [111], il semble probable qu'elle appartient aux dernières années des relations de Pétrarque et de Nelli. D'ailleurs le ton même de la lettre et plusieurs phrases indiquent un commerce épistolaire déjà ancien. J'ajoute que la lettre ne peut pas être de 1362, étant datée de Florence ; il est difficile de croire qu'elle soit de 1361, car il y a tout lieu de croire 128
que Nelli était parti pour Naples, au plus tard, au mois d'août de cette année. Cependant il n'y a rien de certain. Il est bien probable d'ailleurs qu'elle est postérieure au séjour de Nelli à Avignon. Je l'assignerais donc volontiers à 1360, ou peut-être à 1359.

La lettre XXVII (*Miraberis certus sum*), est datée de « Naples le 6 novembre. » On sait que Nelli avait été attaché à la personne du grand Sénéchal Niccola Acciaiuoli. Ce fait ne put avoir lieu qu'en 1361. En effet, d'après Tanfani [112] le Grand Sénéchal était à Milan en août 1360, et faisait son entrée à Florence le 9 décembre de la même année. Il ne tarda pas à regagner le royaume de Naples. Emmena-t-il Nelli avec lui, ou celui-ci vint-il l'y rejoindre plus tard ? J'incline vers cette seconde hypothèse, sans pouvoir rien décider. Mais, comme il est certain que le départ de Nelli pour Naples ne put avoir lieu en 1358 (il était encore à Florence le 16 novembre. L. XX), ni en 1359 (Nelli est encore à Florence le 11 septembre ; Acciaiuoli quitte Naples le 19 décembre pour n'y revenir qu'au début de 1361, et rien n'autorise à croire que Nelli ait pu l'accompagner 129
dans ses voyages en France et à travers l'Italie), ni en 1360 (Acciaiuoli ayant été absent de Naples toute l'année), on conclura que Nelli ne put se rendre à Naples qu'en 1361. Cette vraisemblance se transformera en

111. L'Épistolaire de Nelli, ainsi que je l'ai dit, n'est point rangé dans un ordre strictement chronologique ; cependant on n'y rencontre pas d'interversion habituelle (cinq ou six lettres au plus sont hors de leur place). D'ailleurs à mesure que nous approchons de la fin de la correspondance, l'ordre, comme il est naturel, semble de plus en plus exact.

112. *Loc. cit.*, p. 134 et 137.

certitude, si l'on observe que la réponse à la lettre XXVII de Nelli est la *Sen.* I, 2, de Pétrarque. Or Pétrarque dit en commençant cette lettre : « Avant de recevoir ta lettre, je savais que Zanobi da Strada était mort [113], et que tu étais devenu Napolitain. » La lettre de Pétrarque ne porte aucune date de mois ni d'année. Fracassetti l'attribue à 1361, et l'on admet en effet généralement, mais sans preuve définitive, que Zanobi da Strada mourut en 1361. Une observation que personne n'a faite, à ma connais- 130
sance, confirmera l'hypothèse de Fracassetti, et permettra de fixer non seulement l'année mais presque le mois de la mort de Zanobi : Tanfani donne, d'après un manuscrit de la Magliabecchiana, une lettre de Niccola Acciaiuoli à un certain *Landolfo notaro*, sur la mort de Zanobi (Tanfani, *loc cit.* p. 201). Dans cette lettre, Acciaiuoli réclame les livres de Zanobi, qui, suivant les dernières volontés du défunt, doivent lui être envoyés à Naples ; or il ordonne que cet envoi lui soit fait « *nella Ghalea russa, nella quale infra paucissimi di vene lo conte di Meleto seneschalco in Provenza.* » Il importe de savoir que Ruggero di Sanseverino, conte di Meleto avait été nommé Sénechal de Provence le 29 août 1361. (Voy. Papon, Histoire de Provence. t. III, p. 47.) Il était, lors qu'Acciaiuoli écrit, sur le point de se rendre en Provence, pour y prendre possession de ses nouvelles fonctions. Il est donc vraisemblable qu'Acciaiuoli écrit peu de jours après le 29 août ; or la nouvelle de la mort de Zanobi lui était récemment arrivée ; cette mort eut donc lieu vers le milieu de l'été 1361, à la fin de juillet sans doute ou au commencement d'août. La mention de la mort de Zanobi dans la réponse de Pétrarque à la lettre XXVII de Nelli établit donc 131
que cette lettre est de 1361.

La lettre XXVIII (*Ante omnia oro ueniam*), ne porte aucune indication chronologique. Cependant nous pouvons en établir à peu près la date. Nous observerons d'abord qu'elle est écrite auprès d'Acciaiuoli. Elle ne peut donc être que de la fin de 1361 (après le 6 novembre, où Nelli an-

113. Nelli n'avait pas parlé, dans sa lettre à Pétrarque, de Zanobi da Strada ni de sa mort, ainsi que la réponse de Pétrarque semblerait le faire croire. Néanmoins il paraîtra peu douteux, je pense, que la lettre *Sen.* I. 2 soit bien la réponse à la lettre XXVII de Nelli. Il est assez naturel que Pétrarque associe dans son esprit la mort de Zanobi da Strada et le voyage de Nelli à Naples, puisque Nelli y allait occuper des fonctions qui avaient appartenu longtemps à Zanobi, et que, de plus, les deux nouvelles lui étaient sans doute arrivées en même temps.

nonce à Pétrarque son établissement à Naples. *Vid.* lettre XXVII), de 1362, ou des premiers mois de 1363 (Nelli mourut sans doute pendant l'été). Mais je remarque aussi que Nelli pose à Pétrarque une question au sujet de l'*Achilléide* de Stace. La lettre XXX nous apprendra que Pétrarque répondit à la question. Cette réponse ne nous est pas parvenue, mais la mention que Nelli en fait dans sa lettre XXX qui est du 20 décembre 1362, resserre encore de plusieurs mois la date possible de la lettre XXVIII. On la circonscrira encore davantage en remarquant que Nelli prie Pétrarque d'écrire une lettre à la louange du Grand Sénéchal Acciaiuoli. Nous verrons que Pétrarque écrivit cette lettre, qui est la *Fam.* XXIII. 18 du 8 juin 1362. La lettre XXVIII de Nelli sera donc antérieure à cette lettre de Pétrarque, ou au moins à sa réception par le Grand Sénéchal. La date de 132
la lettre XXVIII se trouve donc resserrée entre la fin de 1361 et les six premiers mois de 1362. Peut-on préciser davantage encore ? Peut-être. On observera que la lettre XXVIII ne fait aucune allusion à la mort de Giovanni, fils de Pétrarque, douloureux événement dont Nelli fut profondément ému. Il écrira à ce sujet à Pétrarque trois fois (lettre XXIX, lettre XXX et une lettre perdue), et pour la première fois le 16 mars 1362. Le silence de la lettre XXVIII sur cet événement pourrait faire croire qu'elle est écrite avant que Nelli en eût connaissance, c'est-à-dire avant le 16 mars 1362. Cependant ce raisonnement n'est pas absolument probant. Nous sommes en présence non d'une lettre, mais d'un billet écrit pour une circonstance particulière, d'une sorte d'apostille pour expliquer l'envoi d'une lettre écrite cinq ans auparavant et que Nelli n'avait jamais expédiée. En résumé, la date de la lettre XXVIII doit être comprise entre les deux derniers mois de 1361, et les six premiers mois ou peut-être les trois premiers de 1362.

La lettre XXIX (*multum multoque*) est datée de « Messine le 16 mars. » Elle a trait surtout à la mort de Giovanni Petrarca et de Socrate. Elle est 133
la réponse à la lettre *Sen.* I. 2 de Pétrarque. Elle y répond, en effet, de point en point, et en reproduit des phrases entières. Or, la lettre *Sen.* I. 2 elle-même est la réponse à notre lettre XXVII, qui est du 6 novembre 1361 (Voir plus haut). Donc, la lettre XXIX ne peut être que du 16 mars 1362. Pétrarque répliqua par la lettre *Sen.* I. 3, du 8 juin 1362. La lettre XXIX se termine par un grand éloge de l'Acciaiuoli, qui semble être une nouvelle invitation à Pétrarque pour qu'il écrivît une lettre à la louange

du Grand Sénéchal. Le Grand Sénéchal écrivait lui-même pour obtenir de Pétrarque cette lettre tant désirée. Sa lettre, qui se trouve dans notre manuscrit à la suite des lettres de Nelli, est datée de Messine le *vendredi* 18 mars. Comme la lettre XXIX de Nelli est datée du 16 mars, je suppose qu'elles furent toutes deux portées à Pétrarque par le même messager. La lettre du Grand Sénéchal apporte la confirmation de la chronologie que nous avons établie pour les lettres de Nelli écrites à Naples ou en Sicile : en effet, parmi les années admissibles, la seule où le 18 mars tombât un *vendredi* est 1362[114]. 134

La lettre XXX (*dubius sum utrum*) est datée de « Naples le 20 décembre. » Elle est assurément de 1362. Il est question de la lettre *Sen.* I. 3 (du 8 juin 1362) que Nelli a reçue à Messine le jour même où il quittait la Sicile, en juillet. Il y a répondu, mais il suppose que sa lettre a été égarée (en effet, nous ne la retrouvons pas). Ces détails suffisent, sans parler d'autres encore dont la lettre abonde, pour fixer la date de 1362.

II. Les lettres de Pétrarque à Francesco Nelli

Parmi les lettres de Pétrarque, on en compte 40 adressées à Francesco Nelli, 29 parmi les *Familiares* : XII. 4, 5. 9. 12. 13 ; XIII. 5. 6. 8 ; XV. 2 ; XVI. 11. 12. 13. 14 ; XVIII. 7. 8. 9. 10. 11 ; XIX. 6. 7. 13. 14. 15 ; XX. 6. 7 ; XXI. 12. 13. 14 ; XXII. 10 ; 3 parmi les *Variæ :* 29. 44. 56 ; 3 parmi les *Seniles* : I. 1. 2. 3 ; 3 parmi les *Epistolæ metricæ* : III. 22. 23. 33 ; enfin 2 parmi les 135
Sine titulo : 17 et 18 (édition de Bâle de 1555). Cette dernière n'est pas certainement adressée à Nelli. Cependant il y a vraisemblance.

En cherchant à fixer la chronologie des lettres de Nelli, j'ai eu l'occasion de parler d'un grand nombre de lettres de Pétrarque à lui adressées. Je ne pense donc pas devoir recommencer au sujet des lettres de Pétrarque une discussion détaillée. Je voudrais seulement établir autant qu'il est possible la chronologie comparée des lettres de Pétrarque et de celles de Nelli. Si une partie de cette chronologie est conjecturale, mes notes précédentes ont donné les raisons de mes conjectures. Je n'ajouterai ici que les observations qui n'ont pas été faites plus haut[115]. 136

114. Je donnerai en Appendice la lettre de Niccola Acciaiuoli à Pétrarque d'après le

	NELLI	PÉTRARQUE
1.	L. I, 19 nov. 1350.	
2.		Lettre (perdue) sur la mort de Jacopo di Carrara ; envoyée sans doute en même temps que la lettre écrite à Boccace sur le même sujet (Vid. *Fam.* XI, 2). Il y était question sans doute du bréviaire que Nelli voulait donner à Pétrarque. (Voy. plus haut au sujet des lettres II et XII.)
3.	L. II, 30 janvier 1350.	
4.	L. XII, datée *Eodem die*. Il y a quelques raisons de l'attribuer au 30 janvier 1351 (Voy. ce que j'en ai dit plus haut). En tous cas elle est des premiers mois de 1351.	
5.		*Var.* 29. Padoue, 6 av. 1351.
6.		Lettre (perdue) sur l'affaire de Don Ubertino.
7.	L. VI, 21 août 1351.	
8.	L. III, 27 août 1351.	
9.	Lettre (perdue) dont	

137

manuscrit *lat.* 8631. *Bibl. nat.*

115. Parmi les 62 lettres de Pétrarque qui m'ont servi à établir cet examen chronologique, 48 appartiennent au recueil des *Familiares*. Je les ai toutes collationnées sur le manuscrit *lat.* 8568 de la Bibliothèque nationale.

	NELLI	PÉTRARQUE
	Pétrarque parle dans *Var.* 44, et où Nelli avait parlé du *Neophytus* avant de remettre à ce personnage la lettre VII.	
10.	L. VII, 28 août 1351.	
11.		*Var.* 44.
12.	Lettre (perdue) par laquelle Nelli demandait des nouvelles de l'affaire de Don Ubertino. (Vid. *Fam.* XII, 4.)	
13.	L. IV, 4 janvier 1352. Pétrarque la reçoit le 13 janvier. (Vid. *Fam.* XII, 5.)	
14.		*Ep. met.* III, 22, que Nelli ne recevra que plus tard.
15.		*Fam.* XII, 4, 13 janvier 1352.
16.		*Fam.* XII, 5, 18 janvier 1352.
17.	L. V, 15 février 1352.	
18.		*Fam.* XII, 9, 1er avril 1352.
19.		*Fam.* XII, 12, 24 mai 1352.

138

	NELLI	PÉTRARQUE
20.		*Fam.* XII, 13, 24 mai 1352.
21.		*Fam.* XIII, 5, 9 août 1352.
22.		*Fam.* 13, 6, 10 août 1352.
23.		*Fam.* XIII, 8, été 1352.
24.		*Fam.* XV, 2, 18 novembre 1352.
25.	Quelques jours avant le 4 août 1353. Lettre (perdue) où Nelli commet le barbarisme *perflui* pour *perfluxi*. Vid. lettre VIII.	

	NELLI	PÉTRARQUE
26.	L. VIII, 4 août 1353.	
27.	L. X. Écrite au commencement d'août.	
28.		*Fam.* XVI, 11, 23 août 1353.
29.		*Fam.* XVI, 12, 27 août 1353, en réponse à la lettre X de Nelli.
30.		*Fam.* XVI, 13. Un peu après XVI, 12.
31.		*Fam.* XVI, 14, 16 septembre 1353. Réponse à la VIII de Nelli.
32.		*Var.* 56. Après le 14

139

	NELLI	PÉTRARQUE
		septembre, puisqu'il s'agit de l'arrivée d'Albornoz à Milan et de son départ ; sans doute du 18 au 20 septembre 1353.
33.	L. XI, 2 octobre 1353.	
34.	L. IX, 13 janvier 1354 (?).	
35.	L. XIV, 18 août 1354 (?).	

	NELLI	PÉTRARQUE
36.		*Fam.* XVIII, 11. Datée de Milan le 14 nov. et accompagnant une autre lettre à Lapo di Castiglionchio. Pétrarque rend à Lapo un livre que celui-ci lui a prêté en présence de Nelli (donc en 1350) « *quadriennio et amplius* ». Il s'agit d'une révolte de Bologne et de sa répression ; cela s'applique bien à 1354, mais peut s'appliquer aussi à 1355.
37.		Lettre (perdue) que Nelli reçut tandis qu'il dinait avec deux amis. (Vid. *Fam.* XVIII, 10.)

140

	NELLI	PÉTRARQUE
38.	Lettre (perdue) que Nelli écrivit en hâte. (Vid. *Fam.* XVIII, 7.)	
39.		*Fam.* XVIII, 7, 1er avril 1355.
40.		*Fam.* XVIII, 8, qui semble n'être qu'une suite de XVIII, 7.
41.	Lettre (perdue) où Nelli dit à Pétrarque qu'il reçut une lettre de lui tandis qu'il dinait avec deux amis. (Vid. *Fam.* XVIII, 10.)	

	NELLI	PÉTRARQUE
42.		*Fam.* XVIII, 10, s. d., 1re partie de 1355.
43.		(Pétrarque envoie à Nelli l'*Ep. metr.*, III, 22, qu'il avait écrite en 1352. Vid. Nelli, lettre V et Pétrarque. *Fam.* XII, 5.)
44.	L. XIII, 16 août 1355	
45.		*Fam.* XIX, 6, 25 déc. 1355.
46.	L. XVII, 3 février 1356.	
47.		*Fam.* XIX, 7 ; février ou mars 1356.

	NELLI	PÉTRARQUE
48.	Lettre (perdue) de mars ou des premiers jours d'avril 1356. (Vid. Nelli XV.)	
49.	L. XV, 5 avril 1356 (sur un solécisme fait dans la précédente lettre.)	
50.	Lettre (perdue) écrite à Pétrarque au moment de son départ pour l'Allemagne et que celui-ci ne reçut pas. (Vid. L. XVI.)	
51.		*Fam.* XIX, 13, 19 mai 1356.
52.		*Fam.* XIX, 14, 20 septembre 1356.
53.	L. XVI, 10 oct. 1356. (Nelli parle d'un poème *de Laudibus Italie*, que Pétrarque lui a fait espérer.)	

	NELLI	PÉTRARQUE
54.	Lettre (perdue) des premiers mois de 1357. Nelli réclame de nouveau le poème *de Laudibus Italie*. (Je suppose l'existence de cette lettre	

142

	NELLI	PÉTRARQUE
	pour expliquer la *Fam.* XIX, 15, du 30 mai 1357, qui ne peut guère répondre à la lettre XVI de Nelli écrite sept mois plus tôt.)	
55.		*Fam.* XIX, 15, 30 mai 1357.
56.	L. XVIII, Avignon, 8 septembre 1357.	
57.		*Sine titulo*, 17. (Ed. Bas. 1555.) 1357. La lettre *Fam.* XX, 6, nous apprend que Pétrarque avait écrit plusieurs lettres à Nelli et ne les avait pas expédiées, les jugeant trop violentes. Une de ces lettres doit être la lettre *Sine tit.* 17. Voy. notamment le passage où Pétrarque parle des quatre amis que Nelli avait rencontrés à Avignon.
58.		(?) *Sine titulo* 18. Sans rien affirmer, on peut proposer d'admettre que cette lettre fut encore

143

	NELLI	PÉTRARQUE
		adressée à Nelli pendant son séjour à Avignon.
59.		Lettre (perdue) adressée à Nelli à Avignon, et où Pétrarque se plaignait de son silence. Il faut admettre l'existence de cette lettre, puisque Nelli dit qu'il trouva à son retour une lettre de Pétrarque qui l'attendait depuis longtemps chez un ami à Florence (Vid. l. XXI).
60.	L. XIX, Avignon, 19 mars 1358.	
61.	L. XX, Florence, 16 novembre 1358.	
62.	L. XXI, Florence, 17 mars 1359.	
63.		*Fam.* XX, 6. Sans date de mois, mais très peu antérieure à XX, 7, qui est du 11 avril 1359. En effet, dans la première, Boccace est sur le point de quitter Milan, et dans la seconde,

	NELLI	PÉTRARQUE
		il l'a déjà quitté. Il parait certain que Boccace fut chargé de remettre la lettre XX, 6, à Nelli. Pétrarque écrivit cette lettre sans avoir reçu la lettre XXI de Nelli.

	NELLI	PÉTRARQUE
64.		*Fam.* XX, 7, 11 avril 1359. En réponse à la lettre XXI de Nelli.
65.	L. XXIII, 17 mai 1359.	
66.	L. XXII, 8 juin 1359 (?)	
67.	L. XXIV, 11 sept. 1359 (?). (Cette lettre et la précédente peuvent être de 1360.)	
68.		*Fam.* XXI, 12, 13 nov.
69.		*Fam.* XXI, 13, 7 déc.
70.		*Fam.* XXI, 14, S. D. Il faut placer ici ce groupe de trois lettres. Il y a plusieurs raisons pour les attribuer à 1359, et tout d'abord la phrase où Pétrarque dit qu'il est dans la septième année de son séjour à Milan. Les trois lettres

	NELLI	PÉTRARQUE
		ont un lien évident entre elles. Je rectifie la date de XXI, 13, comme de plusieurs autres lettres précédemment, d'après *Par.* 8568. Ici cette rectification s'impose.
71.	Les trois lettres de Pétrarque (*Fam.* XXI, 12, 13, 14) révèlent l'existence d'une ou plusieurs lettres perdues de Nelli, mais sans préciser.	

	NELLI	PÉTRARQUE
72.	L. XXVI, 13 août 1359 ou 1360.	
73.	L. XXV, 20 févr. 1360, ou 12 févr. 1361.	
74.		*Sen.* I, 1. Dédicace des *Epistolæ seniles* à Nelli. La lettre fait mention de la mort de Socrate. Elle est donc postérieure au 8 août 1361. (Socrate mourut en mai et Pétrarque apprit sa mort le 8 août. *Note au Virgile de l'Ambrosienne.*)

	NELLI	PÉTRARQUE
75.	L. XXVII, Naples, 6 nov. 1361.	
76.		*Sen.* I, 2, S. D. Probablement de la fin de 1361 (ou du début de 1362).
77.	L. XXVIII, S. D. ne peut être que de la fin de 1361 ou du début de 1362 (peut-être 16 mars 1362).	
78.	XXIX, 16 mars 1362.	
79.		*Sen.* I, 3, Padoue, 8 juin 1362.
80.	Lettre (perdue) que Nelli écrivait en réponse à la *Sen.* I, 3. (Voy. lettre XXX.)	
81.	L. XXX Naples, 20 déc. 1362.	

NELLI	PÉTRARQUE
82.	Lettre (perdue) que Pétrarque écrivait à Nelli au moment même de sa mort, et qui lui est revenue non ouverte. (Voy. *Sen.* III, 2.)

147

J'ai laissé de côté dans ce tableau quatre lettres de Pétrarque dont la date ne me paraît pas pouvoir être exactement déterminée.

Ces lettres sont :

1° *Fam.* XVIII, 9. Sa place dans l'Épistolaire porte à croire qu'elle est de 1355 ou environ. Je remarque qu'il y est question du peu de réputation que Nelli avait à Florence. Or, Nelli parle du même sujet dans sa lettre XIII (16 août 1355), et bien que les deux lettres ne se répondent certainement pas l'une à l'autre, cette commune préoccupation des deux amis peut porter à supposer que la lettre de Pétrarque est de la même époque que celle de Nelli.

2° *Fam.* XXII, 10. Datée de Milan, le 18 septembre. Il est clair que la lettre ne peut être que des années comprises entre 1353 et 1360. Il paraîtra probable qu'elle n'est pas de 1353, si l'on admet que Pétrarque avait déjà écrit à Nelli vers le 18 ou 20 septembre 1353, la longue lettre *Var.* 56. Elle ne sera pas non plus de 1356, puisque Pétrarque écrivait à Nelli le 20 septembre 1356 (*Fam.* XIX. 14) pour lui annoncer son retour d'Allemagne. Il est difficile de croire qu'elle soit de 1358, année où la correspondance de Pétrarque et de Nelli était tout à fait interrompue. Elle peut donc être de 148
1354, 1355, 1357, 1359, 1360. Malgré la place qu'elle occupe dans l'Épistolaire de Pétrarque, je ne serais pas éloigné de l'attribuer à une des premières de ces dates. En effet Pétrarque parle, dans cette lettre, de son goût pour les auteurs sacrés comme d'une chose « nouvelle » (*affectu novo quidem*). Mais c'est là un indice assez vague.

3° *Ep. Metr.* III, 23. Rien ne permet de fixer même approximativement la date cette pièce intéressante et obscure.

4° *Ep. Metr.* III, 33. Le ton de cette pièce est bien celui des lettres que Pétrarque a écrites pendant son dernier séjour à Avignon, Rossetti a conclu des vers qui la terminent qu'elle a été écrite à Vaucluse, c'est-à-dire de 1351 à 1353. Cela est possible, mais non certain.

NOTICE. Sur le Manuscrit des Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque

149

Bibl. Nat., Ms lat. 8631.

Reliure en veau non signée, de l'époque de Louis-Philippe ; reliure commune. Au dos, titre sur feuillet de cuir rouge rapporté : *Variorum epistolae.* Entre chaque nervure, le chiffre couronné de Louis-Philippe : *L P*, entrelacés et surmontés d'une couronne royale.

Le manuscrit a ses folios numérotés de 1 à 48 en chiffres arabes d'une écriture moderne ; en réalité, il y a 50 folios, dont le dernier est blanc (il y a deux folios 38 : 38 et 38 *bis*). — Les folios mesurent $0^{m}.22$ de hauteur et $0^{m}.13$ de largeur ; ils sont réglés à 26 lignes apparentes, dont la première sans écriture, prenant $0^{m}.14$ de haut et $0^{m}.08$ de large. Vélin.

Au-dessus de la réglure du folio 1, au centre, on relève en chiffres romains une cote se rapportant au catalogue de 1614 : elle est barrée d'une croix ; plus à droite, le cachet même de la bibliothèque, à l'encre grasse, avec 150
l'exergue : *Bibliothecae. Regiae*, enfin dans l'angle supérieur droit du folio, deux autres cotes : 1704, et au-dessous 6121. À l'angle inférieur droit, la cote moderne 8631.

Au folio 1, l'*incipit*, rubriqué sur deux lignes, est :

Francisci Nicolai sanctorum Apostolorum de florentia prioris. Epystole ad franciscum petrarcham laureatum. 1ª.

Au folio 49, verso, la dernière lettre du manuscrit se termine à la quinzième ligne de la page par ces mots :

Scripta Florentie primo Kalendas Iulii.

Au-dessous, le cachet de la bibliothèque déjà décrit.

La suscription, le titre et le numéro des lettres est rubriqué. Chacune

des lettres commence par une majuscule, alternativement bleue et rouge rubriquée sur deux lignes. L'écriture est en belle minuscule de la fin du xive siècle ; très soignée et très régulière, elle est de la même main d'un bout à l'autre du manuscrit, sauf une addition marginale (au verso du folio 8), que nous relevons ci-dessous.

Cependant il faut distinguer deux parties dans ce manuscrit.

La première partie, de beaucoup la plus étendue, renferme trente lettres 151
écrites à Pétrarque par Francesco Nelli. Elle compte quarante-quatre folios et le recto d'un quarante-cinquième folio. L'*incipit* a été donné plus haut. L'*explicit* est :

Francisci Nicolai Sanctorum Apostolorum de florentia Prioris. ad Franciscum Petrarcam laureatum Epystolarum liber feliciter explicit. Amen..

La deuxième partie ne comprend que deux lettres adressées également à Pétrarque, la première par Nicolaus Acçaroli [116], sénéchal du royaume de Sicile (verso du folio 45 et recto du folio 46) ; la seconde, par Jean Boccace de Certaldo : nous en avons donné l'*explicit*.

On lit, dans la première partie, au verso du folio 8, vers le bas de la marge de gauche :

Non memini me legisse de Virgilio nisi forte iste vir intelligat Virgilium egisse causam pro possessionibus sibi ablatis et postea restitutis.

Addition d'une autre main, en minuscule de la fin du xive siècle.

À part cette mention, il n'y a dans les marges que de rares additions, faites par le scribe lui-même, soit pour folioter son manuscrit, soit pour rétablir quelques mots omis dans le corps du texte (Vid. f°s 10, v^o^ ; 13, r^o^ ; 15, v^o^ ; 18, r^o^ ; 20, v^o^ ; 30, v^o^ ; 40, v^o^) ou enfin pour reproduire une note 152
marginale que devait porter le manuscrit original (f° 34, v^o^) [117].

On s'est efforcé de rendre la graphie et la ponctuation du manuscrit.

116. Nicola Acciaiuoli.

117. Cette description est due à M. Julien Lhermite, archiviste de la Corrèze, qui a bien voulu revoir ma copie du manuscrit, et qui m'a aidé aussi dans l'identification des citations. Je lui en exprime ici ma reconnaissance.

La ponctuation est rationnelle, mais moins abondante qu'elle ne serait aujourd'hui. Les signes de ponctuation usités sont :

1° Une barre verticale légèrement inclinée, marquant des repos de lecture et qu'on peut rendre par une virgule ;

2° Un point non suivi de majuscule pouvant se rendre par un point et virgule ou deux points, et quelquefois par une simple virgule ;

3° Un point suivi de majuscule et souvent orné d'une fioriture, marquant la fin d'une période ;

4° Deux points se suivant horizontalement (..), marquant le passage à la ligne ;

5° Un signe particulier en forme de c dont l'extrémité supérieure serait allongée, marquant une division importante de la lettre ;

6° Enfin le point d'interrogation sensiblement pareil au signe moderne. 153

Il est très vraisemblable que la collection de lettres dont le *Par.* 8631 nous offre un exemplaire, a été formée par les soins de Pétrarque. En effet toutes les lettres de cette collection intéressent personnellement Pétrarque et n'intéressent guère que lui. Nous savons que Pétrarque avait à cœur de réunir tous les écrits provenant du Prieur des Saints-Apôtres (Voy. *Sen.* III, 1).

P. de Nolhac range notre manuscrit parmi ceux qui ont pu faire partie de la Bibliothèque de Pétrarque. Voici ce qu'il en dit : « 8631 (n° 392 de Pavie)….. Voici la description de Pavie : *Epistole uarie ad laureatum poteam dominum Fran. Pe. coperte corio rubeo leni. Incipiunt in principio* amor et dolor *et finiuntur* Florentie primo Kallendas Iulii. *Sig.* cdxlviiij. (48 ff.)… Le recueil a été fait, à coup sûr sur les papiers du poète et de son vivant : les titres viennent de lui (Voy. *Giorn. Stor.* Vol. XVIII, p. 439, 1891) et il semble avoir groupé en ce petit volume des souvenirs particulièrement intimes. Comme il est peu probable qu'un tel manuscrit ait été copié après lui, et comme, d'autre part, l'écriture est bien de son temps, on peut admettre que nous possédons l'original[118]. »

118. *Pétrarque et l'Humanisme* ; p. 97.

Les *titres* dont parle P. de Nolhac, et qui se trouvent en tête de plusieurs 154
des lettres de notre manuscrit sont tout analogues en effet à ceux par lesquels Pétrarque avait coutume de caractériser ses propres lettres. (Voy. l'art. cit. du *Giorn. Stor.*)

J'ajoute que la bibliothèque de Pavie, d'où provient notre manuscrit, a fourni à notre Bibliothèque nationale la plupart des manuscrits que P. de Nolhac a décrits comme provenant de la bibliothèque de Pétrarque.

F° 1 **LETTRES DE FRANCESCO NELLI** 155

Francisci Nicolai sanctorum Apostolorum de Florentia prioris Epystole ad Franciscum Petrarcham laureatum.

I[a]

Sommaire :

Pétrarque a quitté Florence, se rendant à Rome pour le jubilé. Le 16 octobre 1350, auprès de Bolsena (Ombrie), il a été blessé à la jambe par une ruade de cheval. — Nelli lui écrit au sujet de cet accident.

Il s'excuse longuement de l'audace qu'il a d'écrire à Pétrarque. — Il apostrophe la Fortune, lui reprochant ses injustices à l'égard de Pétrarque. Il lui représente la vanité de ses efforts pour troubler la quiétude du philosophe. — Il invective ensuite le cheval auteur de l'accident, et lui souhaite de n'être plus employé qu'aux plus vils travaux. — Il fait l'éloge de Pétrarque et de sa vertu. Il s'excuse de nouveau.

[Florence, 19 novembre, 1350.]

Amor et dolor impellunt, reuerentia obstat. Illos pulsantes in mente sen- 156
tio et quasi loquentes audio : Scribe, arripe calamum, edissere quantum amare perceperis expressi casus sinistri seriem in literis nostro Iohanni Boccaccio directis[119] flebiliter heu refero tam pio sermone contextam.

119. *Fam.* XI. 1.

Illa autem : caue quid tentes. Nescis insipide quantas aures si processeris inculto sis sermone lesurus ? Ubi familiaritas, ubi conditio, ubi uirtus emerita que te ad hec informidabilem reddant ? Econtra amor ipse presumptuose baccans inualuit. Ergo ausim ne ? proh deum atque hominum fidem, certe intrepidus audebo quod gliscit animus, ausoque potiri propositum est. Ecce igitur stante sententia, et data animo fide, calamum iterum tremebundus arripio, ac molior qualicumque sermunculo ualeam conceptum merorem euomere.

Equidem egregiorum prestantissime uir, audito lugubri et infausto nobis casu, frementis et animosi sonipedis [120] sinistro tuo crure per[cussione *F° 1, v°*
tam gravi, utpote antiqui ludibrii, quod fortune nomen habet, conamine ;
omnium nostrûm qui tui sumus et etternum opus [121] tuum auidissimis 157
precordiis expectamus ; uera fateri liceat, transiuit doloris animam gladius [122]. Hei michi quid referam ? cum inter tot milia hominum ad sacratissimam concurrentium urbem [123], dato pignore, dicam sinistriorem casum nemini accidisse.

Sed tu inuida fatorum series [124], ut uirum tantum, quem iam communis cui medium circuli transegisse cognoueras ; nunc ut aurum pretiosius solito ac ultimo igne piandum, eluderes, conata es, et corpore et animi fractione peruertere ; sed ut ipse percussus tam lepide refert : medium tibi unguem indignanter ostendo [125] ; nichil egisti ; nichilque in eum admo-

120. Ce sont les épithètes que Virgile applique au cheval : *fremens*, Géorg. I, 12 ; *animosus*, Géorg. III, 81.

121. On peut remarquer ici que cette lettre est, d'un bout à l'autre, semée de réminiscences antiques. Presque au début, une exclamation classique bien connue : *flebiliter heu* ! que l'on trouve notamment dans Virgile et dans Ovide. Le : *Proh Deum atque hominum fidem* est une formule antique. — À côté de ces réminiscences, il y a des imitations déguisées ; car notre auteur ne se croit pas toujours obligé d'annoncer ses emprunts, et il orne sa prose de vers mis en pièces. Voy. plus loin le : *que summa terres fastigia* par exemple.

122.

> Cujus animam.....
> Pertransivit gladius.
>
> (Hymne, *Stabat mater.*)

123. Jubilé de 1350.

124. … Seriemque evolvere fati, dit Ovide.

125.

dum totis tuis uiribus pressis, actura es. Tu potius illusa es, non illusisti. Erubesce fallax et mendax, que summa terres fastigia nec animum quanquam pretiosi, tamen unici hominis, terrere potuisti. Quid in eum habes amplius ? Mortem forsan responsura es. Minus quoque agis. In utrumque animum ille paratum habet : aut si detur, uita hac laborum erumpnarumue plena equo [animo frui ; aut certe [126] ipsi morti prompta mente succumbere. Iam sibi illam proposuit, iam mente digessit ; nec ignarus est huius uerbi : stultum est timere quod uitari non potest [127], et ut ipse refert in quadam eleganti et memoria digna epystola, humano generi loquens : Quodque diu fecistis iter, complere timetis [128]. Credis illum monita hec dedisse aliis, si sibi primitus non dedisset ? Falleris tu longe a proposito suo. Ipse metus omnes, ipse te fatum inexorabile, iam pede subiecit [129]. 158 *F° 2*

Tu autem nequissime sonipes, neptunnia proles, tridentica percussione ut sacratum uirum percuteres, prima sicut aiunt tellure progressus [130], nunquam latio nec domi, nec bello, tantum obsequio proderis, quantum in persona preclarissimi uiri ferocitate tua pessime obfuisti et obesse conatus es. Dixerit aliquis te equum non dominum ex emulatione quadam

---

… Fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem.
Juvénal. X. 52.

126. Le mot *certe* est un renvoi à la marge.

127. Stultum est timere quod vitari non potest. — Sen. In Proverb. apud Langius, *Polyantheæ*, Lyon, 1659, 2 vol. in-f°.)

128. *Ep. Metr.* II. 15. v. 100.

129. Virgile, faisant allusion au philosophe et visant peut-être Lucrèce, dit dans les Géorgiques, II, 490 et suiv :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

130.

….. Tuque o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune.
Virgile. Géorg. I. 12-14.

On lit aussi en plusieurs passages de l'Énéide (notamment VII. 691) :

At Messapus equum domitor, neptunia proles.

Il est vrai qu'il s'agit non des chevaux mais de celui qui les dompte.

equis innata percutere satagisse. Nichilominus in excusationem admictam, quia etsi animal risibile non sis [131], insensatus tamen non es. Odore enim pabula sentis. Dignum hercle erat ut odorem et reuerentiam tanti uiri sensisses, qui te heroum gesta re[censens tam magnifice credendum esse canit in affrica, ut non dubium sit, cum Scipionem et ceteros uictoriosissimos refert quin post eorum uirtutem animi te non paruam sepius trihumphi causam, referat extitisse [132]; nec te credamus ab epiro maternam, aut a micenis paternam traxisse originem, nec maroneas laudes adhuc omnes consecutum fuisse [133]. nunquam te premat humana sessio, nunquam sella, nunquam freno specteris decorus; sed grandeui illius Abbatis [134] agrestes, sine intermissione baculis et crebris ictibus dorsum tuum examinent, atque ceno stipulis et immundo cinere iactando per agros psalmis scilicet importunis usquequaque, conterant in eternum. 159 *F° 2, v°*

Sed ne longius tedio tibi sim domine mi dum placere studeo, ad complicationem litere uenio. Virtus tua solida, eternaque solamine, non indiget alieno; ipsa sibi consolatio est; ipsa exemplum omnibus est. Et quod alii forsan, ut ita loquar, ad desperationem ducerent; tu ad gratiam, tu ad gaudium, ac necessarium fragilitatis humane, si qua labe dum presenti teneris ergastulo respersus es, ducis equanimita[te piaculum, diligenter apostolicum illud aduertens : cum infirmor, fortior sum, et uirtus in infirmitate perficitur [135]. Video te perfectum esse, non nelle uideri uirum. 160 *F° 3*

131. « Omne risibile homo. » (Marc. Capella, cité par Forcellini.)

132. Je ne retrouve pas le passage de l'*Africa* auquel Nelli fait allusion. Il y est plusieurs fois question du cheval, et notamment de son origine mythologique (vid. *Africa*, III, v. 154). Aucun passage ne me semble être celui que Nelli a eu en vue. On aura l'occasion de constater que Nelli ne possédait pas l'*Africa* (pas plus d'ailleurs que ne la possédait aucun ami de Pétrarque). Il est donc probable qu'il parle ici par ouï-dire ou d'après un fragment qui lui a été communiqué.

133. Virgile :

> … Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes,
> Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
> Neptunique ipsa deducet origine gentem.
> Géorgiques, III, 120-122.

« Maroneas laudes » : cf. Ibid., v. 72 à 123.

134. L'abbé dont Pétrarque a parlé dans sa lettre *Fam.*, XI, 1, et avec qui il faisait route vers Rome, quand il fut blessé près de Bolsena.

135. ….. Virtus in infirmitate perficitur. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis,

Uale igitur et longum uale, quia ultra me tulit impetus quam meditatus sim et uere quod apud te legi sumptum de Statio [136], dulce loqui miseris, in mentem uenit.

Parce precor audaci, ac me inter seruulos qui tuum nomen adorant et numen [137], dignanter queso si placet enumera.

Florentie. XVIIII. nouembris, iam temone [138] supino. 161 162 163 164

AD EUMDEM. II[a].

Sommaire :

Remerciements pour une lettre reçue de Pétrarque. — Bonnes nouvelles de la santé de Pétrarque que le porteur de la lettre a données à Nelli. — Mort de Jacopo di Carrara, seigneur de Padoue. Douleur qu'elle cause à Nelli. Lettre de Pétrarque à Boccace sur ce triste événement. — Festin en l'honneur de Francesco Bruni, où se trouvent réunis les amis florentins de Pétrarque. Lecture d'un poème et d'une lettre de Pétrarque. — Joie des « pétrarquisants. »

[Florence, 30 janvier, 1351.]

Multa expectaram, plura suscepi. Dicebam etenim quotidie tacitus intrame : a domino meo gratissimum munus accipiam, postquam lares suos domesticos et cellulam variarum pomis scripturarum ornatam, sospes o utinam incolumisque reuiserit ; nec me fefellit aliqua ex parte spes mea. Munus quidem quod iam dixi repente felix prima facie nuntius, eiusdem cuius ego nominis uenerator adduxit, de thesauris suis literam [139] o quam

ut inhabitet in me virtus Christi. *2 Cor. 12.*

136. Stace, Thébaïde, V., v. 48. — Pétrarque a cité ce vers de Stace, notamment dans la lettre *Fam.* VII, 12.

137. Cf. En. III. 437.

138. La Grande Ourse :

> … sed jam temone supino.
> Stace. Theb. I, 692.

139. Nous ne possédons pas la lettre de Pétrarque dont il est ici question (Vid. *Fam.*, XI, 2).

suauem, quam dixi munus protulit tam gaudiose [quam libere. Exultauit *F° 3, v°*
illico fateor in me spiritus meus [140], et illo una meque latitantem segrega- 165
tis ad partem, de tuis rebus, auide ut credis percuntatus sum, inquiens : age frater calami partes, quas uenerandus dominus meus, audi, tam lepide repromittit. Qui post tue nedum michi sed toti orbi gratissimam sospitatem persone, unum triste et amarissimum nimium proh dolor effudit uenenum ; mortem scilicet, heu dolens, heu lacrimans refero, preclarissimi et memorabilis domini, Iacobi de Carraria [141] ; crudelibus eum quidem usquequaque et deplorandis perpetuo fatis absumptum ; ex quo in baratrum amaritudinis et doloris mersum, te nuntius ipse tristi facie depromebat. Hey michi ; iterum et iterum hey michi. Modo ingruunt amarissima duo : meditatio meroris domini mei, quod me omni leticia spoliat, tristitiaque circumdat ; reliquum quod clarissimum et scientie amantissimum uirum extinctum, si non pari, tamen diffuso, dolore commemoro. Tu autem inter tot turbines seuientium procellarum, potuisti dicta[tionis *F° 4*
eloquium parate pariter et eleganter euomere ? Quam merenter, quam 166
compassiue celebrande facundie tue lituris [142] in ea litera [143] Iohanni Boccaccio mortem huiusmodi, non solum deplorasti, uerum etiam legentes audientesque deplorare fecisti ? Congregato equidem cetu tuo ad cenam splendidam extollendi uiri Francisci Bruni de Florentia, dudum cancellarii et notarii dilecti, prefati domini Iacobi [144] ; hi precipue qui sub fama

140. Exsultavit spiritus meus… » (Cantique *Magnificat.*)

141. Jacopo di Carrara fut assassiné par son frère bâtard Guglielmo le 19 décembre 1350 (Vid. Zardo, *Il Petrarca e i Carraresi*, Milan, 1887. p. 27).

142. Sur le sens particulier que Nelli donne ici au mot *litura*, vid. du Cange.

143. *Fam.* XI, 2.

144. La meilleure notice sur F. Bruni est celle de Novati (*Epistolario di Coluccio Salutati.* T. I, p. 42). Il fut nommé Secrétaire Apostolique par Urbain V dans les premiers mois de 1363 (Vid. *Sen.*, II, 3). Pétrarque n'était alors en relations épistolaires avec lui que depuis deux ans environ (Vid. *Fam.* XXIII, 20, que Fracassetti attribue avec toute vraisemblance au 8 septembre 1361). Dans cette lettre de 1361, Pétrarque dit qu'il ne connaît point Bruni ; il ajoute, il est vrai, que Bruni prétend l'avoir vu ; mais il pense que Bruni parle ainsi facétieusement et pour tromper ceux qui l'interrogent. On peut s'étonner que Pétrarque n'eût jamais vu Bruni, puisque Nelli nous le représente comme un des membres du petit groupe des « pétrarquisants » florentins. On s'en étonnera bien davantage en lisant, dans la présente lettre, que Bruni avait été « chancelier et notaire de Jacopo di Carrara. » Comment Pétrarque avait-il pu ne pas le connaître à Padoue ? Il est vrai que Nelli ajoute le mot *dudum*, qui peut vouloir dire *jadis, il y a longtemps* (bien que Nelli l'emploie ailleurs dans un autre sens). Quoi qu'il en soit, le fait est certain, et n'a jamais

tui nominis congratulanter uiuunt, et tuam reuerendissimam amicitiam profitentur, intellige melius queso quam proferam, unusquisque suum munusculum, ymo munus perfectum, cum de perfecto exiliat pectore deduxit in publicum ; et in cene introitu nobis corda laxantibus, nunc dulcedo refouet lectionis, nunc amaritudo conquassat. Metrum tuum [145] non minus delectabile quam fraternum auidissime uidimus legimusque. Subsequenter epystolas, quibus unicuique singulari quodam amicitie nexu perpetuo iungebaris, adeo ut tacitus quisque sibi amorem tuum, uideretur fide digno testimonio[uendicasse, gradatim digessimus et letanter : *F° 4, v°*
Non ibi liuor secundis anxius, non detractio, non aspernatio, sed quisque 167
tue facundie laudes efferre molitus ; quanquam de uiuis et nouis parcissima laus sit ; pro tui gloria nominis instanter ueritatis argumento certabat. Iam michi uideor Trasonem, cui meque si ultra processero qui aduler constituisse Gnatonem [146] ; sed michi testis Deus est quia non mentior, nec gnatonico more loquor.

Insuper inuolucrum hoc aromatum potius quam epystolarem sermonem, prudentia tua supplico, patiatur. Me quoque sub tuis uenerandis pedibus uelut si campum elysium incolam, contentum perpetuo, beatumque considera.

Florentie penultima die Januarii. 168

AD EUMDEM. III[a] 169

Sommaire :

Inconstance des hommes. L'évêque de Florence, Angelo Acciaiuoli, désire quitter son siège épiscopal. Il a écrit à Pétrarque à ce sujet. Nelli blâme le projet de l'évêque.

[Florence, 27 août, 1351 ?]

été relevé, à ma connaissance, par aucun auteur.

145. Rien ne permet de reconnaître le poème dont il s'agit. On voudrait croire que c'est l'épitaphe de Jacopo di Carrara. Mais de la lettre *Fam.*, XI, 3, il semble bien résulter que Pétrarque n'écrivit cette épitaphe qu'au mois de mai. Voir les raisons sérieuses qui ont fait adopter cette date par Fracassetti et par Mehus (Fracassetti, n. à *Fam.*, XI, 3).

146. Personnages de Térence. *Thraso*, le soldat fanfaron, *Gnato*, le parasite.

Vides domine mi quanta mortalium regat constantia mentes, quam merito sepius michi in memoriam redierit petrarchicum uerbum illud : et sors sua nulli ante placet quam subtrahitur[147]. Ecce non absque rubore dixero : Dominus meus Episcopus florentinus[148] ecclesia sua honorabili et famcsa, ciuitate sua spetiosa ac predulci patrie [solo, minime contentus est. Vides quam familiariter tibi scribit, ut ridiculum fiat omnibus, utque fabula uulgi fiat[149]. Si ad singula eius inualida descenderem argumenta, que ipsum mouent aut potius tam egrum faciunt, longa retro series, atque uereor ne dignitatis eius presumptiuus reprehensor efficerer. Scis prudentie tue modum, scis quandoque amicum falli necesse. Scis denique quid suis expediat, si non sibi. Michi queso in omnibus parce atque diu uale. *F° 5* 170

Florentie XXVII Augusti.

AD EUMDEM. IIII[a] 171

Sommaire :

Récemment, pour se distraire de ses travaux, Nelli a fait une lecture de Virgile ; il est tombé sur l'églogue X. — Il en applique un vers à son amitié pour Pétrarque. Pétrarque est tout pour Nelli, dans le ciel et sur la terre. Il explique cette pensée par l'éloge des mœurs de Pétrarque et une déclaration d'amitié passionnée. — Nelli réclame des vers que Pétrarque a promis de lui envoyer par l'entremise de Forese de' Donati.

[Florence, 4 janvier, 1352 (probable).]

Dum nuper iuxta fortunas meas, tum meis tum aliorum occupationibus anxius, spiritui meo compatiens ad recreatiuam non dico descenderem sed potius ascenderem lectionem, occurrit primo quem primum diligo ; Platonem forsan existimas aut Aristotelem ; siue magis professioni mee

147. Pétrarque. *Ep. metr.*, II, 15, v. 85 et 86.

148. Angelo Acciaiuoli, dominicain, nommé évêque de Florence le 6 juillet 1342, quitta volontairement son siège en 1355, et se retira au Mont-Cassin, où il mourut en 1357.

149. Fabula vulgi fiunt tandem impii. *Deut.* 28, 37. *I Reg.* 9. 7.

congruum Ieronimum et Augustinum : sed falleris. Maximus ille uatum, quem coluit antiquitas, et presens atque iam futura posteritas inter elysios ueneratur, ultro michi [se obtulit et ut sepe accidit uiatori qui cum 172
diuertere proposuit, suo lusus proposito, fertur amplius recto calle : haud *F° 5, v°*
aliter michi. Nempe ante quam Maronem aduerterem, comperi me legisse delectabile ac succosissimum carmen illud amatoribus ad solamen emissum : Nec lacrimis crudelis amor, nec gramina riuus et cetera [150]. Et quia iam meditatus eram iterata litera tuum non ignobile sed elegantissimum uexare otium, libuit hec mantuana carmina pro materia sumere. Nunquam enim et nusquam tuas audire noces, et meas reddere [151] saturabor. Epythetum tamen transferam ut michi dicam, non hunc qui dignitatem tuam, et humilitatem meam conglutinat, crudelem amorem, sed uerius dilectionem piissimam. Liceat michi usurpatiue loqui. Quid enim michi est in celo, et a te quid uolui super terram, nisi quod tu michi in celo es, et te ipsum michi super terram desidero ? Nec sapiunt hec uerba heresis labem, sed ardentissimam caritatem. Tu enim michi in celo es, non dico pro deo, sed pro ducatu ad deum, quem [ornatissimis et ab omni 173
spurcitia alienis moribus exemplarie prestas ; quem probata et singulari *F° 6*
uita, tu parthenias [152] nemini denegas. Ubi est auaritia, ubi superbia, ubi ambitio, ubi de terrenis anxia cogitatio ? Nequaquam he pedissece tue sunt, sed omnino ignote, et cum nomina earum audieris inimice. Ecce igitur qualiter michi in celo es. Super terram autem teste conscientia, omne quod possideo carius. Plura uacant ; sed reprimam me. Sermunculum tamen conceptum retinere non ualeo. Quotiens in huius mundi pelago, procellis arripior, aut eger prostratus iacet animus, clauum et gubernaculum habeo ualidum, quo nauicula undosis enatat et subterlabitur fluctibus. Forsan aliquid grande expectas, maius dicam. Ad memoriam paterne amicitie tue, caritate omni, et suauitate referte, confugio. Ibi portus, ibi quies, ibi solamen eximium.

150. Virgile, Églogues, X, v. 29.

151.

> ..... audire et reddere voces.
>
> En. I. 409.

152. Le surnom de *Parthenias* (παρθένος vierge) avait, dit-on, été jadis donné à Virgile pour la pureté de ses mœurs. Les amis de Pétrarque le lui appliquèrent après sa conversion.

Uersus quosdam tuos per Forensem nostrum, michi promissos, egregium munus expecto, et quousque habeam affligitur anima. Vale precor ado- 174
rande, colende.

Florentie die IIII Ianuarii.

F° 6, v° **AD EUMDEM. V[a].** 175

Sommaire :

Nelli remercie Pétrarque pour deux lettres reçues (*Fam.*, XII, 4 et 5) et s'excuse de lui écrire si souvent. — Il a transmis aux amis de Pétrarque les compliments dont celui-ci l'a chargé.

[Florence, 15 février, 1352.]

Quam suauiter mentem meam rapuit omnipotens sermo tuus, ut tuas non unas sed binas accepi literas[153] ; taceo, et me tacentem intelliget qui me leget ; et quia omnem dicendi exhausisti facundiam, pudet me iam scripsisse ad te, atque penitet, nisi forte ad nectendam tam caram amicitiam huiusce scriptura profecerim. Indulsissem quoque nunc calamo, nisi munera tanta eloquentie tante uitare irreuerentiam imperassent : que munera, quas literas, iocundissimo corde et saucio dulcedine pectore legi, perlegi, atque relegi, nunc istam, nunc illam, et quia earum quelibet equo gradu in arcem mentis ascenderat, equo desiderio quamque deobsculatus amplexusque sum, quam precipuam eligerem dubius, quâsque in 176
secreto scrineo, ne in manus labantur ineptas, diligenti cura constitui.

Felix tu, felix ego, qui tuo tempore uita fruor[154]. Quam preclare inter elegantissima cetera, de conceptu mentis narratu difficili deprompsisti ; de amore quoque mirifi[co Virgilio ipsi Maronem, et buccolico pastorium *F° 7*
carmen obiciens.[155]. Enimuero cum de ipsa mentis intentione maiori quam calamo aperiri possem exemplarie disputando tractares, tunc illam,

153. *Fam.*, XII, 4 et 5.

154. Pétrarque relève ce passage en ces termes : « *Quid enim..... illi faciam particulæ ubi te felicem vocas qui meo tempore vita frueris ?.... Id sane de Socrate suo dicere solitus fertur Plato.* » Je remarque que Pétrarque donne à la lettre de Nelli la qualification de *particula*, que Nelli réserve en général aux *post-scriptum*.

155. Vid. la lettre précédente et Pétrarque *Fam.*, XII, 5.

arte summa integre reserasti ; ex quo michi fauste nimis compertum est tuum me, ut alias dixisti, occupasse animum [156]. De carmine uero quod Plinium querit ante quam ueniat [157], de inualitudine Pontificis maximi, et de ceteris fauo dulcioribus, que dignatus es ad me perferre, superfluum reor aliquid dare laudis. Ipsa sibi omnia laus sunt, et humile spernunt iudicium.

Ceterum quod auiditate nimia uirum tantum iterum et iterum scripture labori subieci, peto ueniam ; nec amplius pulso, ut meis sermonibus mo- 177
rem geras, nisi cum te ipsum ipsa perfecte amicitie uis impellet.

Omnes quos te uelle noui, ualere iussi pro parte tua ; exinde omnes ingenti letitia fluitant. Sed tu serui ubique tui non immemor, longum uale, et quanquam Erigonem inter Chelasque sequentes, iusta celi parte tibi merito pandatur locus [158], mancas adhuc [hominum queso contentus ha- *F° 7, v°*
benis, undarum terreque potens et sydera dones [159]. Iterum uale meum suauium, ac dulce suspirium.

In patria comuni. XV Februarii. 178

AD EUMDEM. VI[a]. 179

Sommaire :

L'abbaye vallombrositaine de Cavanna a été donnée à don Ubertino, ami de Pétrarque, puis elle lui a été retirée au profit de don Guido. Don Ubertino en a appelé à la Curie Romaine et Pétrarque s'emploie à Avignon en sa faveur.

156. Vid. Pétrarque *Var.* 29.

157. Il s'agit de l'*Ep. metr.* III, 22, que Nelli recevra plus tard (Vid. L. XIII). Dans cette épître, Pétrarque parle des labyrinthes antiques et en distingue cinq. Il s'était excusé auprès de Nelli (*Fam.*, XII, 5) de n'avoir pu terminer le poème, il avait besoin pour cela de consulter Pline, dont il avait laissé son manuscrit à Vérone. Il ne pouvait obtenir communication du Pline de la Bibliothèque papale à cause de la maladie du pape Clément VI.

158. Géorgiques I, 33-35.

> Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
> Panditur…..
> ….. cœli justa plus parte…..

159. Stace. *Theb.* I. v. 30-31.

Nelli a communiqué à Angelo Acciaiuoli, évêque de Florence, une lettre où Pétrarque le priait d'agir aussi dans l'intérêt de don Ubertino. — L'évêque s'est transporté auprès de l'abbé de Vallombrosa. Celui-ci, ramené à des dispositions plus favorables, a écrit une lettre à l'avocat de son ordre. Nelli en adresse copie à Pétrarque et il l'encourage à soutenir les droits de don Ubertino. — Nouvelles des amis florentins de Pétrarque. — Dernières recommandations de l'abbé de V.

[Florence, 21 août, 1351.]

Dum de die in diem felicem expeditionem dompni Ubertini[160] amici nostri auidus expectarem ; et ecce nuntius de longinquo pisside munitus, et baculo, non dico porrexit sed aquam frigidam subtraxit anime sitienti, e thesauris suis literam[161] proferens turbationibus, et non rancidulis sed maximis rancoribus plenam, utpote quia, non tuum, sed casum indignabatur amici[162]. Obmissa igitur omni cultura eloquii si qua esset, noueris Reuerendum patrem, Episcopum florentinum[163] amicissimum tuum, tuique nominis libentissimum auditorem, audito casu, atque tuarum literarum tenore, eque ac nos fateor indignatum. Et cum hec in uesperis agerentur, sequenti proximo mane ad abbatem Uallis umbrose[164] me comite se personaliter [contulit, et eorum que a principio in hoc negotio uersata sunt, facto sermone sicut eque indignatus est, sic eque me presente conquestus. Sed quid ego narrem immobilitatem hominis illius, quid imprudentiam, quid ignorantiam, quid suspitiones ? Qui dudum anacorithe nomen et claustralis heremite sortitus, simplex et prudens extimatus, ad tantum nunc regimen assumptus, ludibrio est omnibus. Verificatur nempe in eo uerbum illud uerissimum : Ignarus publice conuersationis, *F° 8*

160. Voir dans mon étude chronologique ce que j'ai dit de l'affaire de don Ubertino.

161. Je ne retrouve pas cette lettre.

162. Virg. En. II, 93 (Indignabar amici).

163. Angelo Acciaiuoli (Vid. L., III).

164. *Vallombrosa*, couvent situé dans l'Apennin, au-dessus de Florence. L'ordre des Vallombrositains a été fondé vers 1040 par saint Jean Gualbert. — L'Abbé titulaire du *Generalato di Vallombrosa*, dont la conduite inspire tant d'indignation à Pétrarque et à Nelli, est Don Michele Flammini. Il fut en charge de 1346 à 1370. (Voy. Brocci. *Vita di Don M. F.*)

cautus et eruditus esse non potest. Sed quoniam si hanc ipsius materiam 181
intrarem, ferret me impetus quo non uellem, et quia etiam nec michi
unius hore spatium paratur, tum propter inopinatas rerum mutationes
in hac ciuitate[165], ex quibus ipsa ciuitas tota obtenebrata est, et corda
concussa, tum propter officium meum, uiribus meis onerosum; ad re-
medium quod potuimus obtinere descendo. Dicit Abbas se nullum de
cetero paraturum fauorem dompno Guidoni[166] adversario nostro, cum
[instantissime petat et petierit nunc in aduentu nuntii tui per alium sci- *F° 8, v°*
licet nuntium aliquas literas testimoniales : hoc unum de remedio. Se-
cundum est quod idem Abbas scribit aduocato ordinis quamdam literam
cuius tenorem totum presentibus interclusum accipe, que in fauorem est
dompni Ubertini nostri, quamuis non multum expressiue, sed subtiliter
intuenti satis bene sonat. Dicit enim idem abbas, non possum aptius scri-
bere; semel quidem de inconstantia notatus sum, secundam notam licet
effugere. Scribit et alia que uidebis omnia. Tu uero queso in fauorem
huius iustitie etiam ultra pudicissimos tuos mores, nec pigeat huius cau- 182
sam defensare. Scis enim quam beati sint, ueritate testante, qui iustitiam
esuriunt[167]. Scis quoque ne iocundum hoc obmittamus, Uirgilium semel
causam egisse[168]. Non dehonestat fauor iusticie prestitus sed auget di-
gnitatem.

Hec hactenus. Patere queso hunc plebeium sermonem, quem mille dis-
tractionibus circumdatus intempeste noctis hora profudi. Iohannes Boc-
caccius tuis [requisitionibus ut scis promptissimus non erat, nec est in *F° 9*
ciuitate. Sed non refert, quia Episcopus fauore ac solicitudine operatus
est quantum fuit necesse. Plebanus Forensis, Lapus, et Zenobius,[169] ea

165. On ne voit guère de quels changements Nelli peut parler ici; il ne peut s'agir que des agitations de Florence par suite de la guerre contre les Visconti (juillet-août 1351).

166. Don Guido, qui prétendait obtenir l'abbaye de Cavanna contre don Ubertino.

167. Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam. — Matt. V. 6.

168. On lit en marge du manuscrit ces mots : *Non memini me legisse de Virgilio, nisi forte iste vir intelligat Virgilium egisse causam pro possessionibus sibi ablatis et postea restitutis.* Je n'oserais pas affirmer que cette note soit de Pétrarque. Elle est d'une autre main que le reste du manuscrit. — Virgile a-t-il plaidé devant le tribunal ou ne plaida-t-il que par ses poèmes auprès d'Octave et de Varus? Ce qui est certain, c'est qu'en 713 il vint à Rome, où il composa l'Églogue IX, sorte de placet, a-t-on dit, adressé à Varus pour appeler sa protection sur son domaine de Mantoue qu'il avait été obligé d'abandonner. Ce n'est que plus tard qu'Octave fit rendre une décision qui restituait ce domaine au poète.

169. Les trois personnes dont parle Nelli sont :

deuotione, qua credis te valere desiderant.

Unum oro ut non semper iaceat hec patria, hi fideles tui orbati, sed ut tua promittis restituti presentia. Nouit deus quanto teneor affectu et amore ardeo, et quod de me dico de omnibus tuis dico.

Post hec in mentem uenit quod Abbas supra scriptus duo rogauit : unum quod ibi in curia honor suus per te conseruetur illesus ; sed hoc narrare 183
superfluum sapienti. Reliquum quod litera huiusmodi quam aduocato scribit non propaletur, et in hoc iudicio meo non exaudiendus.

Florentie die XXI mensis Augusti. 184
185

Forese de' Donati, *pievano* (plebanus) di San Stefano in Botena (à quelques milles au nord de Florence). La collation de ce bénéfice appartenait à l'évêque de Florence. Forese accompagnait Angelo Acciaiuoli à Avignon en 1352, et était au nombre des familiers de ce prélat. Fracassetti nous apprend qu'il fit son testament en 1372. La lettre *Fam.* XVIII, 6, prouve que Pétrarque entretenait avec lui une correspondance toutefois assez intermittente. La suite de l'épistolaire de Nelli nous donnera les seuls détails que nous ayons sur cet ecclésiastique respectable et studieux.

Lapo di Castiglionchio. Sur ce remarquable lettré et juriste, nous sommes encore réduits à consulter les travaux savants mais surannés de l'abbé Mehus (notamment : *Epistola ossia Ragionamento di Messer L. di C., celebre giureconsulto del sec. XIV.* Bologna 1753). Il s'adonna d'abord aux lettres, puis il y renonça pour se vouer à l'étude des lois (Pétrarque le lui reprocha amèrement, comme Nelli le constate dans une des lettres suivantes). Il enseigna les *Décrétales* à Florence, jusqu'en 1378. Il fut exilé en 1378, et après cet exil, commence pour lui, comme juriste et comme homme d'État, un rôle très important, sur lequel ce n'est pas ici le lieu d'entrer en aucun détail. Il mourut à Rome en 1381, et était vraisemblablement beaucoup plus jeune que Pétrarque.

Zanobi di Strada, dont la vie a été écrite par Filippo Villani. (Voir surtout les notes de Mazzucchelli.) Né en 1315 à Strada dell' Impruneta (à six milles de Florence), fils de Giovanni Mazzuoli, grammairien et maître, dit-on, de Boccace. Il succéda à son père en 1335 comme maître de grammaire. Comme Nelli, il se lia avec Pétrarque à Florence en 1350 et ne tarda pas à entrer en correspondance avec lui. Par l'intermédiaire de Pétrarque, qui voulait l'arracher à son labeur de maître d'école, et lui donner le loisir de cultiver la poésie, il fut attaché, en 1352, au grand sénéchal Niccola Acciaiuoli. (*Fam.*, XII, 2, 3 et 15.) Celui-ci prit Zanobi en si grande admiration qu'il s'employa à le faire couronner de lauriers par l'empereur Charles IV (à Pise, le 15 mai 1355). Nous verrons plus loin combien Nelli s'indigna de voir décerner à ce poète secondaire un honneur qui dans ce siècle n'avait appartenu qu'à Pétrarque. Boccace s'en indigna de même et Pétrarque en conçut assurément quelque humeur. Cependant il resta en relations amicales avec Zanobi, qui semble avoir été un homme médiocre et bon. Zanobi reçut en 1359 le poste de Secrétaire Apostolique, que Pétrarque avait refusé, et mourut de la peste dans l'été de 1361. On a vu plus haut comment j'ai pu établir assez exactement la date de sa mort.

AD EUMDEM. VII

186

Sommaire :

Nelli a reçu de la part de Pétrarque un personnage très loquace qu'il désigne sous le nom de *Neophyte*. — À propos de la conversation de ce personnage, il célèbre les bienfaits, de l'amitié de Pétrarque.— Don Ubertino est à Florence ; Nelli s'emploie en sa faveur.

[Florence, 28 août, 1351.]

Neophytum hunc preter consuetudinem gratiosum a te uenientem[170] accepi facie liberalem, et tui adeo amatorem, ut gratiam non paruam habeam uidisse, atque audisse se. Sermonum maximus elar[gitor est, sed *F° 9, v°*
quia haud impurus, semper comes huiusce sermonis est uenia. Queso uti profero capias ; semper enim gratia dulcedinis, aliquid ioco dignum interserendum est literis. Muta refert, multaque narrat, nunc del singularissimo amore quem erga me tuus semper aut auget, aut consolidat animus ; nunc se felicem dicit ex contubernio quod se tecum habiturum sperat. Quid multa ? Ut alias etiam nunc accipe : omnes tibi nectis, omnes inebrias, et omnes eo perducis, ut si quid in eis defectus sit, cum tui fue- 187
rint, totum suppleat carissima atque clarissima amicitia tua quam colunt, et ex minus dignis, dignissimos facis : minus dignos uoco, quibus scientie sermo datus non est.

Preterea Abbatem de Cauanna heri noueris applicuisse Florentie, ab insulso Abbate suo, Umbrose uallis preside prius ad preces tuas et Episcopi nostri efficacissimam intercessionem preelectum et prelatum omnibus, mox ad inconstantie sue morem, depressum sine causa et abiectum. Damus operam ut aliquid ab eo gratie, quamuis in diem tertium abolendum im[petrare possimus. Longum uale, precordialissime domine mi, et me *F° 10*
iugiter queso tuis cogitationibus addice.

Florentie die XXVIII Augusti.

AD EUMDEM. VIII[a] 188

Sommaire :

Dans une précédente lettre Nelli a laissé échapper un barbarisme. Il s'en excuse et confesse son ignorance.

[Florence, 4 août, 1353.]

Uide : cum nudius tercius ad te scripsi[171] ; nescio qua dementia factum est, ut uerbum saltem unum inepte prolatum epystole insererem. Illud scilicet, quod scribi debuit perfluxi, quia perflui, scriptum est. Puto duabus maxime de causis euenisse, ut uidelicet tibi cuius semper recordatione, uel uerius contemplatione assidua usque delector, denuo scriberem. Secunda ne tu amoris importuna uehementia qua circa me angeris, uel falsa credulitate fallaris, sed me totum uideas, totum noscas, et sublato aliquantille non dico intelligentie, sed apparentie clamide, pauperem et mendicum etiam primitiue scientie non ignores. Dignum etenim ualde est, ut quem totum habes, totum agnoscas. Sic equidem cupio, ut apud te potius simplex, modicus, auidusque siem, quam ampullas et sex- 189
quipedalia uerba proiciens[172].

Utinam merear inter discipulos [tuos dici, quod michi edepol carius luce *F° 10, v°*
fiet. Ualere te opto, uirorum unice atque optime.

Florentie. IIII[a] Augusti.

AD EUMDEM. IX[a] 190

Sommaire :

Nelli s'excuse, sur ses nombreuses occupations, du style négligé de sa lettre. — Il parle de livres qu'il devait envoyer à Pétrarque.

[Florence, 13 janvier, 1354 ?]

170. Vid. Pétrarque, *Var.*, 41.

171. Cette lettre est perdue. — J'ai déjà eu l'occasion d'observer que Nelli ne semble pas donner un sens précis à l'expression « *nudius tercius* ».

172. « Projicit ampullas et sesquipedalia verba. » Horace. *Ep. ad Pisones*, v. 97.

Indignas auribus tuis literarum harum series patienter suscipe; quesoque parcito occupationibus meis, que et si humiles sint, tamen me modicum complent, hauriuntque, absorbentque; adeo, ne tibi etiam unico meo uis dicam domino? uis amico? uis fratri? patri carissimo atque uerissimo dicam, rependam multiplicatarum tuarum literarum[173] tenoribus fidem. Sed uerum est quod ait quidam : dies die truditur[174], et fallitur etas, et spes, et terminus, longe breuior sperato succedit. Ecce equidem centuplicatis uicibus dixi cras amicabor domino meo, diffuse scribam; de libris petitis responsum dabo; sed ut ceteros, me spes uana fefellit. Nunc autem propulsatus huius latoris neophyti[175] aduentu, 191
rudem breuemque hunc potius quam nullum sermonem effudi; totam tamen responsionis mei seriem sibi committens, cui scriptis exprimende non sufficio. Plura nempe conceperam, sed e mediis manibus [calamum *F° 11*
occupatio rapit. Diu uale memor mei.

Florentie die. XIII. Ianuarii.

AD EUMDEM. X[a]. 192

Sommaire :

Billet écrit sans doute au moment où Pétrarque venait de s'établir à Milan.

Nelli ne veut pas s'associer à des reproches que font à Pétrarque ses amis florentins, mais éprouve quelque embarras à donner son avis. Il engage pourtant Pétrarque à ne pas tenir compte des propos du vulgaire.

[Florence, 1353 (probable).]

Posthac, sensi, nescio quid suspitionis incidit in fideles tuorum animos amicorum, qui ad te scribunt satirice satis, ut tu iubes, Socratis[176] exem-

173. Il s'agit peut-être des nombreuses lettres que Pétrarque écrivit à Nelli dans les derniers mois de l'année 1353.

174. Horace, Odes. II, 18, v. 15 :

> Truditur dies die.

175. Vid. L. VII.

176. Emprunté sans doute à Cicéron.

plo qui aiebat detractores plurimum, nedum reprehensores fore utiles, ut si uerum dixerint, corrigatur ; sin autem mendacium, nichil ad nos. Ego autem dissentio non consentio eorum in hac parte iudiciis, et iterum consentio non dissentio. Tu cui fideliter ab omnibus scribitur, quid honori tuo conueniat uisito. Si quid finaliter sentio petis ? quod expressi in literis, cursum fortune fortiter agas : Magnus enim labor est magne custodia fame[177]. Et incongruum ualde est, ut quem phylosophya liberum fecit, iniquo popularis lingue imperio territus, seruus fiat. In te hec omnia parui duco. Age quod lubet, et libere ; et diu iterum uale mei memor. 193

Florentie die eodem.

AD EUMDEM. XI[a]. 194

Sommaire :

Nelli s'excuse de la brièveté de sa lettre et en promet une plus longue. — Repas offert par Nelli aux neveux de l'évêque de Florence, et auquel assistaient Boccace, Lapo di Castiglionchio et Forese de' Donati. — Arrivée d'un messager, porteur de deux lettres de Pétrarque. Analyse des lettres *Fam.* XVI, 14, puis *Var.* 56. — Remerciements pour les démarches de Pétrarque en faveur de Nelli auprès du cardinal Albornoz. Démarches de Nelli lui-même auprès des personnages de la suite du Cardinal, lequel vient d'entrer ce jour même dans Florence.

[Florence, 2 octobre, 1353.]

Si epystolaribus monitis tuis et summe facundie tue dulcedini, colende [pater, responsum dignum niterer, procul dubio non solum unam aut *F° 11, v°* duas ebdomadas, uerum quinquaginta et amplius labores hecates, hunc

177. Ce vers de Pétrarque se trouve à ma connaissance dans deux poèmes différents : 1° *Africa*, VII, v. 292 ; 2° *Ep. metr.* II, 15, v. 283. Le fait que Nelli a cité ce vers ne doit donc pas porter à conclure qu'il connaissait le passage de l'*Africa*. D'ailleurs il connaissait assurément l'*Ep. metr.* II, 15 ; car il l'a déjà citée deux fois (L. I et III), et la citera encore.

puerum remorarer. Ideo quod nunc necessarium est breuis sermo percurrat, que fert animus proximo et largiori calamo reseruatis.

Fortunatum hunc diem merito dixero, tanta michi blandita est ex insperato felicitas. Vocaueram equidem conuiuantes aliquos Reuerendi patris Episcopi florentini nepotes, qui se in tertium diem ad Bononiense studium conferunt, Gratiani [178] atque Raymundi [179] uolumina uersaturi. Affuit fors fortuna, et huic contubernio addidit Iohannem Boccaccii nostrum, Lappatum tuum aut Lapum de Castiglionchio, qui nunc apostatauit a musis, simili studio uacaturus ; Forensem [180] instructorem meum, ad quem usque afficior, et alios nec tibi nec michi dissimiles ; et, dum certatim daremus operam ut collationis siue confabulationis delectatio, refectioni succederet, pulsat nuntius ianuam ; fit strepitus tectis [181] ; accurrunt serui referunt adesse puerum de Mediolano pergentem, qui postquam intromis[sus est, de suis thesauris protulit in medium non dicam epystolas, *F° 12* sed preciosissimas margaritas tuas : augetur gaudium ; leguntur prime, que incipiunt : Risi ut iubebas [182] ; que postquam audite sunt admirantur comites conuiuantes, de minimo uerbo iocoso quod lingua mea lapsa est, tantam te texuisse materiam, tantaque emisisse fluenta, tam dulciter, tam mirande. Secunde uero que de usurpato legati nomine et periculo pariter quod uix euasisti, plene erant [183], gaudium horrore mixtum animis attulerunt : ex quibus tamen literis, omnibus et michi notum est, quanto circa me flagras amore ; quanto studio quod petii obtinui ; quanta solicita affectione nunc hoc, nunc illud instruens, circa cancellarium legati [184], et quod alios quamplures amicos nostros ausim, negotium ipsum secutus es [185] ; quasi amare querens, quod aliquid laboris supererit seruo tuo.

178. Gratien, né à Chiusi en Toscane, moine de San Felice de Bologne et professeur de droit, auteur d'une compilation de droit canon célèbre au moyen-âge sous le nom de *Decretum Gratiani* (XIIe siècle.)

179. Le Raymond dont il s'agit ici doit être Raymond de Peñafort, dominicain, né à Barcelone, mort en 1256, auteur de : *Libri V extravagantium Decretalium* (Vid. Fabricius, *Bibl. lat. mediæ et infimæ ætatis.* t. V, p. 664 ; 1736.)

180. Sur Lapo di Castiglionchio et sur Forese de' Donati, voir plus haut L. VI

181. Fit strepitus tectis. — En. I. 725.

182. *Fam.* XVI, 14 : Milan, 16 septembre.

183. *Var.* 56 : Milan, 18 septembre.

184. Le légat dont parle Nelli est le cardinal Albornoz ; son chancelier, l'*Episcopus Egitanensis*, dont il sera question plus loin.

185. La correspondance de Pétrarque nous apprend avec quel zèle il avait sollicité du

Hey michi pater amabilis, deficiunt sensus, ut meum expleam animum ; etiam regratiari non possum homini moleste ferenti, qui etsi in ceteris igneam habet memoriam, in obsequiis aut [beneficiis a se impensis gla- *F° 12, v°*
cialem prorsus et hebentem habet ; et regratiari cupio ; imo ardeo eloqui, quanto michi pluris est affectio ipsa quam munus. Sed quid ego superflua molior ? Animum meum nosti ; et quanquam in pluribus rebus meis fallaris, in eo tamen perspicax es, et si non es esse uis, et quicquid addide- 197
rim succidendum dixeris. Taceo igitur ; cum me tacentem audias, absentemque uides [186], et cordis mei secreta ut in pluribus aduerti rimaris. Ut dixi alio calamo [187] phylosophicis epystolis tuis non tamen phylosophice responsurus sum. Preterea iam locutus sum Iohanni de Florentia [188], qui etiam meus notissimus est et super complendis literis gratie michi facte, te medio, medio dixi, a te solo decebat, tam gratam quam celerem promittit expeditionem. Cras conueniam Episcopum Egitanensem cancellarium domini legati [189] omnesque alios quos monuisti alloquar : non ut omnes necessarii sint ad negotium, sed ut sciant et ipsi me nomen tuum colere. Atque hanc non minimam michi glorie partem existimo. Vale diu lumen orbis nostri clarissimum.

Florentie die II Octubris, qua intrauit legatus ciuitatem cum ingenti totius populi plausu. 198
199

cardinal Albornoz une faveur que désirait Nelli. Mais il est impossible de savoir quelle était cette faveur.

186. « *Absentem intueor ; tacentem audio.* » (*Fam.* XVI, 12).

187. Cette lettre ne se retrouve pas.

188. Je ne sais qui est ce personnage.

189. Cet Évêque, dont Pétrarque parle dans la lettre *Var.* 56, et qui était chancelier d'Albornoz, n'est pas mentionné par Sepulveda, historien du Cardinal. — L'ancienne Egitania est située en Portugal (Estramadure), à l'ouest de Coria, et au nord d'Alcantara. D'après Florez (*España Sagrada*, T. IV, p. 172. Édition de 1758), elle se nommait primitivement Silla. Sous le nom de Egitania, elle fut de très bonne heure le siège d'un Évêché. Mais les Sarrazins la détruisirent, et on n'en voit plus aujourd'hui que les ruines, sous le nom de *Idaña la Vieja*. Le titre d'Évêque d'Egitania fut rétabli par le Roi Sanche I de Portugal au XIe siècle en faveur des Évêques de *la Guarda*. Florez dit que ces évêques portaient indifféremment le titre d'Évêques d'Egitania ou de la Guarda, (*loc. cit. T. XIV*). Nous trouvons dans Gams (*Series Episcoporum Ecclesiæ catholicæ*. Ratisbonne, 1873), le nom de l'Évêque de la Guarda qui occupait le siège en 1353 : il est connu comme *Laurent I*, et était évêque de la Guarda avant 1349. Il ne l'était plus en 1357.

Il existe un ouvrage spécial sur les Évêques d'Idaña et de la Guarda par Pereyra. Je n'ai pu me le procurer.

AD EUMDEM. XII[a].

Sommaire :

Il est question d'un bréviaire que Nelli voulait donner à Pétrarque et que celui-ci refusait de recevoir gratuitement. Nelli insiste pour le lui faire accepter.

[Florence, 1351.]

F° 13

Puerum tuum diutius et auidius expectaui ; nec venit. Precor domine mi, ne illum alio quam ad domum quam inhabito diuertere mandes, nisi me cruciatum reddere uelis.

Restat de breuiario disserendum. Credebam te tacitum in hoc munusculo, nec reuixisse loquacem. Nunc quia me cogis alloquar : tu uide ne me irritatum audias. Per amicitie tue reuerende[190] dulcedinem, qua nichil michi optabilius hac luce successit, affirmo quod liber ille apud me liber erat ; et ideo tunc alienum finxi, uerens ne tu illum ex modestia tua renueres, et compatiens importuno uolumini quod habebas. Credo equidem te credere, illum preter me, nulli obnoxium fore librum. Sed quod hoc adeo dicis, ut sine rubore exigam precium, quod uelim, si uelle possem, quo nichil ridiculosius umquam scribes : ais etiam quod nisi uelis, non solues ; sed iuvat nosse ; et quod persuasum est tibi, librum illum non fuisse meum, surdo narras[191] ; et si me insulsum in ceteris audis, in hoc oculatum, atque uafrum audies. Pone continentie tue modum, et [substine tibi donatum libellum ab eo qui tibi deuouit se, si quid est totum : Non semper dandum est interdum accipiendum ; quasi non sit beatius dare quam accipere, et quod beatius est amico aliquando concede. Habes que in me sunt et si quid eorum que circa me sunt, cupio ut apud te sit, tu non sines ?[192] Rogo ne amplius super hoc scribas, cum enim cetera

201

F° 13, v°

190. Le mot « *reuerende* » se trouve en renvoi à la marge.

191. « Surdo narret ». Térence, *Heaut.* II, 1. 10.

192. On ne sait pas si Pétrarque accepta définitivement le cadeau de Nelli. Mais il semble qu'il eut toujours une préférence pour son grand bréviaire. Ce dernier, légué par Pétrarque à Iohannes a Bocheta, *custos* de l'Église de Padoue, se trouve aujourd'hui à la Vaticane. — Sur les Bréviaires de Pétrarque, voy. Nolhac. *Pétrarque et l'Humanisme*, p. 55-57 et 79, et aussi : *De Patrum et medii ævi Scriptorum codicibus in Bibliotheca Petrarcæ olim collectis.* Paris, 1892.

libentissime que scribis legam, hoc unum moleste nimis.

Iterum uale, et loquacitati inepte da ueniam.

Florentie eodem die. 202

AD EUMDEM. XIII[a]. 203

Sommaire :

Remerciements pour des lettres reçues et excuse de ne point écrire plus souvent. — Éloge de Pétrarque. — Réflexions sur l'*Ep. met.* III, 22, puis sur *Fam.* XVIII, 10. — Admiration universelle qu'excitent les œuvres de Pétrarque. — Comment Pétrarque récitait ses poèmes. Enthousiasme de Nelli. — Nelli parle d'une troisième lettre de Pétrarque où il est question de *Sophonisbe* (*Fam.* XVIII, 7). — Il discute sur le sens du mot *patheticus*. — L'amitié de Pétrarque a donné la gloire à Nelli. — Il désire ardemment voir Pétrarque.

[Florence, 16 août 1355.]

Vide quanto me laberintho quotidie tue dilectionis laberinthis inuoluas, cum ad me solum in solo natali tuo, literas et affectiones tuas iterum et iterum perferas geminatas. Quarum responsionibus si operam dedero, nichilo plusagam, quam si montes aureos michi fingam, ita nerui deficiunt animique[193] ; quasi eidem Flacco non abscultauerim : sumite materiam uestris qui scribitis equam uiribus[194] ; cum tu michi materia sis uribus 204
non equa meis. Terrent quoque [atque mentem meam in uehementem *F° 14*
admirationem trahunt, quedam inaudite dulcedinis, ore melifluo delapsa tuo ; que tuus excelsus ac segregus excogitat animus ; que suauissima, tuo

193.

….. sectantem lævia nervi
Deficiunt animique ;…..

Horace, Art poétique, v. 26.

194.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus….

Ibid., v, 38.

apollinea reboat plectro lira ; queque tuus gratissimus atque multiuagus exarat calamus. Et enim si elatus fuerit sermo tuus, nichil sublimius ; si domesticus, nichil dulcius ; si submissus, nichil clarius [195]. Sed quod sepissime alias, nunc recentius, atque auidius expertus sum. Obtulit nempe se oculis atque animo meis, uigilatum tibi carmen [196], illud egregium, quintum, et ueriorem, ac tetriorem, referens laberinthum ; morale quidem, et omni iocunditate respersum, ut nichil e poete manibus excidat, quod non utile honestumque, cum ipso suo oblectamento sit [197] ; et dum ipsum tuum poematis culmen legentes, ad risum prouocat, utpote Dedalum nouiter auditum dudum Rodani quesisse fluenta, tunc quantopere fugiendum sit, instruit merito quod abhorres. Quid referam prosariam epystolam [198] ubi de conuiuii lege tam lepide disceptasti, illudque nobis [omnibus tuis dico quibus fas est tua dicere facta, nouissimum cum antiquum sit de ipsius lege conuiuii documentum tam suauiter propinasti : ut neque pauciores gratiis, neque plures musis, ut extrema corrigantur, uocentur conuiue. Ecce nunc magis ac magis Flaccum extollendum censeo, qui poetas aut prodesse, aut delectare, aut simul et iocunda et ydonea dicere [199] vite conclamat, non ignarus : tu in metro delectas, tu in prosa prodes, tu in utroque gnauiter utrumque atque ingenue concatenas. Arripis crede michi, auditorum animos quorumcumque, ut si ille doctrinaliter dixerit : indoctum doctumque fugat recitator acerbus, [200] michi li-

205

F° 14, v°

195. La rhétorique ancienne reconnaissait en effet trois sortes de style, le style élevé, le style familier et le style simple. Voy. Fénelon, dans la *Lettre à l'Académie*, à propos de saint Augustin.

196. *Ep. metr.* III, 22

197.

> Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
> Lectorem delectando pariterque monendo.
>
> Art poét., v. 343.

Cicéron avait dit déjà : « Non alium esse poetam quam virum bonum. » *Pro Archia poeta.*

198. *Fam.* XVIII, 10.

199.

> Aut prodesse volunt aut delectare poetæ,
> Aut simul et jucunda et idonea dicere vitæ.
>
> Art. poét. v. 333-334.

200.

> Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.

ceat assertiue dicere : Indoctum doctumque tenes dictator amene. Tuum est uidere si claudicet uersus ; meum est ut exprimam quod uolo. Hic legum professores hactenus eloquentia imbuti, hic pyeridum alumpni, hic quibuscumque sal inest, arreptis auribus detinentur : docti nimirum 206
quia sentiunt sapiuntque, indocti uero et sapere gestientes, quia ipsis gratulantur peritis. Ad summam nil deest, nisi ut tu ipse que dictaueris [recites suauissimo illo reuerendoque prolatu, ne aliena tuba deprauata *F° 15*
uilescant.

Memini te, imo reminisci nequeo, que obliuioni non dedi, cum dudum carmina nobis uocem illam uenerandam atque tremendam, motus animi disertissima lingua interprete, extulisse ; gestus quoque modestie plenos quos anime affixos teneo, nunc paululum laxando, nunc contrahendo pro qualitate uerborum, nunc destrorsum aut sinistrorsum membra iactando ; sed eo motu eaque temperie, magistra uerecundia, ut nichil aliud quam quesita honestas, et uerborum assertio atque impressio uideretur. Sed ut illos melius uno verbo complectar, tales mores tuos aduerti, quales nec Cicero regularius precepisset, nec ipse decentius obseruasset. 207

Quis michi mulierem formosam cultamque uel margaritis ornatam, atque continentissimam oculis obiecerit, ut mores adequet tuos, et pari oblectamento oculos pascat meos, cum ad illam suspirent sensus, ad te uero anima tota intellectusque.

Forsan dum his insisto, epystolam aliam preteribo silentio, que de incompta litera[201] mea et [tibi accepta ita pulcre, bene et apte respon- *F° 15, v°*
siuam[202] facit ; et que nobis dum de Sophonisba que uicta uictorem Massinissam cepit, tractando iocatur, et refert olim in affrica gestum, nunc in affrice tue libris[203] esse pathetice materie fundamentum, dubietatem simul et delectationem adduxit ; ut quid pathetica ferret materia, nemo nostrum sane uiderit, etiam autorum gramaticalium mendicato suffragio ; presertim Forensis noster oberrat[204], qui fere Uguccionem[205] totum

Ibid., v. 474.

201. Je ne sais de quelle lettre il est question.
202. *Fam. XVIII*, 7.
203. Vid. *Africa*. Lib. V.
204. Le mot « *oberrat* » est en renvoi à la marge.
205. Il s'agit du *Lexicon* ou *Liber derivationum* d'Uguccione de Pise, qui enseignait le

memorie commendauit. Sed tandem huc euasimus, ut quia paticus[206] est qui turpia patitur, materia illa a te tractanda in qua uitia huiusmodi in- 208
crepanda extimamus, merito pathetica appelletur, cum et a greco fonte, et parce detortum[207] sit innouatum uocabulum : tu cum dabitur atque placitum erit, si aliud sonat, aperi nobis illud.

Iuuaret horas fando traducere usque sub intempeste noctis silentium, sed uerens ne dum epystolam uolo, liber exeat, ad complicationem uenio ; una tamen annexa particula, tu de more ueniam dabis si tempus tibi in huius lectitatione subducam.

Scis quid michi fece[ris ? attende queso. Dudum etiam inter meos et mea *F° 16*
in patria obscurus habebar, nec immerito : quid enim me clarum fecisset ? Cum interdum etiam uulgus rectum uideat. Postquam autem litere mee, caritati tue fastidio non fuere, ac perinde quinquennio ferme reuoluto, pluries ad me, et quampluries tuas epystolas pertulisti, et ego illas continuo in medium protuli ; aiunt inter se : haud hic abiciendus est, cum ille, cui totius nostri eui cedit facundia, et magna ueteris pars, temporis 209
sibi non modicum subtrahit, ut istum demulceat, istum colat ; non est ille uir qui aliquid agat, cui non ratio probabilis reddi possit. Aliquid inest, huic, propter quod tempus huiusmodi, quod sibi non propter uitam sed propter uiuendi causas[208] carum est, ipsius amicitie colende gratia expendit ; et iam me amplius uenerantur, iamque dignus eis uideor monstrari digito, et dicier, hic est[209]. Tu uero gaude, quod spectant oculi te mille loquentem ; ego totis precordiis summum uerumque Iouem precari

droit canon à Bologne en 1178. Il fut le maître du pape Innocent III. Nommé évêque de Ferrare en 1190, il mourut en 1210. Outre son *Lexicon* il a laissé un ouvrage de Jurisprudence (Vid. Fr. Haase. *De medii ævi studiis philologicis disputatio.* Vratislaviæ. 1856. — Cf. *Hist. litt. de la France.* T. XII, p. 9 et suiv.)

206. Forcellini, au mot *paticus* : « *qui patitur, proprie qui præposteram Venerem patitur. Dicitur de viris qui muliebria patiuntur.* »

207. Horace, Art poétique, v. 53.

208.

> Et propter vitam, vivendi perdere causas.
> Juvénal. VIII. 84.

209.

> … Digito monstrari, et dicier, hic est.
> Perse. Sat. I. v. 28.

habeo, ut me pedibus tuis iungat ; ut me tua corporali expleat uisione ; ut totius [superstitis michi etatis aliquam particulam condonet, ut adesse *F° 16, v°*
una possim in unis edibus, cibum nonnunquam capere una, atque interdum prope dormire : tum illud datum erit profecto ut grata michi sint que fecero omnia. Sed quando hoc dabitur ? prius michi canos nigros adhuc uiridesque capillos circum tempora superasse uidebo.

Longum ac felicissimum uale, et me quem inter seruulos tuos iamdudum 210
annumerare dignatus es, queso memorie teneas, o suauium[210] et dulce decus meum[211].

Florentie die XVI Augusti. 211

EPYSTOLA AD EUMDEM. XIIII[a]. 212

Sommaire :

Nelli n'écrit pas à Pétrarque aussi souvent qu'il le voudrait. Il s'en excuse sur ses occupations et aussi sur son ignorance, dont la lecture des lettres de Pétrarque augmente en lui le sentiment. — Il se demande si Pétrarque excelle dans la poésie ou dans la prose. — Il s'occupe à lire Stace et à corriger un manuscrit de cet auteur qu'il tient de Pétrarque ; il lit aussi les satiriques. — Il attend avec impatience les œuvres que Pétrarque prépare. — Il égale Pétrarque à Cicéron et à Virgile à la fois.

[Florence, 18 août, 1354 ?]

Si frequenter optatui meo digni copia daretur sermonis, iamdudum armaria, cellulam, atque scrinea tua epystolis complessem meis. Sed quia dum feruor adest, abest facundia, dolens et torpens pariter, etsi falso conqueror de natura, quod michi desit uis atque tempus ; sed contra reputando magis industriam hominum nature, quam uim aut tempus deesse conspi-

210. Le mot *suavium* comme terme d'affection est fréquent chez les comiques latins.
211.

O et præsidium et dulce decus meum.
Horace. Odes. I. 1. v. 2.

cio, scioque animum non egere fortune. Quippe, ut ait ipse ystoricus ue-
rax illustrisque[212], probitatem, industriam aliasque artes bonas, neque 213
[dare neque eripere cuiquam potest ipsa. Ergo quem accusauero? Cui *F° 17*
succenseam? Nonne michi ipsi? profecto faciam : sed paululum excu-
sare licet; partem enim nostri ortus amici, partem sibi patria uendicat,
secundum nostri sententiam Arpinatis[213]. Frequentissime quidem nunc
necessitudinum impetus cui libenter pareo, nunc casuum incursus, nunc
rei familiaris imperiosa solicitudo, e mediis manibus parantem calamum
ad te ferre que possem, eripiunt, subtrahuntque. Et si aliquid temporis
michi furari conor noctu uel die, nulla tunc se offert tecum dispositio
colloquendi, cum semper ad te scripturus etiam dispositissimus para-
tusque, trepidare incipiam. Adde quod michi vestibulum hoc scientie de
die in diem amplius recluditur; scilicet quod me nescire sciam. Unde fit,
quod quanto magis progredior, tanto dubitantius ad te scribam. Nunc
dicta tua in cetu lectitans, nunc in solitudine positus iterum relegens,
uehementius admiror, clariusque aduerto, quod quicquid scripseris anti- 214
quum redolet, antiquum est, et quicquid scripserim alibi euoluo : totum
a te comple[xum in te repositum comperio. Iam non multa loquar tecum. *17, v°*
Sed eo egisti me, ut mecum ipse diu uersauerim quo in genere gloriose
primatum eloquentie teneas, prosarione an metrico. Hic michi omnis in
carminibus pyeridum assistit chorus modulatissimis uocibus ebibitum
totum Castalie fontem[214] decantans, atque morales flosculos sertis suis
annectens suauius in precordia audientis effundit; summa cum elegan-
tia uerborum, summa sententia; summa cum delectatione; summa clare
intuentis utilitas, et honestas : ut non aliter a tuorum lectione metro-
rum pastus discedat quis, quam cui blandientis fortune serenitas, non
in periculis et naufragiis ut sepe fit, sed delectabili, atque placato mari,
et semper in portu nauiganti, plurimos illa thesauros aduexit in patriam
redeunti, ut diu ille sentiat letum iocundumque simul et utile plurimum
egisse iter. Illic prosaria me tenet auctoritas, atque sententiarum graui- 215
tas, moralia monimenta quam plurima omni castigata lima, et trutinata

212. Je ne vois pas de quel historien il peut être question. Cette idée a été exprimée par Cicéron et Sénèque; chacun donne un exemple différent à l'appui (Cic. *Paradoxa* I, c. 1; Sén. *De Constantia*, c. V). Sénèque dit encore dans la lettre 36 à Lucilius : « In mores fortuna jus non habet. »

213. Cicéron. *De amicitia*.

214. Castalie, fontaine de Béotie, consacrée aux Muses.

lance iustissima[215]; uigilatissima quoque [uerba et hominis superna po- *F° 18*
tius quam terena sapientis, non fluida lubricaque, sed totius facetie frenis retenta, ac floride orationis ornata, ut si properanter audita et cursu ueloci recepta fuerint, dulce quidem sapiant, sed enucleata dulcissimum.

Si igitur iure mecum de tarda responsiua irasceris, irasci enim debes, equo animo nec iniuria ueniam dabis occupato michi in agone tuorum excelentie meritorum. Enimuero tale michi se offert alterum et alterum iter tuum, ut pari uestigio nullo declinato, nullo singularius apprehenso, unumquidque deambulem; etsi quando in dulcedine prurientium auribus carminum usque detineor; habet illico ciceroniana prosa illa funem suum, quo trahat tractumque teneat non inferiori quidem anchora, ac me sepius ab illustrium lectione autorum euellat : ita fit ut dum nullo in loco declinare possim, in te totus permaneam, totus pascar; et facio ac 216
lubens.

Et quod nulla obstante formidine possum tecum familiarissime loqui, re- *F° 18, v°*
tardauit has literas precipue[216] tolosanus noster[217], et ut aiunt [Maronis scimia gloriosi, cuius lectioni atque scriptoris correctioni per tractum non modici temporis institi curiosus, eoque magis, quia exemplar unum habeo digestum, tuorum oculorum digitorumque subiectum examini, puntatum, signatum, atque paucis admodum glosulis in dubiis de

215.

> … castiges trutina.
>
> Perse. I. 7.

216. Le mot « *precipue* » se trouve en renvoi à la marge.

217. Stace, que Nelli confond avec le rhéteur Toulousain Surculus Statius (Vid. mes notes à la l. XXVIII). J'ai déjà noté dans l'introduction que nous possédons le manuscrit de la Thébaïde que Nelli a corrigé de sa main. On lit à la dernière page ces lignes dont j'ai donné le fac similé en tête du présent volume :

Hunc librum quam diligentius potui correxi ego prior sanctorum apostolorum adeo ut ipsum ad prime correctum credam bonis habitis exemplaribus.

Malheureusement le manuscrit, riche de corrections matérielles, ne contient pas, comme les manuscrits de Pétrarque, des gloses et des réflexions personnelles. Il en contient du moins fort peu, et elles sont peu intéressantes. Il est pour nous cependant de la plus haute valeur, puisqu'il représente le seul souvenir matériel que nous ayons de Nelli et le seul exemple de son travail d'érudit.

En revanche nous ne possédons pas le Stace de Pétrarque dont Nelli parle ici (vid. P. de Nolhac. *loc. cit*).

manu tua propria exornatum. Ille me totum tunc Statius habebat illectum, quia etsi alias perfunctorie, nunc triti ac confricati piperis fragrantis suauius sentiebam odorem, et grandiloquam atque heroycam liram illam libentissime complectebar ; et ut fit, saltu, ut ita loquar, nulla intercapedine subeunte, ad satiros me conuerti, scrabra uerborum simul et grauium uenerationem sententiarum in cordis intima transfundendo : et nunc uenusinum[218] mirabilem, nunc peregrinum aquinatem[219], asso- 217
tiatumque etruscum Persium lectitans, usque refectus sum ; tanta michi dulcorositas[220] ex eorum asperitatibus suborta est ; querorque, quod sero illis familiarem me feci, ita me opinionibus allocuntur meis, ita me ueritatibus suis euiscerant enecantque. Et si suum habet quisque indicium, mea quidem [sententia est, illos utilia honestaque uite ardentius prece- *F° 19*
pisse.

Nunc iterum ad te reuertor anime mi. Dic michi quando te in Affrica tua legam ? quando in buccolicis omnibus ? quando in comediis ? et dyalogo ? nec non et compendio illo et paratissimo ad ystorias generosas itinere[221] ? Carebo semper tui presentia tuorumque librorum, quos longa

218. Horace.

219. Juvénal.

220. Mot barbare qui manque dans Du Cange.

221. Ce passage important nous montre combien peu Nelli connaissait les œuvres de Pétrarque. — 1° Il ne connaissait pas l'*Africa*. Nous verrons plus loin que même à la fin de sa vie il n'en possédait que quelques vers, le fameux épisode de Magon (L. XXVIII). — 2° Il ne connaissait le *Bucolicum carmen* qu'en partie. La lett. XXIV nous permettra de supposer qu'il le reçut de Pétrarque en 1359. — 3° Il pensait que Pétrarque avait composé « des comédies. » Pétrarque nous apprend seulement qu'il avait dans sa jeunesse composé une comédie intitulée *Philologia* ; il la jugeait indigne de lui et il est certain qu'il ne l'avait pas publiée. La lettre *Fam.*, VII, 16, où il en parle, est adressée à Lapo di Castiglionchio ; elle nous assure donc que les « pétrarquisants » de Florence connaissaient de nom cette œuvre de jeunesse. De là sans doute la méprise de Nelli et la question qu'il pose à Pétrarque. — 4° De quel « dialogue » peut-il s'agir ? D'après la date où nous sommes on ne peut guère proposer que le *De vita solitaria*, qui cependant ne fut achevé que beaucoup plus tard, ou bien le *Secretum*. — 5° Je pense bien qu'il faut identifier avec le *De viris illustribus* ce « compendium, » qui doit être « ad ystorias generosas iter. » Mon savant ami Pierre de Nolhac a démontré récemment par l'étude des manuscrits que le véritable titre du *De viris illustribus* est *Epitome* ; le titre de *Compendium* appartient à l'abrégé du *De Viris* que Pétrarque entreprit plus tard à la demande de Francesco di Carrara, et dont il est impossible que Nelli ait eu connaissance. Cependant il paraît probable que Nelli donne ici le nom de « compendium » au *De viris illustribus* lui-même, soit par

expectatione fatigatus, inhyanti gutture sitibundus efflagito. Exhibe te nobis, queso, in eternis operibus tuis ; que diu elaborasti uigilansque pallensque, ut in illis uitas hominum inspiciamus, instruamurque, tanto efficatius quanto dulcius omnia decantasse te credimus. Videamus quoque tibi quod nemini grecorum aut latinorum contigit probabiliter contigisse. 218
Eterni parentes eloquii scimus ipsam genitricem naturam duos peperisse diuersos, alterum, ut tu alibi [222], quem ligatis frenatisque, alterum quem solutis passibus imitemur ; nec illorum alterum duobus studiis siue bine militie suffecisse ; nec te ausum referre dicis, nisi prius dictum ab Anneo Seneca cognouisses. Restat si me audire uelis, ut dicam de Petrarcha [meo sine rubore frontosus, quod nedum uerisimile michi fit, sed *F° 19, v°*
profecto uerissimum : te solum legens, Maronem Ciceronemque legam ; atque tanto admirabilius, quanto calcatam omnem ad famam semitam declinans, nouam intactamque tibi molitus es ; ut non inferius sit luctatam declinare alias, quam nouam intrare ; persepe enim digna dignis occurrunt ingeniis, conciduntque.

Ecce finem querit epistola, ego progressum. Sed ut desinere scire incipiam, uerbo tuo utar [223] quo nullum michi accomodatius occurrit : Cum 219
multis ago, paucioribus tamen multo quam uelim. Diu ualere te opto.

Florentie, die XVIII mensis Augusti. 220
221

AD EUMDEM. XV[a] 222

Sommaire :

Nelli s'excuse d'un solécisme qu'il croit avoir commis dans une lettre précédente. — Il donne des renseignements sur

une confusion bien naturelle entre les termes *Epitome* et *Compendium*, soit qu'à l'origine Pétrarque ait vraiment désigné son grand ouvrage historique sous ce nom. (Voir la précieuse étude de Nolhac sur « Le *De Viris illustribus de Pétrarque* » dans les « *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, » t. XXIV, 1re partie ; tirage à part, p. 9.)

222. Citation inexacte de la seconde lettre de Pétrarque à Cicéron (*Fam.* XXIV, 4), où Pétrarque compare Cicéron et Virgile. Voici le texte de Pétrarque : *Ita necessitas poscebat ut esset et quem frenatis gressibus præuntem sequeremur.... quoniam.... neuter ad utrumque satis erat... Non ego primus hoc dicerem fortasse.... dixit hoc ante me.... Anneus Seneca.* » Pétrarque est revenu plus tard sur cette même citation de Sénèque (*Fam.*, XXIV, 12).

223. Je ne retrouve pas cette citation.

une servante florentine qu'il désire attacher au service de Pétrarque.

[Florence, 5 avril, 1356.]

Michi ipsi iratus, nuper scripsi[224] tibi, conquestus mutationem propositi tui, in tempus longinquum autumni[225]; puto autem in eadem litera posuisse, si uerum michi retulit fantasia, clauum firmissimum, cuius loco poni nominatiuus debebat, scilicet clauus firmissimus : tamen ad plenum non recolo; tu ipse uideris; hesito enim; et qui egrotare timenti ueniam dares, egrotanti im[pende : ego autem huius peccati notam apud te mi- *F° 20*
noris facio quam apud alios; eo iam egit me fides, sic michi persuasi; multa, ut tu aisti[226], furatur calamus.

Preter hec noueris me cum Paulo conciue nostro[227] multa percontatum fuisse de statu tuo, et bene ipsum retulisse per omnia; et inter loquen- 223
dum hoc unum dixit, cupere te famulam doctam hinc habere aliquam, que totam rem tuam et familiam dirigeret, quo uno carens maxime angeris. Cogitaui dehinc et exploraui de una ydonea, ac si michi dixeris quid mercedis et quid fortune sibi promittam, spero importunis precibus unam ipsam ab hac blanda ciuitate posse auellere, que secundum cor tuum erit, quia secundum meum est. Sane ut gratior sit, ultra quadragesimum quintum annum iam progressa est, et moribus uenusta, et in parandis cibis peritissima, atque singularis et nitida. Rescribe si uis ut eam alliciam ad ueniendum, et conabor ad posse, maxime cum sperem illam apud te longe plus reperturam quam sibi promisero[228]. Vale diu.

Florentie die quinto Aprilis.

F° 20, v° **AD EUMDEM. XVI[a]** 224

Sommaire :

Nelli se réjouit de savoir Pétrarque revenu à bon port de son

224. Cette lettre ne se retrouve pas.
225. Vid. *Fam.* XIX, 7.
226. *Fam.*, XVI. 14.
227. J'ignore qui est ce « Paulus » florentin.
228. Voir la suite de cette affaire dans la lettre XVI.

ambassade auprès de l'empereur d'Allemagne. — Il exprime longuement son admiration et son amitié passionnée pour Pétrarque. — Il parle d'un poème à la louange de l'Italie que Pétrarque devait composer. — Il n'a pu décider la servante dont il est question dans la lettre précédente à entrer au service de Pétrarque.

[Florence, 10 octobre, 1356.]

Sospitem te aduenisse, anime mi, diis ago gratias, quantas umquam aut preterito agere aut futuro tempore possim. Quid enim michi carius, quid solabilius dici potest? Dum tu uita frueris, letus equidem uita fruar. Sin te uocatum diuina primitus urna cognouero, nusquam michi relinquetur uite locus. Quidni dixerim? Quid enim michi quero, and quid molior? Dominorum fastus, siue proteruiam, quis nulla fides nullaque constantia? qui non uirtutibus sed sceleribus delectantur? quinimo tue muse dulcedinem; que si Ieronimo dudum angelica uapulatione[229] extitit in- 225
terdicta, nunc foret eodem oraculo, ultronea dispensatione concessa, utpote diuinis mixta colloquiis, et toto resonans Elycone[230], maroneos anfractus insequens, et tullianos campos non deserens, aut equans, diuina celestique prosapia, computiue conscientie meditatione refertur.

Quem me credis si te sospitem ex ultimis barbarorum finibus rediisse cognouero? Quam metui, ne te intemperies aeris, uel potius quod magis sanitati [tue contrarium extimabam, morum acerbitas deformaret; pro *F° 21*
cuius felici reditu, indignus quanquam, summo Ioui assiduas preces fudi; atque ex cordis caritate rogaui, ne terris adhuc ytalicis inuideret[231] : hoc quoque fecit, facietque ut spero, cui ob id si dicere dignum est, obligatior fio.

229. Le songe de saint Jérôme est bien connu. Il lui sembla qu'il était transporté au ciel, et que des anges le frappaient de verges, lui disant : « Tu n'es pas chrétien, mais cicéronien. » (St Jérôme, Ep. XXV.)

230. Il s'agit plutôt du ciel des chrétiens que de l'antique Hélicon.

231. Remarquez *Summo Ioui*, pour *Deo omnipotenti*. Nelli comme Pétrarque rend sans cesse des idées chrétiennes par des expressions païennes.

Preterea de Ytalie laudibus[232] te teste, et uirgiliano preloquio[233] certus sum. Nunc autem magis, quia ut Flacco[234] abscultem : Segnius irritant animum demissa per aurem, quam que sunt oculis subiecta fidelibus ; cum tuos oculos meos dicam, et merito dixerim. Tu enim me longe clarius inspicis quam egometipsum. Uno tamen oberras inuio, apud omnes me secus ac merear laudibus extollendo. Enimuero te fallit uirtutum meritum, sed non fidei magnitudo. Audacter affirmem. Nemo me hac fidei seueritate prestantior, nemo firmior. Quam erga te et colere, et per opus inclarescere concupisco. Hoc michi felicitatis adesset ; hoc michi diuitiarum supellex, hoc quoque michi gaudium inter mundanas uarietates electum. Sed cum plura uacent, ne calamus ex amore uehementi ad puerilia collabatur [sermonis mei tela ab ordiente succiditur, hoc uno contenta, dum conscia sibi fuerit quod in tanta tui pectoris opinione uersetur. Quas autem tibi gratias referam de literis[235] ad me te abiente, te redeunte transmissis ? Nichil preter solitum habeo. Meipsum deuoui Petrarce meo, idipsum deuoueo. Quam dulciter, quam suauiter questus es de quadam epystola mea[236] ad te proficiscente, medio prerepta itinere, et que incompta aut mediocri amictu securior ad te isset : nichil dulcius, penetrabilius nichil. Age age tuis modulationibus orbem excita, et quod malignum non capit uulgus, legio deuota suscipiet. Ceterum conciuis et amicus noster e cuius manibus literam accepi tuam multa mecum de statu tuo, que uarie

226

F° 21, v°

227

232. Cette phrase ambiguë pourrait faire supposer que Nelli a reçu de Pétrarque un poème à la louange de l'Italie. Mais je ne pense pas que cela soit vrai ; en effet, Pétrarque nous apprend dans sa lettre *Fam.*, XIX, 15, qu'il avait promis à Nelli d'écrire pour lui ce poème à la louange de l'Italie, mais qu'il ne l'écrivit pas.

233. Voy. Géorgiques, II, 138 et seq.

234. Cf. Lettres XXVI et XXIX.

> Segnius irritant animos demissa per aurem
> Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus…
> Art poétique, v. 180-181.

235. *Fam.*, XIX, 13 et 14.

236. On ne peut savoir de quelle lettre il s'agit. Il n'en est pas question dans les deux lettres de Pétrarque XIX. 13 et 14. Nelli avait sans doute reçu une autre lettre de Pétrarque à son retour d'Allemagne, outre les deux que nous possédons. — J'ai signalé dans mon *Introduction* cet exemple si frappant de l'avidité avec laquelle était alors recherché tout fragment de beau style latin. On allait jusqu'à dérober ou à détourner de leur adresse les lettres soigneusement écrites. On laissait passer celles dont le style paraissait négligé (vid. L. XXIII de Nelli).

me egerunt. Sis felix et uoti compos ut opto. Nec literas quas promittis michi preripiat regnorum strepitus, aut temporis caritudo. Dieculam michi e tumultu occupationum decerpe, qua me aliosque conciues tuos, reuerenti te animo celebrantes, hac tua loquendi cynnamea suauitate refoueas, mearum grande decus columenque rerum[237].

Scis quid actum sit de famula[238] quam sperabam rei tue gubernationi dispositam; [quotquot habui argumenta diffudi, ut michi abscultaret, et *F° 22*
ad te progrederetur : per deos inuictissimos adiurat illa se liberam esse
uelle, nec amplius eo famulatu alicui umquam obsequi, quin per se tela
et colo contenta uictum querere; sic illa uitam instituit, et addit si alicui 228
aures accommodaret, michi pre ceteris mortalium seipsam crediturum.
Sicque iam de sua spe cecidi. Hac non successit, alia aggrediemur uia.
Iterum uale.

Florentie, VI Idus octubris. 229

AD EUMDEM. XVII[a] 230

Sommaire :

Nelli a reçu la visite d'un pèlerin qui se rend à Rome et que Pétrarque lui a recommandé. — Éloge de ce personnage et diatribe contre les mœurs du siècle. — Nelli a appris avec joie par le pèlerin que Pétrarque avait l'intention d'aller à Rome au prochain Carême. — Il a ressenti une grande indignation à la nouvelle du couronnement de Zanobi da Stràda par l'empereur Charles IV.

[Florence, 3 février 1356.]

Karissimi hospitis aduentatione[239] letatus sum, peregrinantis quidem ad urbem, et plus mente quam corpore. Sed et quod bone anime uector sit, amictus, morum uenustas humillima, atque frons attrita testantur; et quod euidentius est quale ingenium habeat, inditio est, ut ait arbiter

237. Horace. Odes II. 17.3.
238. Voir sur cette affaire la lettre précédente.
239. Vid. *Fam.*, XIX, 6 et 7.

fabularum[240], oratio : quicquid loquitur, quicquid cogitat deuoti in deum animi est, despicientis terrena, concupiscentis eterna. Quis illum Iohannellum audeat nominare, cum gratia in illo nequaquam diminuatur, sed potius amplietur ? Nulla michi se offert ratio quominus eum Iohannozzum[241] compellare [uelim. Quanta deuotionis facies, quanta humilitas ? nempe paupertas ultronea, crux sua et Xristi sequela, illum Xristi discipulum faciunt. Videres illum humiles meos dignantem accubitus temperato nimium uesci cibo, uerba intermiscentem sepius, suauiter deum semper ardentia, credo equidem subtrahendi cibi gratia, potius quam loquendi ; et ne commensales tam modica sui refectione turbaret, et tristi forsan silentio redderet mirabundos, alacri facie se fingebat, qui semperleta tristitia suspirabat. Sed quid ego sermonibus illum longioribus refero ? talis michi apparuit, talemque exemplarem effigiem sui liquit, qualem ego sepenumero induisse uellem. Quid desideramus marcidas has caducasque diuitias, et quas subito furantur fures, et tinea demolitur[242] ? Quid ambitionem que cunctos fere mortalium falsos fieri subigit, et subactos ad inferos premit ? Quid pestiferum consanguinitatis amorem, cum ille monarcha perhemnis uti nos euangelicus mucro sedentis dudum in theloneo conterret, gladium in terra non pacem mittere, filios et parentes, nurum et socrum sepa[raturus aduenerit[243] ? Quid frequentias urbium, simultatem hominum, et splendorem uestium, anhelamus ? Quid nisi letiferum uirus hec omnia ? Ubi fides ? Ubi ius ? Ubi fas ? Ubi sincera dilectio ? eo enim perducti mores sunt, ut loco calcate uirtutis, alta uitia cervice uagentur. Flet illa atque illuditur, ridiculumque caput habetur qui uirtuti nitatur. De corporis uero uoluptuosis actibus loquar quid ? quid de amore nefando, qui dum paululum mellis labiis infuderit, uenena ad satietatem usque aggeret ? puto hec melius detestanda silentio, quam suis aperienda uocabulis.

231 *F° 22, v°*

232 *F° 23*

Ecce iam consuetudinis mee uitium incidi, ut dum aliud scribere propono, aliud scribo, et longius semper proposito calamus incalescit. Viden quanta operatur fides, ut potius animum explicem meum quam epystolam texam, nichil exordiens, nichil narrans, diuidens, uel concludens[244] ;

233

240. On ne sait de qui Nelli veut parler.

241. Remarquez la forme augmentative *Iohannozzus* opposé au diminutif *Iohannellus*.

242. Luc XII, 33.

243. Luc XII, 51-53.

sed quid in buccam uenerit pingat manus. Tota enim hec epystola saginanda erat quantum gaudii attulerit hospes ille, cum mea tacita immurmurat aure[245], nescio quid preter omne solitum dulcius spiritum meum [uiuificans erigensque ab omni cura mortalium, te scilicet in proximo sa- *F° 23, v°*
cri Ieiunii initio Romam petere[246] affectantem, et iter hac facientem, ad me descendere clanculo dignaturum ; et quod ego sepius suspirabam dicens : Vadam, et ipsa me habebit Liguria, donec saltem uideam quem diligit anima mea[247] ; tu Tuscie a te deserte floridam contingas uallem, quam immodicus nisi amor impelleret, etiam conterminos fugitares. Sed nescio quid loquor et utrum ille michi dixerit que narro. Vereor quidem ne michi somnia fingam : et ita me deus suum faciat, uerum dicam. Sepissime dormiens, tecum loquor. Et sicut aliquando fantasmatibus ingruentibus pericula, serpentes et flumina iamiam morti simillima somnians contremisco, et cum excitor ingenti gaudio plenus fio ; sic econtra, hac michi tua 234
collatione sublata, expergefactus contristor. Expectabo, et utrum somniauerim uidebo in tempore, et utrum me ament sidera ; quidque december meus natalis operetur mensis[248] ; quid fortuna ; quid fatum ; cum omnia hec unica tui amoris possit superare scintillula. Nunc repetitum tibi uerbum quid [hominis sies, uidero[249] ; ex quo uerbulo tanta tibi doctrina *F° 24*

244. Nelli s'excuse ici pour la première fois d'écrire librement à Pétrarque et sans observer les lois immuables auxquelles se conformaient les épistoliers du moyen âge tant français qu'italien. Ces lois ont été codifiées dans d'innombrables livres intitulés *Ars dictandi*, *Dictamina*, etc. ; elles divisent ordinairement la lettre en quatre parties principales : *Exordium, narratio, petitio, conclusio.* Nelli en ajoute une cinquième, *diuisio*, qu'il place après la *petitio.* (Voir la nomenclature exacte qu'il donne dans sa lettre XIX.) Je renvoie pour plus de détails à l'excellente thèse de Noël Valois (*De arte scribendi epistolas apud gallicos medii ævi scriptores rhetoresve*, Paris, 1880 : cap. VII, p. 52), et à la bonne étude de A. Gabrielli sur les lettres de Cola di Rienzo (*L'Epistole di Cola di Rienzo e l'Epistolografia medievale.* Rome, 1889).

245.

> …. tacitaque immurmurat aure.
>
> Stace Theb. I. 332.

246. Pétrarque avait en effet formé le dessein d'aller à Rome au printemps et l'avait ensuite remis à l'automne. (*Fam.*, XIX. 7). Il n'y alla pas.

247. Expression biblique. Vid. *Cant. Cant.* III. 1.

248. Nelli nous apprend qu'il est né au mois de décembre. Mais l'on ne voit pas trop ce que décembre vient faire ici. Est-ce parce que la lettre par laquelle Pétrarque lui avait recommandé le pèlerin était du 25 décembre (*Fam.* XIX, 6) ?

249. Je ne retrouve pas le passage de Pétrarque.

exorta est, et quod iocose forsan ego dixerim, tu ad tante sucositatis habundantiam adduxeris. Ita nuper ex gemina consonante a me dimissa, tante doctrine librum fecisti[250]. Dic queso quibus malleis quibusue incudibus atteris uerba omnia, immo etiam caratheres literarum, ut illorum fragrantia totus fere orbis redoleat, et totus potest merito redolere.

Preterea de arreptione sororum, de Cesaris ymmo barbari[251] huius nouitate fantasmatis et nequitie, quid dicere uelim, in diem illum quem expecto reseruare censui, atque iam tibi dixissem, si stilum impetui adequare ualuissem. Quid enim ipse egerit, et tu et orbis uniuersus illacrumat. Mea quidem abhominatio est quod preter grandia que obmisit[252] et peperit, unum de nostris amentem fecit : mimorum[253] quemdam Regem et Castalie fontem turbantem oblimantemque, ad corone fastidium, non fastigium sublimando, ignarus quantam non tam tibi quam toti mundo fecit iniuriam ; et credens addicere, quantum illi detraxit. Valeat ipse supremum, et ualeant qui Cesarem illum [aut Cesaris insignia referentem *F° 24, v°* uociferant uel affectant[254]. Tu de more longum uale mi dulcis Yolla[255].

Florentie die III Februarii.

AD EUMDEM. XVIII[a]

De statu curie ac tediis solatiisque nonnullis ibi inuentis[256]

Sommaire :

250. Voir Nelli L. VIII et Pétrarque *Fam.*, XVI, 14.

251. Il s'agit évidemment ici du couronnement de Zanobi da Strada qui eut lieu le 15 mai 1355. (Voir ma note à la lettre VI.) Ce passage de la lettre XVII est donné par l'abbé de Sade et par Fracassetti, mais en y changeant plusieurs mots. Je ne pense pas que leurs corrections soient admissibles. En effet, le passage est obscur mais non inintelligible ; si les mots qu'ils ont remplacés sont étranges et inexacts, il faut bien avouer que ce n'est pas là la seule étrangeté ni la seule inexactitude que l'on relève dans le style de Nelli.

252. De Sade et Fracassetti : *emisit.*

253. De Sade et Fracassetti : *nemorum*, qui ne convient pas mieux au sens que *mimorum.*

254. Cela peut signifier que Zanobi da Strada après son couronnement avait été acclamé par les Florentins.

255. Personnage des Bucoliques de Virgile. Vid. Égl. II et III.

256. P. de Nolhac pense que les titres ajoutés à quelques lettres dans notre manuscrit l'ont été par Pétrarque lui-même (*Giornale storico della Letteratura it.*, anno IX. fasc. 54. p. 439).

Nelli se plaint de la Fortune qui l'a arraché à sa patrie pour le jeter dans le « labyrinthe » d'Avignon. — Déclamation contre les vices d'Avignon. — Nelli se rend à Vaucluse ; il rappelle la visite qu'y fit jadis Angelo Acciaiuoli. — Il explique à Pétrarque les motifs de sa présence à Avignon et l'affaire de l'abbé de San Salvi. — Nelli a vu les amis de Pétrarque, Guido Sette, Lelius, Stefano Colonna, Socrate ; il fait leur éloge. — Il voit fréquemment aussi Giovanni, fils de Pétrarque, dont il loue les bonnes qualités.

[Avignon, 8 septembre, 1357.]

Putabam me iam nichil aduersus fortunam habere, cum totius uite cursum facile me uidisse rebar, qui acriter hactenus ut mortalium ceteri nunc illam exoculatam nunc austeram egro nimis animo patiebar. Sed inuidit autumo michi iam fesso quiescenti, dum ludibrium[257] presens suis michi artibus obicit. Equidem natali me auulsum patria inopinate ad quintum istum laberinthum, nostin ?[258] iuxta Rodani fluenta conie- 239
cit. Sed quem laberinthum, non solum inextricabilem, sed obtenebratis ambagibus dedalatum, ut ipse qui uorticibus illum fabricauerit, expedire nesciat, nec uestigia regere ceca filo[259]. Quot hic manipuli furum ? Sed quot luporum agmina hanc mundi sentinam, uelut in totius orbis cloaca, uitiorum putrissima conglobata rapacibus libidinum ululatibus complent ? quot Tantali ? quotque Titii ? Tartarus ipse succumberet. Hic ambitio alta ceruice uagatur. Hic inflatio spirituum [dominatur. Hic *F° 25*
omne quod deest, ignotio dei determinat sufficitque. Si aliquis forsan scientia clarus huc se contulerit, re sine nullus erit, abiectus, oppressus, et longa persepe expectationis maceratione confectus. Quid plura ? nisi

257. Sur la Fortune et l'emploi du mot *ludibrium* voir la lettre I.

258. Vid. Pétrarque *Ep. metr.*, III, 22 :

> Dedalus ad Rodani levam, nova monstra, novasque
> Ambagum formas et plena doloribus antra
> Struxerit…. v. 24-25.

259.

> Cæca regens filo vestigia.
> En. VI. 30.

hanc gradiuus pater[260] miseratus ex alto uti iam cepit absoluat, excutiatque loculos et crumenas : flendum est miserabiliter, dum non aduertant, quod nullus argento color est auaris abdito terris, nisi temperato splendeat usu[261]. Verum si paucis maxima non absolui aliis debet locum epystola. 240

Si de mei aduentus tempore queris, ea maxime qua non licuit tempestate te hic adesse, ubi quam plures ac iuniores egisti annos, ubi Affricam nostram diu et multum elaboratam altis e pectore sensibus euoluisti, Auinionem solam, Vallem clusam nunc uere clausam et incola suo uiduam tristibus ego precordiis adinueni. Sed et paucis annorum exactis curriculis presulem urbis nostre, quem tu alias magnis puritatum laudibus extulisti, huc aduentasse commemini[262], ubi tu tunc firmissimis studiis tenebaris, et ubi octo fere mensium tempus triuit, utique sine [me, quem *F° 25, v°* ante illac nunquam exire se domum et me seruasse retia letabatur.

Si uero causam cupis, prius michi ridendum est, postea disserendum, quia eque ac tu dudum, sirtibus arenosis inuoluor mixtisque stulticie et infidelitatis erroribus, atque faleratis sententiarum uerbis excrucior. Sed quorsum hec : fatebor ingenue. Iuuat colloqui. Est michi amicorum 241 notabilis unus, etate, uita, et religione conspicuus, monachus monasterii Sancti Salui[263] prope Florentiam, ordinis Vallis Umbrose, qui nudius tertius[264] Abbate Monasterii eiusdem concedente nature, concorditer in Abbatem a capitulo postulatus est, nullum obicem habens ; me amicorum

260. Un des surnoms de Mars, appliqué ici au Dieu des chrétiens.

261. Horace II, 2 v. 1 à 4.

262. Angelo Acciaiuoli, évêque de Florence, visita Pétrarque à Vaucluse le 23 Mai 1352 (Voir mes notes à Nelli lettre III et Pétrarque *Fam.* XII, 12).

263. San Salvi, sous les murs de Florence. Très ancien sanctuaire dédié primitivement, suivant la tradition, à S. Salvius, évêque d'Albi. En 1048, S. Jean Gualbert y fonda la seconde abbaye Vallombrositaine. On sait peu de chose de l'histoire de l'abbaye. Le fameux partisan Corso Donati y mourut en 1307. L'Empereur Henry VII y séjourna peu de temps avant sa mort en 1312. On ne connaît le nom d'aucun abbé de San Salvi de 1317 à 1390. En 1527 le monastère fut détruit (Zuccagni-Orlandini. *Notizie storiche dell' antico monastero di San Salvi.* Florence, 1856).

264. Il est évident que l'expression « nudius tertius » n'est pas ici employée dans son sens précis. Nelli veut dire *naguère*, *récemment*. Si l'abbé de San Salvi n'était mort que trois jours avant, Nelli ne pourrait se trouver à Avignon pour s'occuper de l'élection de son successeur.

suggestionibus impulit, ut mature ad curiam negotium executurus accederem, liquido asserens nullum impedimentum obstare, quominus expeditionem felicem et celerem obtinerem. Idem exortatur Abbas maior[265] et supplicatione et literis ad summum Gerarcam[266] et ad Cardinales, me muniuit ; quibus omnibus fretus accingor, non tam rebus aliis, quam fide et solertia, quibus possum, consilia mecum uerso hinc atque hinc, ut finem attingam. Sed ne te diutius morer, [audi : fere puluerem de pedi- *F° 26*
bus meis excusseram, aut barbam, nauigatione hyspidam et colorem fuscum posueram, cum repente iam dictus Umbrose Vallis arbiter, et profundissime accola cecitatis, ac densitas tenebrarum, contrarias huic electo 242
ymo sibi ipsi literas mittit, ex quo dominorum oculi in admirationem conuersi : alii mutire ; alii obloqui ; plurimi in odium eius uersi qui tam inconstanter egisset. Ego uero speculum tuum non uidi ; intus non aspexi : credo equidem nos dissociare contremuit, si factum de Cauanna reminisci uolueris[267] ; extemplo hic electus consilio meo ad Curiam concito gradu se preripit, ubi exacto uacationum tempore finem nostrum temptabimus, alto et nisi fallor ueridico loco promissum.

Nunc uero licet mee sorti paululum gratulari, et quanta caligine humana sepe iudicia prouoluantur aduerte. Ne ego infelix haud prestantissimum sanctissimumque genus amicorum, quos tibi multiplex uirtus et mens sibi conscia recti[268] conciliat, nisi mente attigeram, et quod michi difficilimum implere fuisset, sors ipsa repentinam et [commodam adinuenit *F° 26, v°*
uiam. Ecce etenim non iam in laberintho sum, sed patula prata collustro, illisque fruor in presentiarum amicis quos tu auida cordis internitate sus- 243
piras. Vis te soluam ne hereas ? Primum omnium qui michi primus occurrit referre libet, Guidonem Septem[269] qui uere septennario uirtutum nu-

265. L'abbé de Vallombrosa, Don Michele Flammini, le même dont il a été question à propos de l'affaire de don Ubertino (voir lettres VI et VII). D'ailleurs l'affaire de l'abbé de San Salvi qui amenait Nelli à Avignon en 1357 est toute semblable à celle de l'abbé de Cavanna que Pétrarque traitait auprès de la Curie en 1352. Quelques lignes plus bas Nelli rapproche les deux faits.

266. Le pape Innocent VI.

267. Le sens de cette phrase est fort obscur ; elle a trait sans doute à certaines circonstances que nous ignorons de l'affaire de don Ubertino. S'agit-il de Philippe de Cabassole, que Nelli appellerait « le miroir de Pétrarque » ?

268. En. I. 604.

269. Guido Sette (que Pétrarque appelle *Septimus*), né à Luni en Toscane, sans doute la

mero illustratus est ; et si omnium perfectissimus hic est numerus, hunc tantam nominis mensuram implentem, quis non mortalium felicissimum predicet ? paruo quidem et languenti carnis ergastulo maximus inclusus est spiritus. Quid illum laudibus extinguam meis ? dum se in confertissimum uirtuosorum agmen intulerit, nonne uirum uictor supereminet omnes[270] ? Rapit me preterea Lelius[271] nunc noster in quo tantum elucet prisce indolis specimen. Sed ne ego uolendo addere sue decerpam glorie, reprimam me, qui eius partem laudum gestio, si alium cui tantum uirum obicerem inuenirem. Taceo quoque generose stirpis insignia referentem Stephanum Columnensem[272], qui audito nomine tuo per os meum, extemplo quicquid liberalitatis, quicquid amicitie promitti potest, quasi insinuato gremio [in conspectu profudit, ut liquido appareret illum 244
longe se feliciorem extimaturum dantem quam qui receperit ; nec non So- *F° 27*
cratem[273] hunc nouum uirum fidelem ac secundum cor tuum, quem tibi

même année que Pétrarque (1304), fut archidiacre de Gênes, puis archevêque de la même ville en 1359 et mourut en 1368. Il était le plus ancien ami de Pétrarque, ayant été amené en France en même temps que lui, dès les années de leur première enfance, ayant été élevé avec lui à Carpentras, ayant partagé ses études à Montpellier. Leur amitié n'avait jamais fait que croître.

270. Virgile, En. VI, 357-358 :

> Adspice ut insignis spoliis Marcellus opimis
> Ingreditur, victorque viros supereminet omnes !

271. Lello di Piero Stefano, que Pétrarque avait surnommé « Lelius » en souvenir de l'ami de Scipion l'Africain, était romain et appartenait à une ancienne famille gibeline dévouée aux Colonna. Pétrarque l'avait connu à Lombez, à la cour de l'évêque Jacques Colonna en 1330. Nelli parlera encore de lui dans la lettre XXV. Nous devrons, à l'occasion de cette lettre, revenir sur plusieurs faits des dernières années de la vie de Lelius. J'observe seulement pour le moment que Kœrting (*Petrarca's Leben und Werke*, Leipzig, 1878) s'est trompé en disant que Lelius quitta définitivement Avignon en 1348 ou 49. Nelli l'y rencontre encore en 1357.

272. Je ne saurais dire avec assurance qui est ce Stefano Colonna. Cependant j'ai lieu de croire qu'il s'agit du prévôt de Saint-Omer (*praepositus Sancti Audomari*), avec lequel les relations de Pétrarque sont bien connues (Voir la note que j'ai communiquée à la *Société des Antiquaires de la Morinie* : Note sur Stefano Colonna, prévôt de Saint-Omer et cardinal. St-Omer, 1887).

273. On sait que Pétrarque avait donné ce surnom de « Socrate » au plus aimé peut-être de tous ses amis. « Socrate » était né dans la basse Germanie, sur la rive gauche du Rhin, en un lieu que Pétrarque appelle *Annea Campinia*, et que Kœrting pense être le village de Kempen, près de S'Hertogenbosch (Bois-le-Duc). Le même auteur pense qu'il se nommait Ludwig. Il semble que « Socrate » passa toute sa vie auprès de la cour

equus et simplex animus longaque consuetudo conciliant. Ceterosque horum similes quos enumerare etiam si quota daretur, uirtutibus non daretur ; unum addens quod ego michi quam multis ignotis notus sum causa tui.

Non procelloso neque scopuloso mari sed non recto fateor enanigauit oratio. More morum preceptoris claudamus epystolam ; non utique ut Epycurum probem [274], aut insigni uerbo sigillem ; sed delectationum hic mearum summam positurus sum. Iohannes Petrarca [275] michi assiduus : hinc colloquium harum rerum que me oblectant ; refert sepe michi inaudita atque demonstrat singularia quedam. Hac sermonum uice tempus teritur, et curiale tedium supportatur. Sed forsan tacita mente requiris quid in eo nepote excitet auunculus Hector [276]. Tu de aliis uideris ; ego illum uerecundum et pudicitie insignitum refero, si preceptori Neronis [277] ascultare uoluimus, optimum in adolescentia signum. Vale domine mi et desideriorum [meorum suaue suspirium. *F° 27, v°*

Auinioni, sexto Idus Septembris.

AD EUMDEM XVIIII[a]

Querela silentii et commendatio adolescentis in gratiam redeuntis

Sommaire :

Nelli se plaint de n'avoir point reçu de lettre depuis une année entière. — Il exprime son ardente amitié pour Pétrarque.

d'Avignon. Nelli parlera de sa mort dans la lettre XXIX.

274. Pétrarque cite plusieurs fois Épicure d'après Sénèque. Il s'agit sans doute ici d'un texte de ce genre, mais je ne puis le retrouver. Cependant le texte cité par Pétrarque dans *Fam.* I, 7 pourrait convenir à la rigueur.

275. Giovanni, fils naturel de Pétrarque, dont il sera longuement question dans la lettre suivante. La fameuse note de Pétrarque au Virgile de l'Ambrosienne nous apprend que Giovanni était né en 1337. Il mourut, comme nous le verrons, dans la nuit du 9 au 10 juillet 1361. (Voir mon *Introduction*).

276.

> ... in antiquam virtutem animosque viriles
> Et pater Æneas et avunculus excitat Hector.
>
> En. III. 342. 343.

277. Sénèque. Cf. Consolation à Marcia, II.

— Il fait l'éloge de Giovanni, fils de Pétrarque, et prend sa défense contre son père.

[Avignon, 19 mars, 1358.]

Quid taces? Quid silentium simulas? Quid michi sitientissimo fluenta tui pectoris eloquentie, denegas, uel retardas? Ignoras ne me iam Phebi cursum integrum exigentem, babilonicis inuolutum ambagibus, non horrendis modo, sed usque ad sydera detestandis, epystolas tuas, mei spiritus cibum, fatigato iam diu desiderio expectantem? Si tibi iurauero, nil plus credes. Si tacuero, non moueberis. Sed per fidem hanc quam tuorum medullis ossium ebibisti, et per illam quam michi, etsi non merito, in preciosissimi thesauri locum, te tui animi impellente clementia, largitus es; neque hic, nec alibi, nec umquam aliquid me amicitia tua carius habiturum; neque perinde aliquid literis tuis acceptius, accepturum. Attende pauca. Quis regibus nititur? ego tibi. Quis Mecenatem aut Pollionem sequitur? ego te. Quis popularis glorie flatu impellitur? ego tuo. Forsan et hec insipientie mee aliorum iudiciis ascribenda sunt. Sed tanto [mea michi fit opinio carior, quanto longius a uulgo dissentit. Verum si *F° 28* calamo isto pergam, uereor ne uerborum rapiat in fomite flammam[278]. Nunc quoniam nec isto lenocinio nec falerata inter nos oratione opus est, desinam ac reprimam me. Tu indulgebis si sum aut tacenda locutus, aut loquenda repressi.

Insuper de Iohanne nostro[279] quid tibi dicam non uideo : nisi quod non uelis oro ipsum ab ipsa pueritia natum senem, nec aures tue omni precor spiritui pateant aduersus eum; quem ni fallor, si fata sinant, qualem pene uelles, sydera monstratura sunt; quique meis hic affectibus continue morem gerens, tue iubeo sit dulcedini commendatus. Vale diu et ad uota uale.

Auinioni in uigilia Palmarum, ubi nullorum bonorum operum palma triumphat.

AD EUMDEM XX[a]

252

Querela atrior silentii

Sommaire :

Il y a maintenant près de deux ans que Nelli n'a point reçu de lettre de Pétrarque ; il s'en plaint amèrement. Longs développements à ce sujet et adjurations à Pétrarque de rompre le silence. — Nelli supposant que Pétrarque l'a enfin exaucé, décrit la joie qu'il ressentirait en recevant une lettre. — Nelli rapporte la conversation qu'il vient d'avoir avec un Florentin qui a passé quelques jours auprès de Pétrarque l'année précédente : Pétrarque lui a parlé de Nelli avec des éloges exagérés.

[Florence, 15 novembre, 1358.]

Amicorum hystoria uulgata duorum est ; alterius, increpanti alteri quod sibi non scriberet, respondentis se nichil habere quod scriberet[280]. At contra ille, hoc ipsum sibi pro epystolari munere flagitabat. Vereor ne merito inter nos hec incipiat fabula. [Quid autem hec sibi rancidulosa *F° 28, v°*
prefatio uelit, iam ab ore uideo te pendere narrantis ; sed si multis apud
te, apud me tamen paucis absoluam. Pulsaui ego iam diu ad singularis 253
domicilii tui fores, pulsaui precibus, pulsaui querelis, necdum me, dicere
ausim, dignatus es, aut fundentem preces, aut exaudire querentem. Anni
unius et item alterius iam reuoluta est orbita, tertiique reformido successum, ex quo nullam e tuis manibus accepi epystolam : quod michi quam sit amarum effari nedum tollerare, iste litere quas ut ait ille diuine pagine sublimis interpres[281] lacrimis cernis litas, tibi testimonium reddituræ sunt, atque conscientiam meam ferant. Nunc hey michi maxime distrahitur animus, cupidus hinc iterum in supplices ire preces, hinc lacrimosas integrare querelas. Sicque anceps diu stetit mens, Terrentinum[282]

278. En. I. 176.

279. Le fils de Pétrarque. (Voir la lettre précédente).

280. Pétrarque emploie à peu près les mêmes expressions dans une lettre où il reproche à Lelius un long silence. (*Fam*, III. 20).

281. Quel est cet « interpres » ? Je n'ai pu l'identifier.

282. Térence. Andrienne. I. V. 53.

illud uerificans : dum in dubio est animus, paulo momento huc illuc impellitur. Ecce hinc tenerrime preces solutis crinibus, submissis humeris, crucificatis atque pressis pectoribus ulnis, michi caternatim se offerunt, ut pro me ad te nuntie sint. Hinc suspirose querele [murmurali quadam *F° 29*
uociferatione strepentes, plenis uel assiduis imbribus sulcate genas, ua- 254
lidioribus se confise remediis auellere posse promittunt, quod ille non impetrant, pudicum te clamorem correptionemque in conspectu uerentem, totaque haurientem ora tua ruborem sperantes. Quid igitur uerbum huic ancipiti conceptui dabit initium ? Abest stilus omnis, nec aliquis iam michi placet, nisi sine stilo loquendi stilus. Verum cum multorum in castra transiuerim autorum, non tanquam transfuga, ut ait ille[283], sed ut curiosus uenator, perlustratis infra supraque circumque utcumque finibus, tandem ad fontem auidior rediens, ubi suauissima semper ebibi pocula, hauriam nunc inde atque mutuabor, quod iam amico tuo cuidam scribens, placidum michi satis dedisti principium. Igitur ad te loquens, quo credis spiritu inquio : Quid agis bone uir[284] ; quid de amico cogitas tuo, amare quem torques ? Quid tibi hanc diuturnam taciturnitatem imposuit ? Tedio ne tibi sum domine mi, magister mi, amice mi, perdulce mentis solatium ? An torpor consuetum tibi scribendi amico tuo calorem 255
gelificat ? An potius, que uera dixerim [immerita mea te trahunt ? Aut *F° 29, v°*
quod michi iam censuarius factus esses, stomacantem in mentem uenit ? Siue quod amicitiam tuam importunus et uiolentus occupare contendam, tuque meam perinde quam nec utilem, sed onerosam sentis, hac uia uelis excutere, et pedetentim te ab illa simulando, silendo, subtrahere ? Nichil agis ; incassum niteris : utile nisi honestum fuerit, uera non querit amicitia. Imo utile nullum, nisi simplex honestum, quod tamen sine utili fere, iuxta sententiam Ciceronis[285], esse non potest. Iamdudum firmasti animum. Vadimonium dedisti perpetuum, fidem scilicet, quam cum integra fuerit, auertere aut auferre non potes. Vidisses prius de amico, si Cordubensi, Lucillo suo scribenti[286], ascultare uoluisses, antequam cum eo deliberatum iri procederes. Verum nedum querelis locum dedero, preci-

283. Je ne sais de qui il s'agit.

284. Ces mots : « Quid agis, bone vir…, » sont le début de la Lettre *Sine Tit.* 1. Nous avons ici la preuve que Nelli avait eu communication d'une au moins des *Sine Tit.*, outre celles qui lui étaient personnellement adressées.

285. Cf Cicéron (*De Finibus.* II, 14), qui me semble dire presque exactement le contraire.

286. Sénèque, À Lucilius, ép. III.

bus subtraham. Reclude parumper obsecro illam auream argenteamque tuam eloquentie uenam, quam sapientia refertam, facundiaque manantem, ac protinus niuis amoto uentorum impetu suauiter cadentis instar aspiciam. Fluat nunc uelut hactenus, ut ros eloquium [tuum, quem precor *F° 30* siccis faucibus meis atque labiis pre sitis adustione, pre temporis expectatione crustatis, satienter infundas. Letifica cor meum. Spiritum foue meum, et totam, exoro uelis, meam opple animam, eamque rotunda illa ac perinde quadratissima, pleno manante de pectore, oratione reforma. Sed quid ego querelis molior, precibusue insisto ? Aperiam ego tui pectoris ianuas, aperiam cordis ; claustra ualidiora, uectesque perfringam ferreos : et si pessulum addideris, impellam ualuas, patebit aditus, fontemque reuisam. Imo iam reclusa sunt hostia ; iam patent omnia. Iam te pudico penitentie rubore suffusum, arripientem cerno calamum, iam scribentem. Iam melliflua uerba tua in auribus sonant meis. Iam tibi placuisse uideo scintillam huius dedignantis seu potius lamentantis amoris. Iam gaudeo, iam exulto : puluerulentum puerum ad hostium sentio 257 iam strepentem. Iamque tibi pro exauditione, pro consueta liberalitate, regratior. Nec falli quidem potest apud te, nec in irritum mea furit intentio. Noui ego quanta tu temet amicitie lege submisseris, quantum [ue *F° 30, v°* inuiolatam illam seruare tibi sit cure.

Ecce igitur nunc demum, postquam impetraui quod uolui, fert animus paulo gratius tecum loqui, et quod michi iocundissimum est referre. Equidem nudius tercius de Babillonie, et illico de Romandiole finibus[287] natale solum attingens, ut debiti atque honesti est, amicos reuiso quamplures, compatriotas nostros, scitos hercle, ac protinus euulgatos uiros ; inter quos michi quam maxime precipuus occurrit unus, tuum etiam nomen portans[288], illique similis, qui ut saluatorem nostrum, tunc in huma-

287. Nous apprenons ici que Nelli en revenant d'Avignon avait passé par la Romagne. La phrase semble indiquer qu'il n'était de retour d'Avignon que depuis trois jours, c'est-à-dire depuis le 13 novembre. Mais j'ai déjà eu l'occasion de remarquer que Nelli n'attache pas toujours un sens bien précis à l'expression « nudius tertius ». — Si l'on interprète comme je l'ai fait une lettre de Boccace, on admettra que Nelli s'était déjà rendu en Romagne en 1353. (Voir dans mon examen chronologique ce que j'ai dit de la lettre X.)

288. J'ignore qui est ce personnage florentin du nom de Francesco, qui avait été reçu chez Pétrarque en 1357 et avait chevauché trois jours avec lui. Ce ne peut pas être Francesco Bruni, puisque Pétrarque a dit qu'il ne le connaissait pas encore en 1361. (*Fam.* XXIII, 20).

nis agentem aspiceret, quem pre turba, statura pusillus uidere non poterat, e terrena caligine excelse fidei siccomorum ascendit [289] ; cuique dum mortalium multis natura speciosam corporis formam dedit, uirtutem ingentem angusto uersandam locauit in pectore. Hic se felicem predicat proximo preterito anno, tuos aduentasse penates ; triduani equitatus, fortuna sua bene secum agente, te comitatum suum, non modo substinuisse, quin habuisse gratissimum. Refert preterea confabulationes sedulo habitas, quas nunc mores tui morales, nunc modeste tue fauces delectationibus plenas reddunt, [ut merito illud perfecte decorum, quod Cicero ipse *F° 31* elaborabat uerbis exprimere, et quod magis capit intellectus quam edoceat lingua, oculata fide pateret. Thesauros quoque tuos, quos autem credis credam, librorum preciosissimam suppellectilem simul et quod precium librorum facit, manibus, oculis, atque auribus contractasse suis : dumque felicem talibus fortune donis se clamat, ego illum non iniuria felicissimum duco. Addit insuper de amicis deuotisque tuis, iugem te habuisse memoriam ; quos inter ego nequaquam silentio obrutus, sed nec mediocri uerborum serie habitus sum, laudatus sum, meisque longe magis meritis superatus ; ita de rebus meis ebria dilectione te fallit opinio ; et tamen cum ita sit, gauisus sum, iocundatus sum, fateor ; nisi, quod talis non sum, qualem me tue necessitudinis tuba clangit eximie, amari caret cor meum. Nudus eram, tu me laudibus uestisti tuis ; ignotus eram, tu me luminibus produxisti ; humilis eram, tu me tam grandi extulisti preconio. Atat, dum breuius dicere cogitaram, pene dicendi baratrum incidi, meo nescio utrum aduersum proposito : sed ad [prima redeo. Furare pauculas *F° 31, v°* tibi horas, quas michi condones ; furare dieculam quam michi addas, aut quam pro me libenter expendas. Et si te nulla tantarum precum mouet instantia ; nulla querelarum irritat audacia ; attamen quod cupio de manibus tuis, uiolenta quedam atque importune series impetrationis extorqueat. Viue precor. Vale precor. Parceque precor. Nec dico dimidium sed totum totius anime consiste mee [290].

Florentie, XV Kalendas Decembris.

289. Zachée. Luc. XIX, 2.

290.

> … animæ dimidium meæ.
> Horace. Odes I. 3. v. 8.

AD EUMDEM XXI[a] 262

Sommaire :

Chez un ami, Nelli a trouvé une lettre que Pétrarque lui avait écrite depuis longtemps. — Il prie Pétrarque de lui dire s'il a reçu ses précédentes lettres.

[Florence, 17 mars, 1359.]

Precor ex intimis ut me certifices utrum quamdam meam epystolam, imo duas habueris ; sed illam pluris facio, que incipit : Amicorum hystoria et cetera [291] ; que si ad te peruenit, exoro suppliciter ut illam responsione dignam efficias. De tuis enim unam apud amicum quemdam michi diu seruatam repperi, in qua querebaris de silentio meo [292].

Non plura permittit festiuus hic nuntius ; haud stomacanti uero sub tristi calamo hec paucula scripsi, uerens ne me deseras, quod in animum inducere non possum, quanquam et tu os tuum aduersum me presseris. Vale diu feliciter.

Florentie [die XVII Martii. *F° 32*

AD EUMDEM XXII[a] 263

Commendatio amici

Sommaire :

Sur la prière d'un ami, Nelli donne à une personne une lettre d'introduction auprès de Pétrarque. Il s'excuse de prendre cette liberté.

[Florence, 8 juin, 1359.]

Pulsatus amici dulcedine, pro eo rogantis, hunc latorem liberalitati tue, imo honestis fauoribus tuis, non nisi decenti in loco, commendatum facere ausus sum, precorque. Et has preces effudisse uelim, si prius me presumpsisse, uti ego intelligo, intellexeris. Sed nosti omnia. Viuere modo

291. C'est la lettre XX de Nelli.
292. Cette lettre ne se retrouve pas.

nobis non possumus, et uulgo quandoque cedendum est, et sepenumero iusticie partibus, hac tempestate presertim, fauores addendi. Itemque si te ago liberius, in te ipsum qui me amicum inter paucissimos, cum multos habeas, uulgasti tuum, non iniuria culpam reflectito. Scio cui loquor, et uideo me etiam hac breui oratione ut apud te pro amico impetrem, 264
pernimia locutum fuisse, quin uno uerbo dixise quid uellem, suffecisse quam maxime ; et carbunculum uiuacissimi amoris tui, ad primam mei rogaminis auram, obsequiosam exiturum uehementer in flammam. Viue precor, cui iam mori negatum est.

F° 32, v° Florentie, sexto Idus Iunii. 265

[Incompta, et ut securior ad te ne cui nisi tibi placitura perveniat[293].

AD EUMDEM XXIII[a].

Sommaire :

Nelli s'excuse de n'avoir pas écrit. — Il exprime son admiration pour les lettres de Pétrarque. — Il lui donne des nouvelles de Boccace qui est revenu à bon port de Milan.

[Florence, 17 mai, 1359.]

Percurrit, imo precurrit hec Flacciani, ut paulo post, Horestiani fere uoluminis alteram ad se trahat epystolam[294]. Nec aliam ob causam si omnia cum quodam fructu incommoda ueniant, ex uno conceptu duo partus erunt ; nisi temporis subreptione premente, quod cum omnibus affatim detur, omnibus tamen diuersifarie subduci certissimum. Vetus hec querela, sed quia uerissima semper uiret. Cras amicabor Petrarce meo, inquio, et totus contractus, totusque repostus, secum colloquar, quid amor, quid fides, quidque oblectatio dictitabit ; et ecce ruit interea occeano nox[295] ; cras illud uenit, et alterum sibi succedit, uelut unda 266

293. Nelli annonce dès l'abord que sa lettre est d'un style négligé pour écarter les tentations des amateurs indélicats (Voir lettre XVI).

294. Cette phrase ne paraît pas intelligible. Au lieu de *Horestiani*, on doit lire sans doute : *Horatiani* ; mais ce mot ne convient pas mieux au sens.

295.

... ruit interea Oceano nox.

superuenit undam; et cum multum temporis habeam, multo tamen amplius michi nescio qua labina[296] decurrit. Forsan que tibi ampliori calamo scripturus sum queris; nichil hercle nisi quod meum expleat animum, non ut periculum ingenii faciam, non ut tibi nunc me aperiam, quem internis caritatis tue oculis inflexibili aspectas intuitu; sed ut spiritui meo morem geram et a te semper aliquid epystolaris muneris eliciam [in meos sempiternos thesauros congesturus. Sitim uero meam *F° 33* nequaquam explere potes, cum si uera loquar, loquor equidem, quanto te magis legero, tanto sitibundior a lectione consurgo. Habet nescio quid admirabilis enargie sermo ipse, qui tam suaui fune me nectit, qui tam dulcorosa catena me trahit, ut nichil aliud michi cupiam, deos testor, nisi quod ad hoc habendum michi digne suffecerit. Violenter quanquam, medio itinere sistam gradum. Boccacium nostrum suauissimum, et regis fluminum Eridani[297], comitumque fluenta, simul et Apennini 267 iuga saluum transiliisse[298] cognoueris, ut animo tuo sit quies, quam te integram minime habere posse dixisti, nisi prius ipsum sciueris patriam feliciter attigisse natalem[299]. Sic uero semper amicorum te cura remordet[300], quam ut ne qua parte uacuus aut aridus esses, natura deusque illam tuo peroptimo addiderunt ingenio. Vale, et si placet, huic latori qui me tam reuerenter aspexit, pro me gratias age.

Florentie, XVI Kalendas Iunii. 268

AD EUMDEM XXIIII[a].

269

Sommaire :

Nelli sait de combien d'occupations Pétrarque est accablé ; lui-même est pressé par le temps. — Le bruit a couru que Pétrarque a fait un court séjour à Avignon. — Nelli est depuis peu attaché à la personne de l'évêque de Florence. — Il parlera dans une autre lettre du *Bucolicum carmen*, qu'il semble avoir reçu récemment.

[Florence, 11 septembre, 1359 (probable).]

Quod temporis premaris angustia, crebro quereris[301] : credo equidem ; sic enim [humili fortunellas inter meas litore diu expertus sum. Tu alto *F° 33, v°*
iactatus curarum pelago, non ne id et crebrius, et acutius sentis ? imo sic animum instituisti tuum, ut totum quod phylosophye non datur tempus, profudisse uidearis. Pauculos hos dies, quin pauculas incertas horas, prerapide turbo absorbit olimpius. Filum Atropos inclementia occare[302] festinat, et nos ut ille ait fruges consumere nati[303], tempus quo nichil mortalibus carius est, torpori desidieque dederimus ? Sed ne ulterius me 270
trahat huius unde profunditas, nec ut nunc tibi quod tu posteris elaboras ingerere uidear, querela hac me soluam. Nec iste sunt eedem quas ad

---

En. II. 250.

296. Du Cange, au mot *lavina* ou *labina* : « lapsum inferens. »

297.

Fluviorum rex Eridanus.

Géorg. I, 482.

298. Boccace vient de rentrer à Florence, après avoir visité Pétrarque à Milan.

299. Je rappelle les discussions fameuses sur le lieu de la naissance de Boccace, et je fais observer l'expression *patria natalis* qu'emploie ici Nelli en parlant de Florence. Mais si j'en fais la remarque, je n'attribue pourtant point une grande valeur à l'argument. D'ailleurs la question me paraît tranchée.

300.

…. Quando hæc te cura remordet.

En. I. 261.

301. Notamment *Fam.*, XXI, 12.

302. Du Cange, au mot *occare*, 2 : *secare, scindere.*

303. Horace. Ep. I, 2. v. 27.

te uberiores uolebam literas : sane has uoluerim. Reuerendus hic lator Nerius[304], suis exigentibus negotiorum tenoribus, si tibi scribere cuperem, in dieculam pressit ; ego mensem ad te totum nellem : non quod altius aliquid e pectore quo non est attingerem, sed ut examinatas longiori malleo uires cogerem, si aliquid forsan tuis dignum daretur auribus. Fisus tamen ut omne quod immodicus effundit [amor, dignum tibi accipias, *F° 34*
neutiquam formido gregia[305] scribere. Nudius tercius[306] ut fama fuit, etsi breui tempore Babilonia te accepit[307], nec michi ad credendum ualidius argumentum est, quam quod inde discesseram. Si sospite redieris corpore, cum sospitam credam mentem, nichil letius anime mee accesserit. Non loquitur bucca, non iactat calamus, cor meum loquitur, cor meum scribit. Virescit hic amor, non arescit ; estuat, non tepescit. Nunc qualis 271
michi sit fortune gradus, de quo tu pridie curiose ab illo pro quo scripseram, sciscitatus es, paucis accipe. Floridus hic uirtutum, floride ciuitatis antistes[308], qui se tuum non nisi singularem amicum nominat, paulo ante satis honoranter me comitem suum domesticum requirit, errabunde me pontificali aula dignum putans, ac perinde honoranter habet, nullum speciale officium et omnia tenentem ; consilio utitur, quid dixi consilio cum nullum michi sit, uerum fide utitur mea. Bene michi est ; bene mecum agitur, si tempus modo uirtutibus tererem, quod si non facio, cupio tamen. Ausim tibi, ut quantus ego apud [te siem per te sciat pretactus *F° 34, v°*
antistes, cum uacat, cupiam. Maxima quidem michi parta gloria exinde fuerit.

Medio cursu resisto, nec quale sit buccolicum Petrarce carmen[309], nunc dicturus sum, in diem differens, uerum michi quale tota mea complectitur anima. Boccaccius noster ualet. Vale. Florentie, III ydus Septembrium.

272

304. Je crois que cette lecture s'impose, mais je ne sais de qui il s'agit.

305. Du Cange, au mot *gregius* : *cinereus*, gallice *gris*.

306. Ici encore je pense que « nudius tertius » veut dire *récemment*.

307. Pétrarque avait eu l'intention d'aller à Avignon dans l'été de 1359 (*Fam.*, XXI, 9). De là peut-être le bruit auquel Nelli fait allusion.

308. L'évêque de Florence dont il est ici question doit être Filippo dell'Antella, noble florentin, chanoine et prévôt de la cathédrale de Florence, puis évêque de Ferrare, transféré au siège de Florence en 1356 († 1361). — (Ughelli, *Italia sacra*, t. III, col. 150).

309. Il est probable que Nelli venait de recevoir le « Bucolicum carmen. » Nous avons vu (lettre XIV) qu'il avait été longtemps sans le posséder.

AD EUMDEM. XXV^{a}. 273

Sommaire :

Nelli informe Pétrarque que Lelius a passé quelques jours à Florence. — Il exprime son admiration et son affection pour Pétrarque.

[Florence, le 3me jour du Carême 1360 ou 1361.]

Profundius[310] tibi scripturus eram ; sed adueniens Lelius noster[311], hey michi, suauissimus hominum, in quo illud uerissimum cernitur exoculatam scilicet esse fortunam que semper opes suas ad indignos conferat, dignis autem eneas ostentet aures, celerius comuniusque quam uelim, scribere compulit. Verum, ut uerbo tuo utar[312], et si non inpresentiarum, scribam tamen profecto prope diem, ne michi ipsi hanc uite mee oblectationem unicam diutine subtraham. Venit ille in quo tu ipse uenisti. Stetit ut me nostrosque alios sui participatione compleret. Conuersatus est dies 274
aliquot, uiditque tuos, ab eis uisus ; cuius aduentu non dico aucta est, sed in cordibus [nostris ad te deuotio vasta refloruit. Viue felix precor, non *F° 35*
quod a nobis paucis modo tibi gloria detur ; sed quod etiam e turba fere iam nullus extat, qui non exalantis fame tue odore perculsus, ardenter aurem porrigat, quiescat attonitus, mirabundus exclamet. Forsan te minus felicem dixeris cum turbe placueris. Sed habet ut nosti illa uerum in plerisque iudicium. Si non aliud, prudentum saltem uicta iudicio id secuta.

Plenus sum ; continere michi dificile, nec michi nunc datur cetera narrandi locus. Sed gaudeo maxime, cum te sospitem, cum te meum sentio, cum te gloriosum audio, imo conspicio.

Fecerit sors quid sibi placuerit, dum te ipsum tibi placitum fecerit, quia non dubium quin deo dilectus hominibusque placitus fueris. Ne requi-

310. Il est probable que Nelli a voulu dire *profusius*.

311. Sur Lello di Piero Stefano, que Pétrarque avait surnommé *Lelius*, voir plus haut lettre XVIII.

312. On lit ici en marge la note suivante qui originairement n'a guère pu être écrite que par Pétrarque lui-même : « *quo nichil ad gloriam meam michi carius : bene habet, quod enim scripturus eram.* »

ras in me uerborum ordinem. Suscipe que calamus amoris flammiuomus efflat, et uale.

Florentie, Sacri Ieiunii luce tercia.

AD EUMDEM. XXVI[a]

De desiderio suo, ac proposito illum visendi.

Sommaire :

Nelli exprime longuement son désir de voir Pétrarque.

[Près de Florence, 13 août ?]

Densam michi harum exhibitor torporem deduxit, me diu sopitum excitauit, palpebras cadentes meas erexit [oportune importune instans, ut *F° 35, v°*
semper a te uisus breui te saltem uiderem epystola. Parui, etsi ob leoninos calores, ardores potius, calamo minus aptus, tedio quodam olimpi estuantis obducerer. Atque hoc etiam libens feci. Tibi enim iam sic suasum est, non nisi letissimo spiritu me tibi scripturum, de te locuturum, suspiraturumque. Equidem ille es in quem post deum cogitatus omnes iactaui meos. Sed hey michi fortuna mea recalcitrans, que me non permittis prope illum, non dico annos, non annum, non menses, sed mensem esse. Pluries cogitaui, pluries incepi, pluriesque disposui, ut te una corporis mentisque inuiserem oculis. Nunc hinc, nunc inde, aut aliorum aut 277
meorum undantium fluctus negotiorum, que multifarie in uita hominum miseriaque uersantur, a dulci proposito, quin a uite mee uita detorquent ; et ecce dies truditur die[313], ac ego prima, cito secunda sparsus canitie, in multiplicem affatim ruo. Omnesque uident Petrarcam meum, ego nichil. Hereo utrum hoc ultimum uerbum tibi alias scrip[serim[314] ; uerum si *F° 36*
scripsi, repetisse letus ; sin, scripsisse nunc letior. Quot michi querenda essent ? quot audienda ? quot uidenda atque tractanda ? quid de antiquis scriptoribus, aut carmine aut prosa sudantibus ? quid de modernis ? quid de fortunatis ? quid de infelicibus disserendum esset. Multa ea, in cuius manibus rerum dominium est temporalium, quibus libuit confert, cito

313. Horace, Odes, II, 18. Déjà cité dans la lettre IX.

314. Je ne trouve cette phrase dans aucune des lettres de Nelli qui nous sont parvenues.

tamen casura, si casus uolet. Nescio si ut illos irrideat, effert suis adulterinis bonis ; aut ut alios magis afflictet, quos spernit. Unum scio, illam scilicet super animos hominum ullum unquam haud habere dominium. Cordubensis noster[315] non iniuria irridet equos empturos si faleras tantum, aut aureos frenos inspiciant : eque ego de empturis homines iudico. Curemus cutem, rogo te ; meliores quam simus ostentemus nos, ut pituita uexet, conscientia titubet. Aliena parare fortuna potest, sua ipsis hominibus dare non potest : que autem aliena sint, queque hominum bona, sane mentis quis ignorauerit ? Tu michi Cordubense[316] melius, tu Flacco[317] ardentius [si segnius irritant animum demissa per aurem, quam que sunt *F° 36, v°* oculis subiecta fidelibus, demonstrares. Illos ego lego fideliter[318] fidelius te uiderem.

Complicemus has nugas meas quas tamen capto atque ab illustribus mutuor. Utamur foro quod sors concessit. Istum[319] insuper etsi in uulgo positum, extra tamen uulgus suo in genere degentem tuumque predicantem nomen, ut decet uideris. Scio enim te scire, qui excelso uitam agis, omnibus fere debitorem esse. Me quoque memorie teneas, precor intime, nec patiatur tue integritas fidei, inter magnifica opera tua, et qualemcumque, immensum tamen amorem meum, rubiginem. Vale.

Idibus Augusti prope Florentiam[320].

AD EUMDEM. XXVII[a]

Ut maioris amici precibus flecti velit.

Sommaire :

Nelli est à Naples, auprès de Niccola Acciaiuoli, grand sénéchal ; il transmet à Pétrarque une lettre par laquelle Acciaiuoli l'invite à venir s'établir auprès de lui. — Il décrit

315. Sénèque. Ad Luc. Epist. 80.
316. Sénèque. Ad Luc. Epist. 76.
317. Horace. Art poétique, 180. — Nelli use et abuse de cette citation. cf. Lettres XVI et XXIX.
318. Le manuscrit donne *fedeliter*.
319. Sans doute la personne qui s'était chargée de remettre la lettre à Pétrarque.
320. Pour la première fois, il semble que Nelli écrit à la campagne auprès de Florence.

et célèbre les charmes de la ville de Minori, entre Amalfi et Salerne, où Pétrarque serait appelé à s'installer. — Nelli vient d'être très gravement malade à la suite d'un séjour en Pouille.

[Naples, 6 novembre, 1361.]

Miraberis certus sum huius aduentu epystole, et unde uenerit[321] precipue, cum ego non dico in silentio, sed in tumultu rerum tacitus tibi iam diu extiterim. Sed fecit hoc per prouincias per loca discursio[322], ut sane intelligas ea etatis parte, qua quies optatur, labores simul et morbos cum senectute subire. Verum tu patiens ea caritate re[spersus que omnia sustinet, ueniam dabis calamo quauis retardatione torpenti. Flecte nunc compassionis oculos ; flecte animum, et interna consideratione conspicias amici optimi te uocantis ardorem[323]. Cum literam suam legeris, existimabis precor orationem illius ferme nullam, si ad desiderium, si ad liberalitatem animi comparetur. *F° 37* 281

Si locum queris testis ego sum : plurima sunt tam natura quam industria hominum poetis aptissima. Si solitudinem uelis, nulla hominum commertia perstrepunt. Si forsan aliquando ciuitates studii interpositione peroptes, a dextris quidem Amelfia per duo miliaria, a sinistris uero Salernum per octo distantes[324], uel mari uel terra querende sunt. Hec beati

321. Nelli est à Naples, attaché à la personne du grand sénéchal, Niccola Acciaiuoli.

322. Après son retour à Naples en 1361, Acciaiuoli dut parcourir le royaume pour y rétablir la paix, réprimer les excès des compagnies hongroises que commandait Anichino di Mongardo, assiéger ce condottiere allemand dans Atella, réduire la révolte du duc de Durazzo. Il est bien probable que Nelli accompagna Acciaiuoli dans ces diverses campagnes, qui furent poussées, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même à la fin de sa lettre, jusque dans la Pouille. (Voir Tanfani, *Niccola Acciaiuoli*, p. 139.)

323. La lettre de Nelli accompagnait évidemment une lettre du grand sénéchal par laquelle celui-ci invitait Pétrarque à venir auprès de lui.

324. Le mille romain est de 1485 mètres. La distance de dix milles ou environ 15 kilomètres que Nelli indique entre Salerne et Amalfi, est exacte à très peu de chose près. Quant au lieu dont il est question et qui est situé entre Salerne et Amalfi, on voit qu'il ne peut en aucun cas être identifié avec Sorrente ou Castellamare, comme l'a voulu Fracassetti. Le seul point qui soit à deux milles (environ trois kilomètres) d'Amalfi, et à huit (un peu moins de douze kilomètres) de Salerne, est la petite ville de Minori. D'ailleurs le reste de la description convient parfaitement à cette localité.

Andree, altera beati Mathei[325] Apostolorum corpora possident. Si mare affectes, super litus mittentes retia uideris, fere captos pisces annumerans. Quid uero gratissimos poetis redolentes ortos, aut spatio tendentes, aut breuitate contractos, tibi relaturus sum; cum michi nimium difficile sit credere ut Italica laus locis ullis magis se iactet amenis? Media [ualle defluit uberimum flumen[326], magno cum murmure unda clarissima saxa ciens. Hinc inde habitacula splendida, ut uerius credas de montibus hec prodire, quam manibus hominum affixa montanis. Restat ut tibi inferam, quis aer, qui fructus, que uictus commoditas habeantur. De aere iam concipere potuisti. Si marinum uelis aut montanum, in promptu sunt, neque acutam subtilitatem, neque nebulam aut densitatem habentes. Fructus omnium sapores excedentes, quos fert anno continuo pleno copia cornu[327]. Reliquum uictum taceo, cum et mari et terra uehatur quicquid non solum necessitas, sed gula petiuerit. Veni igitur et precibus si flecteris ullis[328] muta celum longe tibi gratius futurum quam nunc existimes. Et si aliquid te mouere potest, deuotio mea, me assiduum tuis preceptis, tuisque obsequiis habiturus. Bene ualere, atque quod petitur adimplere te opto. Parce precor scripture non digne oculis tuis. Adhuc enim trementibus articulis scribo, ita me [conquassauit longa et autumpnalis in partibus Apulee egritudo. *F° 37, v°* 282 *F° 38*

Neapoli, VIII Idus Nouembrium. 283 284

AD EUMDEM. XXVIII[a]. 285

Sommaire :

Nelli interroge Pétrarque sur la question de savoir si l'*Achilléide* du Stace est achevée ou non. — Il invite Pé-

325. On vénère encore dans la crypte de la cathédrale (S. Andrea) d'Amalfi, les reliques de saint André, apôtre, et dans la crypte de la cathédrale (S. Matteo) de Salerne, les reliques de saint Mathieu, apôtre.

326. Minori est traversée par le Regiuolo, qui est un torrent plutôt qu'un fleuve.

327.

> …. apparetque beata pleno
> Copia cornu.
>
> Horace. *Carmen Sæculare*. v. 59-60.

328. Virg. En. II, 689.

trarque à écrire à Niccola Acciaiuoli. — Il le prie de lui donner une copie exacte de l'épisode de la *Mort de Magon* dans l'*Africa*.

[Fin de 1361 ou début de 1362.]

Ante omnia oro ueniam. Diu et multum unus male me habuit scrupulus. Sic ille heroyci carminis Surculus Tholosanus[329] uerba sua in principio Achilleydos in utramuis intelligentie partem intexuit, nunc librum imperfectum demonstrans, nunc perfectum, sed longe latentius[330]. Superuenit opinate satis apud multos scientie, Dantes noster librum illum minime consumatum asserens[331], cuius quamuis uulgariter poetantis non audeo sententiam reprobare. Modo supersunt eiusdem cuius ipse Dantes, opinionis, qui temeritatem meam reprimunt, scilicet Forensis Plebanus, premonstrator meus, et alii quidam eiusmodi. Ego uero pluribus consideratis 286
que ad oppositum intellectum me trahunt, omnibus contrarius sum. Et cum nunquam tibi super hoc literam miserim, scripsi eam tamen ferme quinquiennium est. Soluere queso digneris me uno uerbo, quid tu inde teneas, et illud erit michi ad lucem intellectus et ueritatis. Sane placuit hic seorsum aperire in forma que me mouent rationes. Tu feres equo animo ineptias meas.

Duo item intime rogo, et ex corde obsecro : primum ut aliquid dignum

329. J'ai déjà noté la confusion que Nelli, aussi bien d'ailleurs que Pétrarque, établit entre Stace et le Toulousain Ursulus ou Surculus Statius dont S. Jérôme a parlé. Sur la légende de Stace, voy. Hortis (*Studi sulle opere latine del Boccaccio*, loc. cit.) et Nolhac (*Pétrarque et l'Humanisme* p. 163 et suiv.)

330. Les vers de l'*Achillède* auxquels Nelli fait allusion sont sans doute les vers 4 et 7 du l. I. La question de savoir si l'*Achillède* est un poème complet ou non, a souvent été agitée. Les meilleurs critiques sont pour la négative. « L'auteur a bien dit, en commençant, qu'il voulait *tota juvenem deducere Troja*, éloigner son héros des champs de Troie ; mais comme du reste il veut décrire toute sa vie, *ire per omnem heroa*, il lui restait encore à chanter ses exploits avant son arrivée à Troie. » (Note de M. Wartel, traducteur de l'*Achilléide*, collection Nisard.) On ne connaît point la réponse de Pétrarque à la question littéraire de son ami. Mais il est probable qu'il était du même avis que Nelli, car il dit dans la lettre *Sen.* XII, 17, en parlant de Stace : « Opus hic utrumque perfecit. »

331. Voici les paroles que Dante met dans la bouche de Stace :

> « Cantai di Tebe e poi del grande Achille
> Ma caddi in via con la seconda soma. »
> Purg. XXI, 92-93.

magno nostro huic Mecenati[332] scripseris, latino sermone, ac stilo tuo, ita libenter non dico audit, sed celebrat et dicta et opera tua. Secundum, ut uersus illos de Magonis morte[333] qui iam orbe uulgati sunt, ex Affrica tua collectos, michi omnino transmittas. Inueni etenim eos hic culpa scriptorum non integros, michi molestum quam plurimum[334]. Vale. 287 288

AD EUMDEM XXVIIII[a]. CONSOLATORIA. 289

Sommaire :

Nelli exprime la profonde douleur qu'il a ressentie en apprenant la mort de Giovanni, fils de Pétrarque. — Il rappelle quel charme il avait trouvé dans la société de ce jeune homme à Avignon, et blâme la sévérité excessive de Pétrarque envers son fils. — Long développement des sentiments douloureux de Nelli. — Il s'afflige aussi de la mort de Socrate. — Il cherche des consolations dans la religion. — Il remercie Pétrarque de l'avoir proposé pour le poste de Secrétaire Apostolique, que lui-même avait refusé : Nelli accepterait volontiers ce poste.

[Messine, 16 mars, 1362.]

Multum multoque michi, ante quam scribendum, gemendum est. Cuius enim uel saxeum pectus, illa tui ingentis intrinsecique doloris, tam efficax quam breuis oratio[335] non emolliat ? Vel cuius etiam aridi cerebri lacrimas non dico excutiat, sed ymbris instar effundat ? Ubi aiebas : ne

332. Niccola Acciaiuoli.

333. Je rappelle que Pétrarque, sur les instances de son ami Barbato di Sulmona, avait consenti à lui donner copie de trente-quatre vers de l'*Africa* (les 34 derniers du livre VI). On sait combien Pétrarque regretta d'avoir communiqué ces vers, qui devinrent comme une pâture pour ses ennemis et ses malveillants critiques. Les inconvénients de cette communication n'ont pas cessé même après sa mort, puisque les 34 vers de l'*Africa* furent pour lui en 1781 l'occasion d'une accusation posthume de plagiat portée par Lefebvre de Villebrune, éditeur de Silius Italicus. (Voir la note de Fracassetti à *Sen.* II, 1.)

334. Cette lettre a été entièrement publiée par Attilio Hortis dans son beau livre sur les œuvres latines de Boccace que j'ai plusieurs fois cité. *Loc. cit.* p. 349. Voy. mon *Introduction*, p. 3, note.

335. *Sen.*, I, 2.

tibi longam narrem mei doloris hystoriam, Iohannes meus, imo tuus, imo Xristi, diem clausit ante uesperam. Hey michi [Iohannes meus michi summe dilectus, qui me Babilone[336] tanto uenerabatur affectu, et quod plurimi iuuenum solent, aut iam senes, aut iam senectutem prospicientes, despicere, hic non dico ferre etatem meam, sed ea delectari multifarie uidebatur. In eo sepius inspiciebam, quam semper uigilantibus mentis oculis, effigiem cerno ; sperabamque illum, quem fata terris ostenderant, si ultra esse siuissent, si non tristi circum caput umbra nox atra uolasset, alterum affuturum iubar, suorumque maiorum hereditariam gloriam merito rapturum ac ingentibus uiribus possessurum. Quanta iam tristis in adolescentis uultu seueritas inerat ; quanta morum elegantia, quanta tyronis strenuitas, campum eloquentie iam intrantis ? Suspicaris blanditiem : uerissima sunt, experientia docente, que loquor. Sed certe neque tu satis tunc illum noueras, nec ipse te ; nec tu illum quanti penderes aliquotiens ostendisti. Quod si factum fuisset, illa tunc non incidisset abitio. Et si mutationis in melius dederat spem, quid mirum ? Nonne ubi uir[tus bonum est, et melius esse potest[337] ? Splendescit fricatione uirtus[338], bona mente, bonoque animo dierum curriculis augetur. Non dico hec ut te deterream, neque id dicere uolo ut in tuum inducam animum, modicum perdidisse. Magnam profecto rem amisisti, imo uero amisimus. En acerba dies, en immaturus cinis, et nimis matura dormitio[339], uenenato telo precordia transfixerunt, duplicem michi dolorem addentes. Quia etsi nunquam Iohannes ille secum portans, quod sui interpretatio nominis[340] habet, michi amplius hac luce uidendus est, quod quantum egritudinis diligenti animo afferat, expertus intelligit ; tu michi superadditus dolor, timore ne doleas, neue ponendam tristitiam differas. Pugnat certus sum, ingens, cum ingenti uirtute, dilectio ; quia nec illum non dolere potes, nec illum diu dolere debes. Sed quid dixi diu ? licet enim ille morum arbiter[341] admoneat, ut nullius rei facilior sit iactura, quam que amissa recuperari non potest ; errat is meo iudicio : imo amarissima, imo durissima, et in

F° 38 bis 290

F° 38 bis, *v°* 291

336. Avignon. (Voir les lettres XVIII et XIX.)

337. « Bonum… est virtus ». Cicéron. Tusc. V, 23.

338. De même que l'or. Cette comparaison est usuelle chez Pétrarque.

339. La mort ; — expression familière aux Pères des premiers siècles de l'Église.

340. Nelli fait peut-être allusion au sens hébraïque du nom de Iohannes : *a Deo datum.* Il n'en résulterait d'ailleurs nullement qu'il eût même quelque notion d'hébreu.

341. Cf. Sénèque. Ad Lucilium. Ep. 98.

perpetuum fellis botrum[342], esto quod sub[eant cuntarum obliuia rerum, 292
nichilominus exitura. Neque tu dixeris precor, nimiam huius epystole F^o 39
partem Iohanni datam, cum totam uelim, nisi me aliud tue responsiuum litere coartaret. Nonne et michi nunc, si et miseris, dulce loqui[343] ? Et non dico ueteres, sed semper michi hos nouos reducere questus ? Imo precor, imo obsecro, ne tue bine aures moleste audiant, quod hec una uulnerati cordis lingua proloquitur. Quem michi dabis, Iohanne sublato, quo cum meas sperem, ut ita loquar, ignobilis otii affectiones exprimere ? quem me fere magistrum putantem audientemque uere dixisses narrantis ab ore pendentem.

Quis rethorum michi ordinem epystolarem preceperit, ut exordio, narratione, diuisione, transactis, petitione concludam[344] ? Imo nichil preter digni meroris narrationem uolo. Quando enim uenturum est, acerbum hoc, ad cicatricem uulnus ? quando obliuiscendum ? quando non suspirandum ? Nescio alios : scio me illum extinctum ac uiuum diligere ; et si spero illum in sinu Abrahe fuisse susceptum[345], eter[nam sedem adep- 293
tum ; scio me tamen sine illo hanc fere perosum lucem peragere. Pone F^o 39, v^o
tu amori modum, cum nulli subiaceat. Orbati sumus, iam radianti tanto futuro lumine, tanto senectutis nostre suauio.

Occurrit inter doloris procellas, Socrates noster[346], et alii tuum spiritum uellicantes amici ; quos, etsi michi ignotos, tui gratia tamen et fleo et doleo. De Socrate, noster fidenter dixerim, quia et ipse amabat meam, quamuis est rustica musam[347] ; quid dixi musam, imo fraternitatem, ami-

342. Du Cange, au mot *botrus : fossa, via imbribus excavata.*

343. Citation de Stace (voir lettre I). La suite du vers de Stace (*Veteresque reducere questus.* Theb. v. 48) est citée dans la phrase suivante.

344. Sur les lois de l'épistolographie médiévale et les différentes divisions de la lettre d'après ces lois, voir ma note à la lettre XVII.

345. Luc. XVI, 22.

346. Socrate mourut en mai 1361. (Note au Virgile de l'Ambrosienne.)

347. Ce mot « musam » semble faire croire que Nelli écrivait des vers. On remarquera aussi que Pétrarque l'appelait « prêtre et *poète* » ; mais ces indices ne sont point suffisants. Je remarque, par l'aveu de Nelli lui-même, qu'il savait mal la prosodie : « Tuum est uidere si claudicet versus, meum est ut exprimam quod uolo. » (Lettre XIII.) Les mots *poeta* et *musa* étaient souvent pris dans un sens fort large. Et je pense que la suite du texte indique que Nelli les entendait bien ainsi. D'ailleurs la phrase de Nelli est une citation de Virgile. Égl. III. 84.

citiam, dilectionem, ac deuotionem ingentem ; et, uelut infallibilis artifex, et summus fidei cultor, intrinsece fidei mee, licet enim fateri, inspiciebat ardorem. Vide ne forsan te fallat opinio, potuisse me hunc siccis oculis exarasse sermonem.

Nunc autem satis forsan indulto dolori, nunc lacrimis ; carnalia ista, caduca, incerta, ac posita in temeritate fortune, dignum est e sacrario suo mens nostra iudicii libra sanioris eliminet, recte putans humanos casus 294
omnes inferiores uirtute consistere. Numquid non et ille idem qui dedit et abstulit[348] ? numquid non [et suum erat quod fortuna prestiterat ? *F° 40*
numquid et natura accusanda est, que si non ab ubere, a uite tamen uestibulo raptum acerbo funere mersit[349] ? Sed scriptum est a quo libentissime mutuor : Iuvenes mors equa senesque demetit, et nullus mortalia temperat ordo[350]. Pulsat illa, ut bene nosti, equo pede pauperum tabernas, regumque turres[351].

Quotiens tremo horreoque ne me tibi superstitem audiam ? Sed reprimam me. Nos ad illum ibimus, ipse autem ad nos nequaquam amplius reuertetur. Si ergo nobis restat ille uisendus, quid dolemus ? quid illum extinctum uocamus ? imo ille uiuit[352] qui pridie uitam ingressus est. Egit iter suum ante uesperam : bonum sibi paratur hospitium. Caro hic dormit ; mens uigilat in excelsis. Quantos mundi laqueos, quot dolos, quales illecebras, quot horrendos uite presentis anfractus euasit ? quam inex- 295
timabilem gloriam adeptus est ? Sic enim putandi sunt beati et glorifi-

348. Job. I. 21.

349.

> ….. ab ubere raptos
> Abstulit atra dies et funere mersit acerbo
>
> En. VI. 428-429.

350. Pétrarque. *Ep. metr.* II, 15, v. 32 et 33. C'est la troisième fois que Nelli cite cette épître. Je fais de nouveau observer qu'il ne cite à ma connaissance aucune autre épître de Pétrarque, à l'exception de celles qui lui sont personnellement adressées.

351.

> Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas.
> Regumque turres…
>
> Horace, *Odes*, I, IV, v. 13 et 14.

352. Cf. Cicéron. *De amicitia*. Cap. VII.

cati qui in domino moriuntur[353]. Imo letemur, congratulemur illum e spurcitiis demonum, ad diuina lilia conuolasse. Et si paulu[lum quid ex- *F° 40, v°*
piandum restat, superat eius qui uocauit miseratio omnia opera eius, sic etiam omnia si qua sunt delicta, aut preuaricationes illius, cum prestabilis sit ipse dominus super malicia quorumcumque ; tuque superes, qui bonam magnamque partem uere hereditatis, ad eum es celibe uita missurus. Ego utinam dignas, frequentes oblationes[354] daturus sum, ne nostra illum dilectio etiam in morte relinquat : hec illi.

Venio ad illud quod michi tua sincerissima caritas parturire satagit, ut tu nocatus summi uoce pontificis, cum id ad modo assequi nolis, quod dudum etate uiridi assequi noluisti ; et quam sententiam si turba deriserit, tu tamen conscientia libera uera discernens, longe magis ac sanius turbam deriseris, me continuo in eum decus honestum clarumque labo- 296
rem[355], quoad per te fieri potuit impulisti. Expectas forsan quid ex hoc tibi gratiarum relaturus sim ; quid acceptum habeam, quid leter, quid animum parem, edisseram. Nullas habeo preter solitas quas agere possim. Memorare modo possum. Sed [si ullo pacto augeri possunt, gratiores tibi *F° 41*
habeo gratias non tam ipso munere quam a te datum esse. Id uero quanquam iurare non liceat, per caput meum testor, serio gaudeo et triumpho. Miscuisti dignis indignas laudibus ; sed quoniam res obtulerat, id fecisti, eas ingenio quantum tunc faciendum fuit, aperiens. Magni huius Mecenatis nostri[356] maximas, huius aridi calami minimas extulisti, ac serpentem inter uictrices uirtutum lauros hederam ostendisti. Et quis ille fuerit qui nos arbitrari non extimet felices tanti uiri iudicio ? Omitto Mecenatem ipsum, qui quamuis, ut tu ais, te teste non egeat, tamen dignissimas referre dignissimus est ; et de me fatear nichil unquam michi hac uita hoc euenisse acceptius, longissime gratius ducens tui muneris testimo- 297
nium quam rem ipsam, etiam effectum tonanti ut ita dixerim gloria sortientem[357]. Habeo munus egregium quod concupiuit anima mea, habui

353. Beati mortui qui in Domino moriuntur. *Apoc.* XIV.

354. Pétrarque remerciera Nelli de dire des messes pour l'âme de Giovanni. *Sen.* I. 3.

355. Je rappelle que Pétrarque ayant refusé, après la mort de Zanobi da Strada, le poste important de Secrétaire Apostolique, qui lui avait été tant de fois offert, s'employait alors à le faire obtenir à son « Simonide. »

356. Niccola Acciaiuoli.

357. Je ne saisis pas bien le sens de cette phrase, dont la lecture pourtant ne paraît pas

iamdiu tamen, utinam tam meritis dignum quam maximum. Si longius progrediar, et quis erit modus ? tecum loquen[di finem attingere nescio, *F° 41, v°*
neque me respicio, neque te. Sed caritas omnia sperat, atque uicissim omnia sustinet. Expectemus quantum fidei habeant tuarum testimonio rerum qui te non nisi maximis opinionibus uocauerunt.

Si expectas quid ego si uocer, acturus sim, fatebor ingenue : quod turbe placet ; quia etiam quando mori iam oportet, incipimus uiuere ; etiam si uideam in partem alteram meliora probari ; ita nunc fluctuat animus pauloque fertur momento ; hinc summa obedientia, quam ecclesie et Xristi uicario debeo, hinc laboris timore, hinc glorie adipiscende cupidine, tanta est humane fragilitas mentis, et inconstantis leuitas uoluntatis[358]. Adde quanto sum a Mecenate meo, sed nostro, cum 298
suspirio separandus ; nude dixi, quin potius excarnificandus. Non enim mecum domini uices gerit, sed amici, et ut reuerentia sit dictum sua, comunis hominis mores ; tanta est cum uirtutum maiestate adiuncta comitas, tantaque uenustas, que in eo fraternum et amicum redolentes amorem, si qua inter mortales dici potest uitam [innuunt tam sibi *F° 42*
quam eius comitibus, felicem egregiam beatamque. Quid tibi nunc inferam que prudentia sit, que constantia, que uirtutum congeries, si casus expostulet, tam bello quam domi, huius famosi a seculo uiri ? Et si segnius irritant animos demissa per aurem, quam que sunt oculis subiecta fidelibus[359], ego que dudum plenis auribus audieram plenis oculis uidi, et quorum iam, ut ita dixerim, pars magna fui[360]. Cuius hominis si ueras pergam exprimere laudes, uereor ne abscondam ; si lucem afferre cupiam, ne potius uidear tenebras effudisse. Cum talis sit, ut uno uerbo me soluam, quem habuisse Ausonium litus semper merito gloriabitur, et tristabitur caruisse. Velim tamen e plenissimo 299
suarum rerum pectore hunc tantulum finem epystole posuisse[361]. Vale

douteuse.

358. Nelli ne fut pas Secrétaire Apostolique. En effet, le pape Innocent VI mourut le 11 septembre 1362. Urbain V, avec lequel Pétrarque n'avait pas alors de relations, donna la charge à Francesco Bruni.

359. Horace. *Art poétique*, v. 180.

360. En. II, 6.

361. J'ai dit pour quelles raisons je crois que cette lettre fut adressée à Pétrarque en même temps que celle du grand sénéchal, qui se trouve dans le même manuscrit : *Post-quam superne dispositiones*. — Voir appendice.

mi et pater et domine, et benefactor, et quod multo plus est, amice perfectissime.

Messane[362] in prospectu Scylle atque Caribdis angusto mari feruentium. XVI° Martii. 300
301

AD EUMDEM DE EADEM RE. XXX[a]. 302

Sommaire :

Nelli répond à une lettre de Pétrarque où il était encore question de la mort de Giovanni. — Il offre à Pétrarque de nouvelles consolations et le supplie de reprendre courage. — Il se déclare toujours prêt à accepter le poste de Secrétaire Apostolique ; mais il se sent vieux et a le cœur navré par le spectacle de la peste. — Il parle de Niccola Acciaiuoli et de la lettre que Pétrarque lui a écrite (*Fam.*, XXIII, 18).

[Naples, 20 décembre, 1362.]

Dubius sum utrum ad te peruene[rint responsiue[363] mee earum literarum quas de mense Iulii proxime preterito a te de insula Sicilie eadem die Neapolim rediens habui ; in quibus resumpta suspirande nobis memorie Iohannis nostri[364] materia, multo prioribus habundantiores me cogebas in lacrimas, et mirum in modum, quo magis tua ad consolationem uergebat oratio, eo fluentius fletum michi ex imis hauriebat precordiorum medullis : ita me illius sauciauit nature concessio. Fere omni oblectationis mee de spe decidi, et nisi sperem illum uisere in patria, ubi nunc ineffabili iubilo nos expectat, cum aliis nostris quorum carentia nos tam 303
pie, tam acriter angit, mestum animum perpetuo merori concederem. Si pergam ulterius super hoc, ferar profecto quo nolui. Viuit ille indesinenti uita ; uiuat queso nobiscum tranquilla memoria. Ita precor et obsecro, ut hec te, licet michi semper lacrimabilis recordatio, tanto filio, tanto fratre, *F° 42, v°*

362. Acciaiuoli, avait passé de Naples en Sicile en février ou mars 1362. Il en revint en juillet de la même année. (Voir la lettre suivante et Tanfani, *op. cit.*, p. 140.)

363. Cette lettre est perdue. Louis de Tarente, époux de la reine Jeanne de Naples, étant mort en mai 1362, Acciaiuoli dut retourner à Naples. On voit que c'est en juillet qu'il quitta la Sicile.

364. Sur la mort de Giovanni, fils de Pétrarque, voir les deux lettres précédentes.

tantoque amico orbato, nequaquam submoueat de sede uirtutis. Hec ideo tantopere precatus [sim, quia animum tuum noui, cum tu alterius etsi *F° 43* extranei, etiam modico, tuo tamen maximo reciproce uinciaris affectu. Repeto primum : hoc ideo in mentem uenit te non habuisse responsiuas meas, quia et aliorum amicorum, una cum illis literis miseram, quarum nulla michi utrum illas habuerint notitia est. Sed quidquid nuntiorum incuria obmiserit ant hic populator humani generis annus[365] ingesserit aut obruerit, nunc me noueris Neapoli trahentem moram, assiduum comitem nostri eui celebrandissimi Mecenatis. Si quid me uolueris, huc deferes. 304

Verum ne propter me e nimia dilectionis flamma cogaris in aquarum profundis solicitudinibus mergi, noueris me si uocer responsurum ; si tacear, taciturum[366]. Ita michi firmauit animum etiam supra etatem, mentis magis quam corporis intempestiua senectus. Quidni firmauerit ? cum uideam pereuntis tempora mundi precipiti transire fuga ; cumque nobilem pariter et plebeium, sapientem simul et stultum perire [suas alienis *F° 43, v°* profecto diuitias relinquentes. Huius letifere discensionis cogitatio, quali resecanti falce fere humani generis semen orco dimiserit[367], horrenda relatione dicendum est. Paulo ante, aliam seu eandem simili tremenda nece genus mortalium populantem, similiter absorbentem, recentioribus uideram oculis[368], in eas fatorum uices numquam rediturum me credens ; et ecce iterum dirissimo accincta flagello diuina Thesiphone[369] insultans quatit, iram dei operibus manuum suarum tam indiscrete proh dolor acri iusticia superfundens. Quid tibi nunc inferam, quot dominos, quot amicos sine quibus uita ab luce agitur, abstulit tanta lues ? Hey michi, cum sepius fleam, desunt tamen duris fontes casibus lacrimarum, quos omnes enumerare si uelim, prius astra serene noctis et occeani numero stringentur harene. Ut autem noris te nequaquam e Mecenatis supra tacti eliminatum memoria, sed iugi ac recenti semper colloquio et recorda- 305

365. Allusion à la peste qui sévissait depuis l'année précédente en Italie et en France.

366. Il s'agit encore des démarches de Pétrarque pour faire obtenir à Nelli la charge de Secrétaire Apostolique. Il semble singulier que Nelli ne fasse aucune allusion à la mort d'Innocent VI, arrivée deux mois plus tôt, et à l'élection de son successeur.

367. En. II, 398.

368. La peste de 1348.

369. En. VI, 570.

tioni adesse, pridem tuas ad se literas[370] legebamus, quarum [lectione *F° 44*
cum omnes usque reficeremur, addidi ego lector astantium cetui illud
quod michi in litera[371] tua ubi solutionem questionis[372] Statii Achylleidos tam ualidis rationibus absoluebas, de hac Mecenatis litera narrabas,
scilicet aliquid te scribentem sibi nesciebas quid familiariter, quasi ut
illam fere pro nichilo duceres. Reuisito queso illam quam in copia puto
aput te esse[373], et tunc uideris si illud, nescio quid, fuit aliquid, et profecto inuenies multum esse. Sic enim magno obtuitu omnes omnia tua
mirantur. Quid tibi uis dicam? Agunt enim quocumque uoluerint tua
pulcra et dulcia, docti auditoris animum et indocti. Vale deum oro, et 306
saltem hac ira ingruente diuina, fuge precor regiones infectas.

Neapoli die uigesimo decembris.

Francisci Nicolai Sanctorum Apostolorum de Florentia Prioris, ad Franciscum Petrarcam laureatum, Epystolarum liber, feliciter explicit. Amen. 307

Dans les trente lettres de Nelli les emprunts faits aux auteurs antiques ou contemporains sont très nombreux. Je n'ai pas la prétention de les avoir relevés tous. Une centaine environ ont été notés au passage. Dans ce nombre on verra figurer.

Virgile pour : 27
Horace : 18
Sénèque : 7
Stace : 7
Cicéron : 5 308
Térence : 3
Perse et Juvenal : 2

370. Il s'agit évidemment de la lettre laudative que Nelli et le grand sénéchal avaient sollicitée et obtenue de Pétrarque, et qui est la lettre *Fam.* XXIII, 18.

371. On n'a pas oublié la question que Nelli avait posée à Pétrarque au sujet de l'*Achilléide* de Stace (Lettre XXVIII). Il s'agit ici de la réponse de Pétrarque à cette question. Cette réponse ne nous est point parvenue.

372. Le mot « questionis » se trouve en renvoi à la marge.

373. Nelli n'ignorait pas que Pétrarque avait coutume de garder copie de toutes les lettres latines de quelque importance qu'il écrivait.

Ovide, saint Jérôme : 1

J'ai noté environ 15 textes tirés de l'Écriture ou des hymnes et proses de l'Église. Le style a fréquemment une tournure ecclésiastique.

Parmi les modernes, outre 10 citations de Pétrarque lui-même, on ne rencontre qu'une citation de Dante. Uguccione de Pise, Raymond de Peñafort et Gratien sont nommés.

APPENDICE I. Lettre du Grand Sénéchal Niccola Acciaiuoli à Pétrarque (d'après le manuscrit Paris 8631)

F° 44, v° 309

Nicolai Aczaroli, magni regni Sicilie senescalli, ad Franciscum Petrarcham laureatum militaris Epystola.

Postquam superne dispositiones, non fecerunt me dignum, ut obtinere possim, quod, a iam diu, sitiuit anima mea in te[374]; cordialiter rogo te, decus patrie, magister et amicus meus, ut me aliquando dignum facias tuis celebrandis scriptionibus. Quia et confiteor et credo, quod Epystole tue, michi misse, et etiam ut spero mittende, nomen meum apud posteros facient non minus celebrari, quam quicumque alii processus mei; et paruo transitorio restanti tempore meo, maximam recreationem adiunges. Opto te bene ualere, uirorum optime; et si in persona nostri Sanctorum Apostolorum Prioris conatus es, honorem meum peregrine augere, simi- 310
lis tibi es, et in gratiis et gloriis, a deo tibi datis, gaudeo et triumpho. Et o utinam placeret uirtutibus tuis in aliqua magna, vel parua re, experiri cum quanta delectatione, anxie cupio tanto homini [complacere. Iterum *F° 45*
uale. Scripta manu propria[375], et siluestri gramatica, ne tibi amplius la-

374. Comme on l'a appris par les lettres de Nelli, le Grand Sénéchal désirait que Pétrarque se fixât auprès de lui dans le royaume de Naples.

375. Cette lettre est purement privée et sans intérêt pour d'autres que pour Pétrarque. Sa présence dans notre manuscrit nous confirme dans la pensée que le recueil qui renferme les lettres de Nelli a été constitué pour Pétrarque et chez lui. — Le Grand Sénéchal affirme que la lettre est écrite « de sa main ». La rédaction lui appartient-elle ? Nelli y a-t-il collaboré ? C'est ce que l'on peut se demander. À tout prendre, quoique une note émanée sans doute de Pétrarque lui-même qualifie la lettre de « militaire », elle ne semble point d'un plus mauvais style que la plupart des lettres de Nelli, et la grammaire n'en est pas plus « silvestre. »

bor sit, michi quando placuerit, uulgariter rescribendi. Messane, hodie die ueneris, XVIII° martii hora prima.

APPENDICE II. La lettre VARIARUM 29 de Pétrarque

311

On a vu dans mon Examen Chronologique les raisons qui m'ont porté à proposer une correction importante dans la Var. 29. La comparaison de copies exactes des deux manuscrits qui ont été cités permettra d'étudier de près le texte de cette lettre curieuse. Voici le texte que je propose et qui diffère en plusieurs points de celui qu'a donné Fracassetti[376] :

312

Venerando et amabili viro domino Francisco priori Sanctorum Apostolorum de Florentia, amico integerrimo atque optimo[377]

Litteras tuas iucundissime perlegi : præsentem enim mihi te[378] præsentesque vivas[379] voces tuas et exoptatam faciem fecerunt. Nihil in eis vidi quod vel[380] trasonem[381] redoleat vel gnatonem[382], parce[383] suspicionibus, sed[384] lucidum ac sincerum amantissimi[385] pectoris affectum ; cuius tamen extimatio[386] quam vera sit, ab experto quidem tu, fidissimum caput intelliges[387]. Iudicantis[388] gravem atque[389] stabilem esse animum oportet ; volatilis amor est. Amictu variæ cogitationis indutus ; nudus

313

376. Je fais abstraction de la graphie, n'ayant pas les manuscrits mêmes sous les yeux, et je donne une ponctuation qui se rapproche le plus souvent de celle de Fracassetti.

Quant au sens de la lettre il paraîtra très clair à ceux qui auront lu les lettres II et XII de Nelli ainsi que les réflexions que j'ai faites à leur sujet. Voir *Examen* Chronologique, page 90. On y trouvera l'indication exacte des deux manuscrits.

377. Ces premières lignes n'appartiennent qu'au manuscrit *Marcianus* de Florence. Ce manuscrit a aussi une note marginale, dont on ne peut lire distinctement que les mots suivants : .... *pla* (incompta ?) *est valde inter alias.*

378. Vat. *et mihi.*

379. Frac. donne *vivas*, Marc. *vias.* Le mot manque dans Vat.

380. Le mot *vel* ne se trouve que dans Vat.

381. Marc. *grasonem.* Un blanc dans Vat.

382. Vat. *gñationem.* Marc. *gñetioñem.*

383. Vat. *parce.* Marc. *perte* (mais la lecture est douteuse).

384. Vat. *si.*

385. Ce mot ne se trouve que dans Vat.

386. Vat. *extimato* ; Frac. donne *existimatio.*

387. Vat. *intelligis. Intelliges* est plus clair et je ne sais pourquoi Frac. ajoute : (*sic.*)

388. On lit ici en marge du Vat. *amor.*

389. Vat. *ac.*

est. Linceis[390] luminibus[391]; cæcus est. Ætate integra; puer est. Pacificum et inermem; faretratus est. Rectum et inflexa sectantem; procurvo gaudet arcu. Innocuum[392]; nulli parcit. Quæ cum ita sint non inepte dicitur amor[393] obesse iudicio. Ego tamen te in rebus meis semper sic errare cupio, ne si me forte pressius adspicias, despicias, et quo plus nosse ceperis, minus ames. Hæc[394] hactenus. De reliquo sic habe : nihil te silentio agere; extorquebo quod celatum vis; alioquin tu ex me tacendo elicies quod non vis : ut liber scilicet[395] quem donatum cupis ad te redeat. Neque 314
enim mihi[396] ad renovandam[397] tui memoriam hoc vel altero quolibet amoris opus est pignore. Occupasti[398] animam et cuius oblivisci nequeo vel[399] meminisse quidem possum. Vale felix. Patavi, VIII° idus aprilis.

Franciscus[400] tuus. Cetera Iohannes noster. Rescribenda erant. Sed, signum adventantis libentissime[401] senii, fugio laborem.

ADDENDA 315

Introduction, page 28. « Cet air d'une *subtilité aiguë*… » Le texte de Nelli (Lettre XXVII, p. 282) ne dit pas cela. Je m'accuse volontiers de ce petit *erratum*.

L. XVI, p. 225. « *Preterea de Ytalie laudibus*… » J'ai interprété cette phrase (note 4 p. 228) comme une allusion au poème à la louange de l'Italie que Pétrarque avait eu l'intention d'écrire à son retour d'Allemagne, mais qu'il n'écrivit pas. (Voy. la lettre *Fam.* XIX, 15.) Mais Nelli veut peut-

390. Vat. *sinceris*.
391. Vat. *hominibus*.
392. Vat. *innocuus*.
393. *Sic* Vat. La lecture du Marc. est douteuse.
394. *Caret* dans Vat.
395. Vat. *si*; Marc. *s.* — Frac. laisse le mot en blanc.
396. Dans le Marc. on lit plutôt *micti*. Mais *mihi* ou *michi* ne paraît pas douteux.
397. Les deux manuscrits donnent *removendam* qui convient mal au sens. Je propose de le remplacer par *renovandam*.
398. Les deux manuscrits donnent *occupastis*. Cependant le singulier me semble devoir être préféré; à moins pourtant qu'il n'y ait ici une animadvertance de Pétrarque retombant malgré lui dans le pluriel de politesse.
399. Marc. *ve.* — Le Vat. donne pour *vel meminisse* : *vehementissime*.
400. Le post-scriptum qui suit ne se trouve que dans le Marc.
401. Ce mot manque dans le texte de Fracassetti.

être seulement parler des vers à la louange de l'Italie que Pétrarque avait écrits à son retour de France en 1353, et qui commencent en effet par une expression virgilienne (*Virgiliano preloquio*). Il n'est nullement improbable que ces vers (*Ep. metr.* III, 24) fussent entre les mains de Nelli.

L. XVII, p. 231. Je me décide à rendre par un z le ç du Manuscrit, que 316
j'avais cru devoir précédemment reproduire tel quel. Il me paraît probable que ce signe ne sert qu'à représenter la lettre Z (il se rencontre dans les trois noms : Çanobi, Acçarolus et Iohannoççus). Cependant je remarque que Carl Appel, dans son important ouvrage sur les manuscrits du *Canzoniere*, rend le signe en question par un ç. (*Zur Entwickelung Italienischer dichtungen Petrarcas.* — Halle, 1891. — Par exemple, page 23 : *dolceççа*). J'expose donc ici simplement mes scrupules.

Ibidem, p. 232. l. 1 : le sens exige peut-être que l'on lise *sedentes* au lieu de *sedentis* ; — l. 3 : le texte donne *seperaturus*, que je corrige.

NOTE SUR LA PONCTUATION 317

Je me suis astreint, le plus sévèrement possible, à la règle que je m'étais imposée, de reproduire la ponctuation du manuscrit. Cela n'a pas été sans quelque difficulté : à cause de la pâleur de l'encre, les signes de ponctuation, toujours très peu apparents, sont souvent malaisés à distinguer. De plus, le résultat obtenu paraîtra parfois étrange à quelques lecteurs. La ponctuation en effet n'est pas conforme à nos habitudes ; elle ne m'a point paru pour cela irrationnelle.

Je persiste donc à croire que le soin que j'ai pris n'était pas inutile. La reproduction exacte de la ponctuation d'un manuscrit est toujours un renseignement intéressant pour les paléographes. De plus, le texte que je publie étant par endroits très obscur, et toujours assez difficile à entendre, une ponctuation arbitraire pourrait fréquemment jouer le rôle d'une interprétation. J'ai préféré laisser à juger au lecteur, donnant seule- 318
ment mon avis en note aux passages les plus épineux.

Ces principes ont été observés, sauf de très rares exceptions. Mais si je me suis écarté de la ponctuation originale, c'est plutôt en retranchant qu'en ajoutant. En effet il arrive que les virgules du scribe peuvent se

confondre avec de simples traits de plume.

Dans un ou deux cas seulement, et pour des phrases parfaitement claires, j'ai pensé me trouver en présence d'une véritable erreur du copiste, et j'ai cru pouvoir corriger.

INDEX DES PERSONNES [402]

Acciaiuoli (Angelo). *Évêque de Florence.* — 15, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 169, 170, 179, 180, 182, 184, 194, 195, 238, 240, 245.

Acciaiuoli (Niccola). — 75, 76, 77, 128, 130, 131, 133, 185, 280, 283, 285, 286, 296, 297, 298, 301, 302, 303, 305, 307, 309, 310.

Acciaiuoli (Jeunes gens de la famille A., neveux de l'Évêque de Florence). — 194, 195.

Albanzani (Donato degli). — 55.

Albornoz (Cardinal). — 80, 101, 108, 139, 194, 197, 198.

Antella (Filippo dell'). *Évêque de Florence.* — 15, 269, 271, 272.

Barbato di Sulmona. — 53, 287.

Benintendi. *Chancelier de la République de Venise.* — 4.

Boccaccio (Giovanni). — 3, 5, 12, 18, 19, 21, 22, 58, 75, 78, 79, 83, 87, 89, 104, 105, 106, 107, 109, 119, 136, 143, 144, 156, 164, 166, 182, 185, 194, 195, 260, 265, 266, 267, 268, 314.

Bruni (Francesco). — 79, 164, 166, 168, 261.

Bruni (Leonardo). — 56.

Cabassole (Philippe de). *Évêque de Cavaillon.* — 5, 66, 246.

Carrara (Francesco di). — 221.

Carrara (Guglielmo di). — 167.

Carrara (Jacopo di). — 89, 136, 164, 165, 166, 167, 168.

402. On n'a compris dans cet Index que les noms du moyen âge et de la Renaissance.

Castiglionchio (Lapo di). — 18, 57, 79, 83, 139, 182, 184, 194, 198, 220.

Charlemagne. — 14.

Charles IV. *Empereur d'Allemagne.* — 116, 185, 224, 234, 235.

Clément VI. *Pape.* — 95, 111, 176, 178.

Colonna (Giovanni). *Cardinal.* — 45.

Colonna (Jacopo). *Évêque de Lombez.* — 247.

Colonna (Stefano). *Prévôt de Saint-Omer.* — 238, 243, 247.

Convennevole da Prato. — 17.

Dandolo (Andrea). — 5.

Dante Alighieri. — 34, 285, 287.

Donati (Corso). — 246.

Donati (Forese de'). — 18, 79, 94, 173, 182, 184, 194, 195, 198, 207, 285.

Durazzo (Duc de). — 283.

Episcopus Egitanensis. — Laurent I, *Évêque d'Idaña la Vieja.* — 197, 198, 199.

Flammini (Don Michele). *Abbé de Vallombrosa.* — 99, 180, 181, 182, 183, 187, 241, 246.

Francesco (?), *Florentin, homonyme de Pétrarque.* — 252, 257, 260.

Gerardo, *frère de Pétrarque.* — 97.

Giovanni, *fils de Pétrarque.* — 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 118, 122, 132, 244, 245, 248, 249, 250, 251, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 299, 300, 302, 303, 306. 321

Gratien. *Jurisconsulte.* — 195, 198.

Guido (Don). *Moine Vallombrositain.* — 179, 181.

Henry VII. *Empereur d'Allemagne.* — 246.

Inconnu *que Nelli recommande à Pétrarque.* — 263.

Innocent III. *Pape.* — 211.

Innocent VI. *Pape.* — 70, 97, 241, 246, 295, 297, 301, 307.

Iohannellus. *Pèlerin qui se rendait à Rome en 1356.* — 80, 116, 117, 230, 231, 232, 233.

Iohannes a Bocheta. Custos *de l'Église de Padoue.* — 202.

Iohannes de Florentia (?). — 197.

Jean II le Bon. *Roi de France.* — 113.

Jean Gualbert (saint). — 246.

Jeanne. *Reine de Naples.* — 306.

Landolfo notaro. — 130.

Laura. — 12, 60.

Laurent Ier. — Voy. *Episcopus Egitanensis.*

Lelio de' Lelli (Lelius). — 5, 79, 88, 125, 126, 238, 243, 247, 260, 273, 274, 275.

Meleto (Ruggero di Sanseverino, Conte di). — 130.

Moine de l'abbaye de San Salvi, *ami de Nelli.* — 241.

Mongardo (Anichino di). — 283.

Neophytus (Personnage ridicule désigné sous ce nom). — 80, 99, 100, 101, 137, 186.

Nerius (?). — 270.

Paulus *florentin* (?). — 222, 223.

Raymond de Penafort. — 195, 198.

Salisbury (Jean de). — 52.

Salutati (Coluccio). — 3, 5.

Salvinus (saint). *Évêque d'Albi.* — 246.

Sanseverino. — Voy. Meleto. 322

Servante florentine, *que Nelli voulait attacher au service de Pétrarque.* — 58, 222, 223, 227, 228.

Sette (Guido), ou Settimo. — 81, 238, 243, 246.

Socrate (Louis de Kempen, *surnommé*). — 5, 66, 79, 132, 145, 238, 244, 247, 289, 293, 300.

Strada (Giovanni da). — 16, 185.

Strada (Zanobi da). — 16, 18, 27, 76, 79, 98, 129, 130, 182, 185, 234, 235, 236, 237, 301.

Tarente (Louis de). — 77, 306.

Ubertino (Don). *Moine Vallombrositain.* — 9, 96, 97, 98, 99, 101, 136, 137, 179, 181, 183, 186, 187, 246.

Uguccione de Pise. — 33, 207, 211.

Urbain V, *Pape.* — 168, 301, 307.

Villani (Filippo). — 185.

AU LECTEUR ÉRUDIT. POST-SCRIPTUM

L'Auteur a cru et croit encore qu'une ou plusieurs des *Epistolæ sine titulo* de Pétrarque ont été adressées à Francesco Nelli. Cherchant à identifier quelques-unes de ces lettres, il a désigné assez affirmativement la lettre 17 de l'édition de Bâle de 1555 (*Quo te cunque*) et plus dubitativement la lettre 18 (*Et quid adhuc*). Or, un nouvel examen l'a amené à douter de la légitimité de cette désignation, pour ce qui regarde la lettre 17. Il tient à le déclarer, et demande que le bénéfice de ce doute soit étendu aux passages, d'ailleurs peu nombreux où il a fait usage de cette lettre 17, c'est-à-dire aux pages 24, 67, 135, 260. De plus, il efface le n° 57 de sa liste chronologique (p. 142).

Les érudits n'ignorent pas que la science est faite d'hésitations et de scrupules. Je compte qu'ils m'excuseront, et ne me sauront pas mauvais gré de cette tardive rétractation.

FAC-SIMILÉS

1° Première Lettre de Francesco Nelli à Pétrarque. (*Fragment.*) (Bibliothèque Nationale. Fonds latin. 8631. fol. I, recto.)

2° Dernier folio d'un manuscrit de la Thébaïde de Stace, qui a appartenu à Francesco Nelli, avec une note autographe du Prieur des Saints-Apôtres. (Bibliothèque Nationale. Fonds latin. 8061. fol. 120, recto.)